L'EXPRESS

9 JANVIER 1958. — N° 343 100 FR.

• Une grande exclusivité

(Camera Press.)

LE GENERAL SIR JOHN BAGOT GLUBB, DIT « GLUBB PACHA ».

« Mais comment se faire une peau arabe ? Il est aisé de faire perdre sa foi à un homme, mais il est difficile de le convertir à une autre. » (LAWRENCE. — *Les Sept Piliers de la sagesse.*)

Les mémoires de GLUBB PACHA

* * * *

La lettre de « L'Express »

QUELQUE part en Angleterre, un vieux monsieur très britannique est en train d'écrire ses mémoires, Monsieur Glubb. Vous connaissez ? Glubb, comme Glubb Pacha, le seigneur du Moyen-Orient. C'est lui.

Aux jeunes gens qui apprenaient, à Paris, à Moscou ou à Londres, la géographie à la même époque que le jeune John Glubb, on enseignait encore que le Moyen-Orient était partie intégrante d'un empire: l'empire ottoman.

Pas d'Irak, pas d'Iran, mais une Perse, pas de Jordanie et moins encore d'Israël. Pas de mandat français sur la Syrie ni le Liban.

Simplement, ce que les diplomates appellent « la question du Moyen-Orient ». Une question ainsi posée : comment le royaume d'Angleterre, la République française, l'empire austro-hongrois et la Russie tsariste vont-ils se partager les provinces européennes du vieil empire turc qui s'effondre après quatre siècles de splendeur ?

Il y a toujours quelque part un empire qui s'écroule.

EN Turquie cependant, le peuple semblait paisible, et la bonne société venait passer l'été à Paris-Plage. Seuls quelques jeunes hommes imprégnés de culture française, écœurés par la corruption et la décadence de leur pays, se battaient contre le pouvoir débile et despotique d'un sultan borné, pour qu'une nation moderne surgisse des décombres du passé et pour que la Turquie choisisse, en 1914, de prendre les armes auprès de la France.

En Russie, le peuple semblait amorphe, et la bonne société venait passer l'hiver à Nice. Seuls quelques jeunes hommes entendaient et alimentaient l'immense rumeur qui allait bouleverser le monde.

La première guerre mondiale répondit, d'une certaine manière, à la « question du Moyen-Orient ». Monsieur Glubb avait 21 ans lorsqu'elle se termina. Il en a 60 aujourd'hui.

Il aura donc fallu beaucoup moins qu'une vie d'homme pour que l'empire ottoman soit dépecé et rayé de la carte, pour que l'Occident joue et s'aliène le Moyen-Orient, pour que la Russie soviétique réussisse dans le monde arabe l'implantation que la Russie tsariste avait tentée en vain pendant un siècle ; pour qu'Israël enfin devienne le symbole du courage au combat, bien qu'il se trouve encore d'honorables quinquagénaires pour écrire dans un honorable journal parisien que lorsqu'on s'appelle Lévy, on est par définition un couard avaricieux.

ON voit que les choses vont vite, très vite. Et que les jeunes hommes qui ont aujourd'hui 21 ans n'ont, pas plus que ne l'avaient leurs pères, la moindre chance de vivre à 60 ans au sein d'un monde et d'une société pétrifiés dans la forme qu'ils leur connaissent aujourd'hui.

Il reste à choisir si l'on veut être parmi ceux qui transforment ou parmi ceux qui prennent l'histoire pour quelque chose qui s'est passé autrefois.

Françoise Giroud.

Une famille sans logis

Ben Khalifa Hassen ben Hassine, né le 4 janvier 1920 à Souaf (Tunisie) est marié dans mon pays à une jeune Française qu'il a connue au cours des combats de la libération.

Ouvrier métallurgiste à l'usine locale, il a déjà 6 enfants (10, 8, 7, 5, 3 et 1 an) ; il habitait en location dans une maison vétuste et presque en ruine (trois petites chambres exposées aux intempéries) et éloignée de son lieu de travail.

Je lui ai trouvé une maison à acheter (800.000 francs environ) avec un peu de terrain autour. Sans argent, il peut la payer. Il a pénétré de force, las de chercher un introuvable logement. Une procédure sévère est engagée contre lui.

Hassine, ancien soldat au 4e R.T.M., pensionné à 55 % pour blessures de guerre, est titulaire de la carte de combattant nº 26.690 de Vesoul.

Malgré toutes sortes de démarches que j'effectue depuis de longs mois, je n'ai pu trouver une solution satisfaisante à une situation qui devient intenable pour lui.

Ce serait, en conséquence, une œuvre de grande charité, de soútien véritable et énergique à une famille de sans-logis et à un authentique Nord-Africain devenu Français, à qui aucun soutien local ne peut être accordé, que de l'aider.

J'ai pensé aux « Amitiés nord-africaines », à la caisse de secours aux ouvriers musulmans, que sais-je ? et à d'autres organismes, mais jusqu'ici, je n'ai pu frapper à la bonne porte.

Les fonds peuvent m'être adressés par versement à mon C.C.P. Dijon 788-77, avec la mention « Ben Hassine ».

Je reste à la disposition de tous ceux qui s'intéressent à son cas, pour toutes explications et précisions complémentaires.

André Durand,
Notaire
Fougerolles (Haute-Saône).

Au coin de ma rue...

Ayant été témoin à trois reprises de lynchage ou d'insultes envers des Arabes, je vous écris pour que vous puissiez citer dans votre journal le dernier cas que j'ai vu, pensant que de tels exemples contribuent à alerter l'opinion et à faire cesser des actes qui déshonorent tous les Français...

Souvent au coin de ma rue, des Arabes vendent des fleurs. L'autre jour l'un d'eux était battu comme étant « un sale bicot »; aujourd'hui un autre avait son éventaire piétiné.

Ayant vu la scène de loin et n'ayant pu intervenir, j'ai couru après l'Arabe qui s'enfuyait sans rien dire. « Pourquoi vous a-t-on fait cela », lui ai-je demandé ? Il a hésité un instant avant de répondre : « C'est moi qui ai laissé tomber mes fleurs. » Comme je lui donnais de l'argent pour le dédommager dans une faible mesure des dégâts que mes compatriotes avaient eu la méchanceté de commettre, il a murmuré avec une expression d'angoisse que personne ne pourrait oublier : « Merci, Monsieur, mais il faut que je parte... s'ils me rattrapaient... »

François d'H.
Paris.

Nous autres Américains

Je viens de lire l'histoire de Maurice Audin dont quelqu'un a dû soutenir sa thèse en mathématiques à la Sorbonne parce qu'il avait été interrogé par la police française en Algérie. Personne ne peut lire la réception à l'université et, en particulier, les paroles du professeur Favart sans en être profondément ému.

Il peut paraître étrange qu'un Américain se considère obligé à vous écrire d'une situation française. Je reconnais bien que nous autres Américains, nous avons notre problème moral et social. Mais ce n'est pas comme étranger que je vous écris. C'est comme un être humain qui est un peu plus libéré chaque fois qu'il y a quelqu'un qui parle avec la voix de la liberté et de la justice, quelqu'un qui admet notre responsabilité perpétuelle.

George Bernstein,
Berlin.

Il faut garder l'Algérie

Qui osera critiquer la jeunesse française si elle se jette dans les bras d'une personnalité à poigne ?

Elle, au moins, saura respecter et trouver les ressorts d'une certaine fierté lasse d'enfanter des déceptions successives. Il faut donc garder l'Algérie.

Négocier en Algérie, c'est faire le jeu des communistes, c'est favoriser les dissensions internes du capitalisme, c'est permettre que s'établissent, entre la France d'une part et les Etats-Unis et la Grande-Bretagne d'autre part, des rivalités d'ordre économique et politique.

Est-il besoin de citer le précédent de l'Indochine ? Cette fois encore, le troisième larron est là et lui saura tirer son épingle du jeu.

Il faut donc garder l'Algérie.

Il ne faut pas négocier.

Bernard Barbé,
Paris.

375 milliards de plus

On va disant que l'excédent de dépenses provoqué par la guerre d'Algérie n'est représenté que par les 375 milliards annuels qui ont dû venir compléter le budget de la Défense nationale. Si l'on veut bien examiner attentivement ce budget-même, on s'apercevra qu'il ne s'agit pas d'un budget de Défense nationale ordinaire, mais bien de celui déjà considérablement gonflé... de la guerre d'Indochine. Il n'y a pas eu réduction du budget des dépenses militaires entre la guerre d'Indochine et le début de la guerre d'Algérie. Par conséquent la guerre d'Algérie nous coûte actuellement 375 milliards de plus que la guerre d'Indochine.

E. S.
Paris.

La vie politique

Au moment où s'engage, à nouveau, un débat sur la réforme constitutionnelle, il ne me semble pas que vous ayez assez longuement abordé le sujet :

Restriction des pouvoirs parlementaires au profit de l'exécutif ou participation plus active de tous les éléments de la nation à la vie politique. Ceci est un point très important à mon avis. A l'heure actuelle, il est presque impossible au simple citoyen de faire entendre sa voix. Le militant d'un parti n'a que peu de chances de parvenir à la représentation s'il ne possède d'assez gros moyens financiers à moins qu'il ne soit doué d'un exceptionnel talent oratoire.

Christian Démeret,
Paris.

Pas de rampes de lancement

Il me semble qu'il *faut* faire, et dire, quelque chose après la conférence NATO. Certes la majorité de la presse nous appelle à « tout oublier » pendant les congés, aussi bien l'action politique que nous abandonnons à des médiocres que les principes humanistes ou chrétiens. Amené par profession à lire fréquemment les revues anglo-saxonnes, je suis frappé du mouvement de protestation qui croît en tout cas chez nos amis anglais. Appartenant à la (plus très nouvelle) vague des gens qui avaient 20 ans en 1939, j'espère encore en une réconciliation entre les peuples alliés contre le nazisme. Encore faut-il qu'on n'établisse pas de rampes de lancement le jour de Noël.

Olivier Lutaud,
Paris.

Le jeu de L'Express

Les 143 derniers lauréats du jeu de « L'Express » ne trouveront pas cette semaine leur nom dans les colonnes du journal.

Ils seront prévenus individuellement... en recevant, chacun, le dernier Prix Goncourt : « La Loi » de Roger Vailland.

Le pouvoir de dire non

Il y a une porte ouverte pour la France, une solution. Créer une Europe, rassembler ce « monde européen » où nous avons nos racines, où tous nous avons des liens d'intérêt économique et culturel.

Nous sommes 250 millions, nos ressources mises ensemble peuvent nous procurer l'hégémonie, le pouvoir de dire « non », le pouvoir de bâtir, de retrouver une préséance enfin. Il est possible de créer un « bloc indépendant » — politiquement et économiquement. Les chiffres sont là, les statistiques de production, il manque l'esprit — c'est à nous de le créer. Il ne faut pas se durcir dans une position de nationalisme aigu, il faut essayer de dépasser les cadres trop étroits d'une nation. Cela demande un énorme effort de compréhension.

Un étudiant.

Les jeunes d'aujourd'hui

J'aboutis à des conclusions bien différentes de celles de vos autres correspondants. Non, les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas dépourvus d'idéal (...).

Non, les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas des vieillards. Ce sont des hommes et des femmes graves, mais prêts encore à mettre un enthousiasme neuf au service d'actions lucides. Et s'ils rejoignent ainsi certains de leurs aînés, ce n'est point par la grâce d'une flamme de jeunesse attardée chez ces derniers, mais grâce à cette expérience précoce de la solitude, qui peut certes nous effrayer, mais en laquelle sont contenues toutes les promesses de notre avenir.

A. Aubert,
Tananarive.

Les préjugés demeurent

Du point de vue moral, je crois même la jeunesse actuelle assez stricte, plus stricte sans doute que la génération précédente. Il y a dans les mœurs moins d'hypocrisie que naguère, on accorde plus de place aux véritables exigences intérieures qu'à la sauvegarde des apparences, mais les préjugés demeurent et se renforcent : la position quasi unanime des jeunes vis-à-vis de l'avortement légal ou de la fidélité, position intransigeante et sans nuances, montre bien que « la jeunesse d'aujourd'hui » cumule assez étrangement deux contraires, l'intransigeance et l'apathie, qui ne se contrarient pas tant qu'on l'imaginerait.

Roland Duval,
Bressuire.

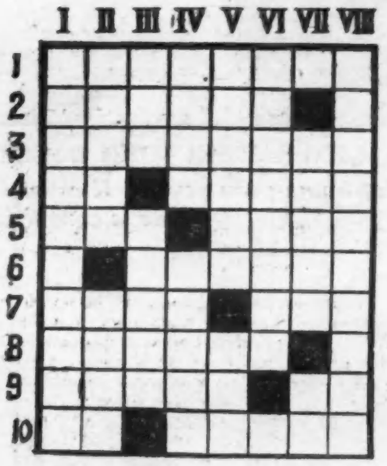
Les livres choisis

Pour les livres de la liste-type du jeu-cadeau, malgré ma déception de ne pas être du nombre des gagnants, je suis sincèrement content des ouvrages choisis. Dans l'ensemble, je crois que ce sont les livres les plus substantiels qui ont été retenus, et non pas uniquement de beaux livres d'images. Mais je pense, malgré mes goûts très vifs pour le roman en général et pour Butor en particulier, que « La Loi » et « La Modification » ne sont pas à leur vraie place, bien qu'ayant de très grandes qualités, ce ne sont peut-être pas des chefs-d'œuvre. Je trouve que l'ouvrage du professeur Delay sur Gide méritait mieux qu'une septième place : une telle démarche d'un docteur éminent, à la fois savant et humaniste, apporte moins de « création esthétique » et un mode de connaissance différent du travail d'un romancier, même excellent, mais je la crois plus vraie et plus proche du réel pour élucider et expliquer une personnalité.

M. Le Moan,
Douarnenez.

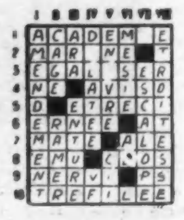
(Suite du courrier en page 31.)

Mots croisés nº 117



HORIZONTALEMENT : 1. Ses rayons avantageaient la monture d'un Corse sans frisures. — 2. Eclaire bien peu, mais peut brûler les planches. — 3. Devrait logiquement être associé, être marié à une reinette. — 4. Neutre, mais pas toujours. Ce que fait plus d'un pigiste payé à la ligne. — 5. Précieuse levée. Tel le patrimoine de Cadet Roussel ou le trèfle ordinaire. — 6. Porte décrite par un grand politique lyonnais. — 7. Son sucre n'est pas en poudre. Cassé sur une porte fermée. — 8. Donne des gages. — 9. Partie d'un toit, d'un poisson, d'une montagne, d'une céréale. Entre Arcole et Marengo. — 10. Le long d'une eau calme. Se termina mieux pour Cyrano que pour son adversaire.

VERTICALEMENT : I. Plus enclin à l'hyperbole qu'à l'ellipse, assure-t-on. — II. Elargie en palette, vers le bas. Pas sous les pieds d'un cheval. — III. Pronom qui sonne comme un textile. Ce que fait le massicot, le grincheux ou l'Ecossais. — IV. Parfois vanté, parfois abîmé par la publicité. Cet adjectif est encore l'homonyme d'une ville. — V. Ne permet qu'un tout petit périple. Suffixe qui s'ajoute à un nom de ville, de pays, d'auteur. — VI. Vraiment loin de la froide raison. — VII. Permet le passage du scalpel. Va du Viso à ses bouches. — VIII. Exclamation, dans un café marseillais, d'un homme combatif, mais prudent (deux mots).



Solution du nº 116

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

PAGE 4 — La vie politique

PAGE 5 — Le dessin de Jean Effel

PAGE 6 — Au Forum : Domenach et J. Daniel

PAGES 7, 8 — Louis Armand — Français moyen

PAGE 9 — Etats-Unis : Lettre de New-York

PAGE 10 — Le monde vu en dessins

PAGE 11 — U.R.S.S. : Le deuxième front

PAGE 12 — l'article de Bevan

PAGE 13 — Scandale : L'Affaire Callas

PAGE 14 — Montagne — Sports

PAGES 15, 16, 17, 18 — Exclusif : LES MEMOIRES DE GLUBB PACHA

PAGE 19 — En justice — Automobile — Affaires

PAGE 20 — Les disques

PAGE 21 — Spectacles : l'embarras du choix

PAGE 22 — Théâtre et Cinéma

PAGE 23 — Maurice Chevalier écrit

PAGES 24, 25 — KARL JASPERS : « L'homme face à l'arme atomique »

PAGES 26, 27 — Les critiques littéraires et le jeu de l'Académie

PAGE 28 — Valery Larbaud par M. Saillet

PAGES 29, 30 — MADAME EXPRESS

PAGE 31 — Le courrier des lecteurs

PAGE 32 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Le christianisme patriote

« D*IEU seul peut savoir quelles conséquences aura une initiative comme la nôtre. Nous ne l'avons pas prise sans avoir prié.* »

Quelle initiative, et de quoi s'agit-il ?

Il s'agit de quelques hommes courageux qui ont pris cette semaine la résolution, au moment même où toute la pression extérieure et tout le « goût » de l'opinion incitent plus que jamais à ne pas contredire les vérités officielles, de s'adresser aux Français pour leur crier, aussi fort que possible : « *On vous ment affreusement sur ce qui se passe en Algérie. Nous allons, par ces méthodes, à un désastre national et humain sans précédent. Voici des morceaux de vérité. Regardez-les courageusement. Refusez de suivre passivement vos mauvais bergers. Réagissez pendant qu'il en est temps encore...* »

Après dix mois de lutte très inégale, la puissante coalition du pouvoir et de l'argent a fini par imposer sa vérité sur la pacification algérienne, contre les quelques voix qui ont cherché à porter témoignage et à sonner l'alarme. Peu à peu, un à un, les témoins ont perdu courage, les voix se sont tues. Et l'opinion publique française croit, plus que jamais, à la « réussite » d'une entreprise militaire qui est en train de faire perdre implacablement à la France toutes ses chances d'avenir en Afrique. Et les témoins eux-mêmes ont fini par douter de leurs propres certitudes. Et les journaux les moins conformistes, les moins liés à l'ordre établi ou à l'argent de la propagande se taisent de crainte de « lasser » leurs lecteurs. De crainte aussi, sans doute, de ne plus avoir raison...

Et voici qu'à cet instant où la lâcheté subtile devient irrésistible, les responsables du timide et très modéré organe catholique français « La Croix » décident de ne pas y céder, de parler très haut de ce que personne apparemment ne souhaite plus entendre.

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

SOUFFRANÇES ET ESPOIRS DE L'ALGÉRIE

En page 8, le début d'une enquête de notre envoyé spécial J. DUQUESNE

79e ANNÉE – No 22 811
MERCREDI 8 JANVIER 1958
20 francs
6, RUE BAYARD, PARIS-8e
Téléphone : BAL. 73-95

DERNIÈRE ÉDITION PARIS

La Croix

QUOTIDIEN CATHOLIQUE D'INFORMATION

Le siège des institutions européennes

« LA CROIX », DU 8 JANVIER.
« *Servir la cause de la patrie* ».

Mardi soir, sous le titre « Souffrances et espoirs de l'Algérie », « La Croix » a commencé la publication d'une enquête de son envoyé spécial en Algérie qui expose, sans fards, ce que, pour le salut du pays, les commissaires de la « Commission de sauvegarde » avaient le devoir de dire.

Cette enquête, dit « La Croix » dans un éditorial de présentation, établit que « *les abus sont moins la faute des hommes que celle d'un système* ». Ce qui est fondamental, et qui est le contraire de ce qu'ont suggéré les commissaires dans leur rapport en dénonçant un « certain nombre de cas ».

Victoires et défaite

La vérité est-elle bonne à dire ? Réponse de « La Croix » : « *Il faut, dans ce cas précis, la dire. Parce que ces méthodes sont inacceptables pour toute conscience humaine, et a fortiori chrétienne... Ce sont les faits et non leur dénonciation qui portent atteinte au renom de notre pays. C'est au contraire l'honneur de la France qu'un mouvement de protestation se soit produit... Nous sommes persuadés non seulement de remplir notre devoir de chrétiens, mais encore de servir la cause de notre patrie.* »

A propos des exploits de la pacification militaire, revendiqués maintenant par les plus hauts responsables du gouvernement et de l'armée, « La Croix » explique calmement et lucidement : « *Il est de notre devoir de signaler les dangers que l'on court à pratiquer les méthodes qui nous ont valu sans doute des succès militaires mais qui ne pourront être qu'éphémères, dès lors qu'ils sont acquis au prix d'une défaite psychologique aux conséquences incalculables.* »

En refusant de participer à la complicité du silence sur les méthodes de police et de terreur qui maintiennent « l'ordre » en Algérie, en refusant d'accepter la vérité officielle qui affirme le succès de la « pacification », en refusant de sacrifier, avec toutes les voix officielles et officieuses, l'avenir de la France à une opportunité politique immédiate, les dirigeants de « La Croix », après François Mauriac, après le général de Bollardière, après l'archevêque d'Alger, font la démonstration émouvante de la vigueur irremplaçable du christianisme français.

SYNDICATS

Comment lutter ?

● ***Les ouvriers ont-ils confiance dans l'action syndicale ? Un petit groupe de syndicalistes révolutionnaires répond brutalement « non » et explique pourquoi.***

Au cours de la réunion de son Comité Confédéral National cette semaine, la C.G.T. a dressé le bilan syndical de 1957 et examiné les perspectives sociales de l'année qui commence. Les directions des autres centrales ouvrières vont à leur tour se réunir. Au moment où l'avenir du mouvement syndical en France est ainsi examiné « au sommet », qu'en pense la base ? En fait, la masse des salariés réagit face aux appareils de mouvements syndicaux comme la masse des Français face aux appareils des partis.

C'est ce phénomène nouveau et significatif qu'analyse, dans une étude intitulée « Comment lutter ? », le petit groupe de syndicalistes révolutionnaires qui publie la revue « Socialisme ou Barbarie ». Cette étude, communiquée à une centaine d'adhérents ou sympathisants de ce mouvement dans la région parisienne, discutée par eux, remaniée, est publiée en éditorial dans le dernier numéro de la revue. Voici quelques extraits de ce document, qu'il est utile de connaître.

L'EXPERIENCE des trois derniers mois, comme celle des années précédentes, montre que les directions syndicales mènent les travailleurs en bateau, qu'elles essayent par tous les moyens de canaliser le mécontentement dans des escarmouches sans importance. Cela ne veut pas dire qu'elles s'opposent nécessairement et toujours à l'action : elles sont même capables parfois de prendre les devants, et de lancer une grève, si elles sentent que la pression est trop forte et qu'il risque d'y avoir une explosion ; dans ces cas-là, et c'est ce qui s'est passé avec l'Electricité et le Gaz le 16 octobre, elles prendront la tête du mouvement, pour mieux le contrôler et le limiter.

Mais leur ligne générale est claire : créer l'impression qu'elles « essayent de faire quelque chose » et en même temps user les travailleurs par la lassitude et le découragement résultant de ces formes d'action absolument inefficaces. En un mot, elles veulent éviter à tout prix que des luttes importantes aient lieu.

Il y a plusieurs raisons à cette attitude des directions syndicales.

(*Suite en page* 5.)

CORRESPONDANCES EXPRESS

UNE NOUVELLE BATAILLE DES « OUI-NON »

● Dès la rentrée parlementaire du 14 janvier, que les groupes de la majorité se soient ou non mis d'accord sur la révision de la Constitution, le gouvernement saisira de cette question les assemblées.

Pour que la révision soit acquise au Parlement, il faut qu'elle soit votée :

1) Soit par l'Assemblée et par le Conseil de la République à la majorité des trois cinquièmes ;

2) Soit, en seconde lecture, par l'Assemblée Nationale à la majorité des deux tiers.

Si la révision est votée par les deux Assemblées et par le Conseil de la République, mais à des majorités moins larges — éventualité qui paraît probable — la révision est alors soumise au référendum.

Dans ce cas, les électeurs devront, au début du printemps sans doute, se rendre dans les bureaux de vote. Ils recevront un bulletin qui sera ainsi rédigé :

— Approuvez-vous le projet de révision de la Constitution ?

OUI NON

(Rayer la mention inutile.)

A ce bulletin sera joint le texte du projet.

Le référendum n'a pas été pratiqué en France depuis l'adoption, par ce moyen, de l'actuelle Constitution, en octobre 1946. Auparavant, il en avait été fait usage à deux reprises, à l'automne 1945 et en mai 1946.

En mai, puis en octobre 1946, il s'agissait de répondre à la question : « Approuvez-vous la Constitution adoptée par l'Assemblée Nationale Constituante ? »

La réponse fut « non » par 41,7 % des voix en mai 1946, « oui » par 36,1 % (mais avec 31 % d'abstentions) en octobre suivant.

BOURGUIBA CHOISIT L'ALLIANCE AVEC LA FRANCE

● Depuis une semaine la cote tunisienne est remontée en flèche dans les milieux gouvernementaux français. Motif : l'ambassadeur Georges Gorse a réussi à convaincre MM. Pineau et Gaillard que le président Bourguiba était sincère lorsqu'il offrait une « alliance franco-tunisienne ».

Cette offre remonte à un mois. Bourguiba l'avait formulée dans l'un de ses discours hebdomadaires. Personne en France ne l'avait pris au sérieux. Or, l'envoyé de M. Gorse à Paris vient d'informer le gouvernement que :

1) Bourguiba voulait une armée (éventuellement pour intimider les Algériens). Cette armée, la France pourrait aider à la constituer dans le cadre de la défense commune ;

2) La Tunisie n'exclut pas pour l'avenir une intégration à l'O.T.A.N. (le délégué tunisien à la Conférence du Caire a été le seul à s'opposer aux résolutions contre les U.S.A.) ;

3) Un traité de défense commune permettrait à Bourguiba de justifier aux yeux de son peuple le maintien de l'occupation de Bizerte et de certaines bases aériennes par les Français. Le fait de parler en pleine guerre d'Algérie d'alliance avec la France a rendu furieux les chefs du F.L.N.

PAUL REYNAUD JUGE LA SITUATION

● Le président de la Commission des Finances de l'Assemblée Nationale, M. Paul Reynaud, estime que toutes les préoccupations du gouvernement, dans le domaine économique et financier, doivent être orientées vers le Marché Commun. Voici comment M. Paul Reynaud fonde son analyse :

● « M. Guy Mollet qui est « Européen », dit-il, a eu le mérite d'inscrire le Marché Commun dans son programme, mais les mesures prises pendant les dix-huit premiers mois de cette législature ont toutes tendu à en rendre l'application plus difficile.

« Tous les membres du Marché Commun doivent avoir une monnaie stable et d'un rapport constant avec celles de leurs partenaires. Comment ne pas être d'accord avec le docteur Ehrard sur ces prémisses ? (1) »

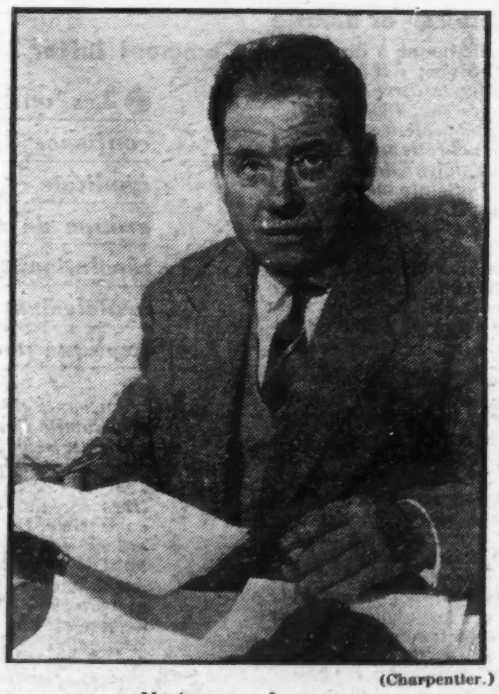
(1) Déclaration aux « Echos », 31-12-1957.

(Reporters Associés.)

M. Paul Reynaud (*).
A fleuret moucheté.

● « Où en sommes-nous à cet égard ? Pour avoir une monnaie stable, il faut d'abord avoir un budget en équilibre. Malgré des efforts très méritoires, l'impasse de cette année atteindra le chiffre, encore énorme en soi, de 600 milliards.

« Or, les dépenses de l'an prochain (sous réserve de compressions nouvelles, mais certaines d'entre elles sont incompressibles) seront de 300 à 400 milliards plus élevées que celles de cette année. C'est la raison pour laquelle je ne puis me laisser séduire par la brillante présentation par M. Edgar Faure de ce que l'on pourrait appeler les « finances sans larmes ». Je pense que nous ne pourrons opérer un redressement dans le délai si court qui nous est imparti, qu'à la condition de procéder à des réformes de structure déchargeant l'Etat d'une partie de son fardeau. Mais, pour cela, il faut renforcer l'Exécutif. »



(Charpentier.)

M. Auguste Lecœur.
Sans prendre de gants.

LECŒUR OUVRE LE DOSSIER THOREZ

● Dans son journal « La Nation Socialiste », M. Auguste Lecœur, qui fut le « dauphin » de M. Maurice Thorez à la direction du parti communiste avant d'être exclu du P.C., rend public cette semaine un rapport secret relatif à l'attitude de la direction du parti au début de l'occupation (1940-1941). Ce document a pour auteur M. Auguste Havez, vieux militant du parti, membre du Comité Central jusqu'en 1950, et qui appartient encore actuellement au P.C.

Le rapport de M. Havez relate dans le détail l'action qu'il avait entreprise pendant la guerre 1939-1940 pour réorganiser le P.C. clandestin dans l'ouest de la France, puis dès l'avance allemande de juin 1940 pour préparer la résistance active à l'occupant.

Mais des émissaires de la direction renouent bientôt les contacts, apportent des instructions. Celles-ci étaient : d'« organiser des manifestations contre le gouvernement et d'en prendre la tête. En aucun cas elles ne devaient être dirigées contre les Allemands ». M. Havez croit d'abord à une provocation, encourage ses camarades à « jeter à l'eau ces individus s'ils revenaient avec leurs directives ». Puis il doit se rendre à l'évidence : les instructions sont authentiques et viennent bien de la direction du parti. Il rédige alors un long rapport à l'intention de M. Maurice Thorez, terminant par la phrase suivante : « Que Maurice me pardonne, mais s'il doit prendre le pouvoir dans ces conditions, ce ne peut être que comme Gauleiter. »

Commentant ce document, M. Auguste Lecœur note encore qu'en Seine-Inférieure « le secrétaire fédéral, jeune militant plein d'avenir, fut exécuté comme traître par des communistes sincères » parce qu'il transmettait les consignes de la direction et qu'inversement, M. Georges Guingoin, qui avait constitué dès 1940 des maquis dans le Limousin, fut condamné à mort par la direction du P.C.F.

L'ECONOMIE SE PREPARE AU MARCHE COMMUN

● Instituées officiellement le 1er janvier, les deux nouvelles communautés européennes, le Marché commun et l'Euratom, ont pris le vrai départ cette semaine avec la réunion des ministres des Affaires étrangères des six pays membres. Dans tous les secteurs de l'économie française, les préparatifs sont en cours :

— Enseignement : la Chambre de Commerce de Paris a créé une Ecole européenne de Préparation aux Affaires. Un « Institut de Recherches et d'Analyses du Marché Commun » vient de voir le jour.

— Syndicats : la Fédération F. O. des Métaux s'est entretenue avec ses partenaires étrangers de la possibilité d'européaniser leurs revendications. Les fonctionnaires F.O. étudient la création d'une Fédération européenne de la Fonction publique.

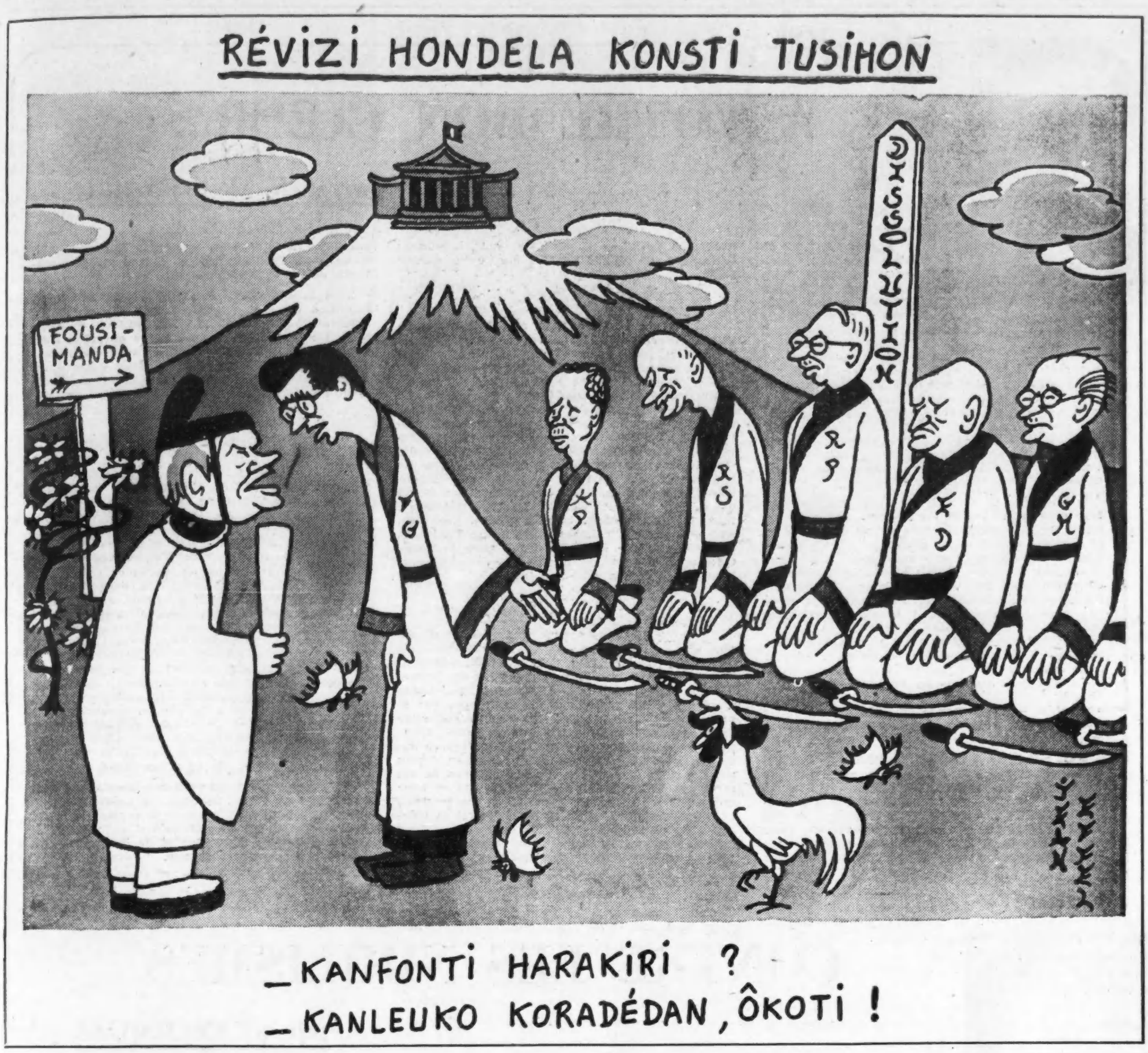
— Patronat : contacts nombreux entre les Fédérations françaises et leurs homologues des cinq autres pays. Une seule organisation patronale, celle des Cuirs et Peaux, combat le Marché Commun. La sidérurgie reste hostile mais son opposition n'a pas beaucoup de sens puisqu'elle est déjà dans la communauté charbon-acier (C.E.C.A.).

— P.M.E. : l'Union internationale des Petites et Moyennes Entreprises poursuit les contacts pris au cours d'une réunion tenue l'été dernier à Florence pour préparer l'entrée dans le Marché Commun.

— Agriculteurs : en vue de la création d'un organisme commun unique, les fédérations d'exploitants agricoles se regroupent actuellement dans chacun des six pays autour d'une organisation existante.

Ainsi, derrière les conversations officielles, les intérêts professionnels européens commencent à se concerter et certains en sont déjà au stade de l'organisation. Toutefois, jusqu'à présent, ces initiatives demeurent limitées et n'affectent pas la structure de la production ou du syndicalisme français.

(*) En tenue d'escrimeur pendant un de ses assauts quotidiens.



(*Suite de la page* 3.)

Des raisons politiques d'abord : F.O. et C.F.T.C. ont partie liée avec des partis qui sont au gouvernement ou le soutiennent depuis des années. Elles cherchent à leur rendre la tâche plus facile, en évitant et en limitant les « troubles sociaux ».

La C.G.T., de son côté, subordonnée au parti communiste, lui sert d'instrument pour réaliser « l'unité d'action » avec les socialistes, prélude à un Front populaire qui permettrait au P.C. de rentrer dans le gouvernement, et pour lequel il est prêt à toutes les infamies — comme voter les pouvoirs spéciaux à Mollet en 1956, permettant à Lacoste et aux paras de massacrer à leur guise les Algériens.

Syndicats et direction

Mais il y a surtout la liaison de plus en plus profonde qui existe entre les syndicats d'un côté, l'Etat et les entreprises de l'autre.

Les syndicats siègent avec les représentants du patronat et du gouvernement au Conseil économique, dont la fonction est de conseiller le gouvernement sur les meilleurs moyens de gérer l'économie française — c'est-à-dire les intérêts du capital.

Ils participent à « l'effort pour le développement de la productivité » — c'est-à-dire de l'augmentation du rendement et de l'exploitation des travailleurs. Ils jouent un rôle de plus en plus important dans toutes les questions concernant le sort du personnel et en particulier la promotion.

Dans plusieurs usines, la possibilité de promotion dépend du « piston » ou de l'appui syndical : pour s'attacher des fidèles parmi les travailleurs, le syndicat dispose des faveurs de la direction, qu'il n'obtient pas gratuitement.

La C.G.T. semble en général tremper moins dans la collaboration avec les patrons, mais c'est parce que le P.C. est dans l'opposition ; entre 1945 et 1947, elle n'a pas agi autrement que ne le font F.O. et C.F.T.C. aujourd'hui, elle n'agirait pas différemment demain.

Les syndicats ne sont plus que des « intermédiaires » entre les travailleurs et le patronat, dont le rôle est de calmer les travailleurs, de les maintenir attachés à la production, d'éviter qu'il y ait des luttes — en obtenant de temps en temps, et lorsque cela ne gêne pas trop le patronat, quelques concessions. Cela ne les empêche pas, bien entendu, de se livrer entre eux au jeu habituel de la concurrence et de la dénonciation réciproques.

Le mythe de l'unité

Certains travailleurs pensent encore que la racine du mal, c'est la division syndicale. Si les syndicats agissaient ensemble ou s'unifiaient, disent-ils, la situation serait différente. L'expérience prouve qu'il n'en est rien.

(...) Il ne faut pas confondre l'unité des travailleurs avec l'unité des appareils syndicaux. L'unité des travailleurs est la condition indispensable de toute lutte sérieuse. Elle se réalise d'elle-même dès que les travailleurs décident d'agir pour leurs intérêts véritables, car ces intérêts sont fondamentalement les mêmes.

A cette unité véritable, ce sont précisément les appareils syndicaux qui s'opposent. Ils s'opposent d'abord, en introduisant chacun des mots d'ordre différents. Ils s'opposent ensuite, en soutenant les catégories les plus favorisées et la hiérarchie en général, que le patronat entretient systématiquement afin de diviser les salariés.

L'unité des appareils syndicaux, lorsqu'elle se réalise, n'a qu'une fonction : mieux encadrer un mouvement afin de contrôler plus efficacement les travailleurs et les ramener plus facilement au bercail.

Que faire ?

Si les syndicats peuvent agir ainsi, c'est que depuis longtemps ils ne sont plus dirigés par la masse de leurs adhérents. La bureaucratie qui les dirige, formée de permanents privilégiés, échappe entièrement au contrôle de la base. Il y a certainement beaucoup de professions, de localités ou d'entreprises où les sections syndicales ou bien les syndicats locaux restent liés à leurs adhérents et essaient d'exprimer leurs aspirations. Et certainement la grande majorité des militants syndicaux de base sont des militants ouvriers sincères et honnêtes.

Mais ni ces militants ni les sections qu'ils animent ne peuvent influer sur l'attitude des fédérations ou des confédérations. Plus on s'approche des sommets de l'organisation syndicale, plus on constate que celle-ci mène sa propre vie, suit sa propre politique, indépendamment de sa base. Les directions syndicales sont en fait inamovibles et incontrôlables.

(...) C'est cette situation qui explique l'énorme mouvement de désaffection vis-à-vis des syndicats qui se traduit par une baisse considérable des effectifs syndicaux.

(...) Que faire donc ? Si les travailleurs s'organisent dans les entreprises autour de comités démocratiquement élus qui expriment leurs aspirations et restent sous leur contrôle ; s'ils luttent à une échelle générale, utilisant tous les moyens capables de faire aboutir leurs revendications ; si, au cours de cette lutte, ils obligent le patronat et son gouvernement à reculer, le problème des prix et des salaires pourrait bien se trouver dépassé.

(...) Dans de telles conditions, une grève générale coordonnée par des comités d'usine et se développant jusqu'à son terme, poserait la question de la gestion de la production et du pays par les travailleurs.

22, AVENUE VICTOR-HUGO - PARIS - PAS 57-03
HOLMES
Solde sa collection d'hiver de vêtements masculins de luxe
LES 9 10 et 11 JANVIER
PARDESSUS ANGLAIS ET ITALIENS, LODENS, VESTES ET BLOUSONS DE PEAU, VESTONS ET COSTUMES

FORUM

JEAN-MARIE DOMENACH.

A VOTRE BON CŒUR...

par J.-M. DOMENACH

LES créateurs de l'émission « Vous êtes formidables » ont retrouvé cette vérité de la psychologie, sur laquelle Napoléon avait fondé son Empire : qu'on obtient davantage en demandant qu'en donnant, et que le besoin de dévouement est un mobile social plus fort que l'égoïsme. Ils y ont ajouté un élément que l'empereur savait aussi faire jouer : la charité, comme la bravoure, a plus d'attrait lorsqu'elle est reconnue, complimentée, décorée, et M. Bellemare, après avoir récolté 120 millions pour la chirurgie à cœur ouvert, peut crier à ses auditeurs, comme Napoléon le soir d'Austerlitz : « Vous êtes formidables ! »

L'altruisme, si naturel à l'espèce humaine, se trouve comprimé par la vie moderne. De moins en moins les mendiants viennent sonner aux portes ; et dans des appartements exigus, où loger un chemineau ? D'ailleurs il y a des asiles et des gens payés pour s'occuper d'eux... L'auto, le métro nous emportent sans nous laisser le temps d'apercevoir les taudis et les bidonvilles... Et pourtant, on n'est pas vraiment heureux quand on se doute que d'autres ne peuvent pas l'être. Pour être complet, le confort doit être moral aussi ; il lui faut un contact avec la misère, cette petite secousse qu'on ressent à la découvrir et à la soulager. Des sociétés, redoutant que leurs aises ne tournent à l'apoplexie, cherchent à « faire quelque chose » pour les pauvres. Un religieux proposait récemment, pour guérir la Suède de son ennui, qu'elle adopte un pays sous-développé.

Mais la misère, quand elle se chiffre en millions d'hommes, ne dit plus rien. Ni les squelettes que les services de voirie de Calcutta emportent le matin ni même les petits enfants affamés d'Afrique du Nord qui poursuivent le touriste avec des yeux insoutenables, ne sont « nos pauvres ». Pour nous émouvoir, il faut que les malheureux nous soient comparables, que leurs souffrances nous menacent un peu — et nos concitoyens, à de rares exceptions, ne savent plus ce que c'est d'avoir faim.

RIEN ne compte quand il s'agit de sauver un enfant de la mort, et pourtant je le dirai brutalement : ces maladies, si bouleversantes qu'elles soient, sont des maladies de riches ; les foules qui se mobilisent pour un petit enfant au cœur malformé ne bougent pas pour sortir les travailleurs algériens des caves où ils s'entassent, et cent mille jeunes ménages parisiens des taudis et des baraques où leurs bébés attrapent la tuberculose, quand ils ne sont pas brûlés par un poêle ou rongés par les rats. N'essayez pas non plus de les émouvoir sur les torturés, fussent-ils des adolescents. Il leur faut des cas rassurants ; et tel qui déclare que pour finir la guerre d'Algérie « il faut en tuer la moitié », aura pleuré, j'en suis sûr, en écoutant l'histoire de Marie-Line Christian, et vidé pour elle le fond de son porte-monnaie. Quoi de plus écœurant que le bon cœur, de plus impitoyable que la pitié ?

MAIS ne soyons pas injustes. Il est plus digne de s'apitoyer sur des enfants malades que sur la chienne Laïka, prisonnière du Spoutnik, ou sur le chat Louis, interdit de séjour en France. Et puis ces grands attendrissements populaires n'ont pas qu'un côté vil. Même corrompus par le sensationnel, ils expriment une volonté commune de lutter contre la mort, ils sont la preuve, tapageuse et grotesque mais tangible, que l'espèce humaine est capable, par moments, de faire l'union pour le salut d'un seul ou de quelques-uns de ses membres. Cette fraternité éphémère qui se tisse autour de cas touchants nous dit ce que pourrait être une vraie solidarité, et quelle serait la puissance du dévouement populaire, pour peu qu'il ait un but. Car les hommes ne se sacrifient volontiers qu'à ce qu'ils croient pouvoir améliorer, ils aiment participer à l'aventure, constater les résultats. Dans la confusion ambiante, sauver quelques enfants, cela au moins a un sens.

Déjà la campagne de l'abbé Pierre, née dans l'émotion d'une nuit glaciale de Noël, a réveillé l'opinion et procuré un toit à des milliers de sans-abri. Un bloc opératoire « à cœur ouvert », c'est non seulement des enfants guéris mais une impulsion donnée, c'est peut-être le début d'une campagne contre la pauvreté de la recherche médicale et de l'équipement hospitalier.

IL est humiliant pour un Français de voir son Etat réduit à la mendicité publique : loterie pour les toits du château de Versailles, quêtes dominicales pour les vieillards, les tuberculeux, les cancéreux... Pourquoi pas, demain, aux coins de rue, des troncs pour la réforme de l'enseignement ? Quand l'initiative privée supplée l'Etat défaillant, on aurait mauvaise grâce à la mépriser. Cela n'empêche pas de songer à tout ce qu'un Etat qui saurait proposer aux Français des projets communs, concrets, réalisables, pourrait tirer d'une opinion qu'on prétend faussement apathique et égoïste. Une campagne nationale pour le logement, une campagne pour l'éducation et la recherche scientifique auraient un immense retentissement, à condition qu'elles visent des étapes précises, où chacun pourrait reconnaître un succès. Malheureusement on a fait de notre politique une activité séparée, et le peuple s'en désintéresse parce qu'elle ne lui demande rien, sinon l'argent des impôts, un argent abstrait qui lui semble tomber dans un gouffre obscur et sans fond.

En souscrivant d'enthousiasme pour les misères vertueuses et attendrissantes, les auditeurs de la radio cherchent sans le savoir à soulager d'abord leur propre misère — notre misère politique, faite de la médiocrité d'un Etat et de l'absence d'une véritable communauté civique.

JEAN DANIEL.

CONTRE LES NIHILISMES

par JEAN DANIEL

IL n'y a qu'un problème sérieux, c'est de savoir quel avenir commun peuvent avoir l'Algérie et la France. Si l'on pose le problème en ces termes, ce qui est un choix, il est bien évident que tout ce qui concerne les succès ou les échecs purement militaires n'a plus aucun sens.

Il ne s'agit plus de savoir si dans telle ou telle région l'insurrection a été complètement vaincue ou seulement immobilisée ; si dans telle ou telle région, certaines méthodes du F.L.N. ont provoqué des ralliements d'intérêts ou de cœur ; si enfin à l'O.N.U. notre habileté diplomatique a obtenu ou non des sursis tactiques ou sincères. La seule chose qui compte, c'est de savoir comment, dans leur intérêt, huit millions d'Algériens et quarante millions de Français vont accepter de vivre ensemble.

Sur ce plan il ne peut y avoir qu'une seule sorte de victoire, qui est la victoire sur le nihilisme. Aujourd'hui, c'est un fait qu'il y a des nihilistes de tous les côtés. Il y a, en premier lieu, les nihilistes de l'illusion : meurtrière illusion qui porte à croire et à faire croire qu'en 1958, après les conférences de Bandoung et du Caire, après la formidable montée des nationalismes afro-asiatiques, on peut encore imposer un statut quelconque, si libéral soit-il, à un peuple humilié. Mais il y a aussi, hélas ! les nihilistes du désespoir. Un désespoir non moins meurtrier et qui pousse les chefs des humiliés à l'irréalisme et à l'aveuglement.

AU seuil de l'année 1958, tout ce qu'on peut dire c'est que ces deux nihilismes ont fait des progrès. Il importe peu que M. Lacoste puisse se promener seul à Alger, si pendant ce temps 47 nations décident au Caire de soutenir le F.L.N. Il importe peu qu'une partie de l'opinion française et une partie de l'armée demandent qu'une « paix révolutionnaire soit substituée à la guerre révolutionnaire », si en même temps le F.L.N. publie ses déclarations les plus intransigeantes.

Sans doute — et cela est considérable pour les populations locales — le terrorisme a-t-il provisoirement diminué. Mais dans cette extraordinaire euphorie des réveillons algérois de cette année, combien parmi les Européens et les musulmans ont puisé le sentiment de pérennité ? En admettant même que les assurances officielles soient fondées et qu'il faille parler, mais c'est absurde, d'écrasement total de la rébellion, quel juste avenir pourrait-on construire sur ces ruines ? Quelle autre paix qu'une paix hongroise ou espagnole ?

De même d'ailleurs que rien de juste ni de fécond ne pourrait s'édifier sur une défaite française ou sur les ruines de l'irremplaçable contribution européenne à cette nation spécifique, originale que doit être un jour la nation algérienne.

DES lecteurs nous écrivent : « D'accord, les victoires militaires ne comptent pas, les méthodes sont mauvaises, mais que faire après tout si le F.L.N. se maintient dans une intransigeance que vous jugez vous-mêmes outrancière ? » La question est aujourd'hui sur toutes les bouches et il faut y répondre. Surtout depuis que le F.L.N. a entendu faire le procès de la gauche française.

Un point d'abord : les nationalistes algériens ont raison quand ils négligent les étiquettes de gauche et de droite qui ne sont jamais aujourd'hui qu'un problème intérieur français : les Marocains bénissent davantage M. Pinay que M. Maurice Thorez.

Mais c'est un fait que le F.L.N. vient de se donner une sorte de doctrine, une philosophie qui fait de l'indépendance un absolu, de la guerre un mythe, et de la rupture avec la France, une source de toutes les valeurs. Il paraît que c'est là un processus psychologique connu de tous les psychanalystes de l'humiliation. Les mêmes décèlent de dangereuses séquelles de colonialisme chez tous ceux que ne satisfont pas ces déviations de la révolution algérienne. (A ce compte-là, notons qu'il faudrait voir de telles séquelles chez les Tunisiens, les Marocains, les Libyens, les Américains et les Russes qui, tout en étant partisans de l'indépendance de l'Algérie, sont dans le privé prodigues de critiques à l'égard du F.L.N.).

Pourtant c'est un fait : la tendance « dure », « fermée » prévaut actuellement chez les nationalistes insurgés. Mais il faut dire avec force que les derniers qui soient fondés à le leur reprocher sont les hommes actuellement au pouvoir en France. La preuve même qu'il ne s'agit là que d'un alibi, du plus hypocrite des prétextes, c'est qu'ils dénonçaient cette intransigeance au moment où elle n'existait pas. Elle n'existait pas à l'époque où M. Ferrat Abbas, avec la caution du F.L.N., proposait à M. Soustelle un plan de transition pour l'Algérie. Elle n'existait pas à l'époque des entretiens de MM. Begarra, Gorse, Commin, Gocau-Brissonière. Elle n'existait pas enfin au moment de la conférence de Tunis où devait se rendre Ben Bella — sur lequel on compte maintenant en secret.

MAIS l'intransigeance existe aujourd'hui ? Oui. Admettons-le. Mais elle n'était pas inscrite dans les faits. On l'a faite et ce qu'on a fait, on peut le défaire. Comment tiendrait-elle d'ailleurs, devant une économie franco-algérienne plus imbriquée que ne l'ont jamais été deux Etats dans l'histoire ? Comment tiendrait-elle, alors que sur deux millions d'Algériens évolués, il y a douze cent mille écartelés entre deux cultures, et qui représentent le plus fort pourcentage de musulmans du monde à s'être aussi vite et aussi bien occidentalisés ? Et si l'orgueil désespéré et irréaliste est le fruit de l'humiliation, comment ne disparaîtra-t-il pas, lorsqu'une spectaculaire réparation compensera cette ancienne humiliation ?

Si en 1958 des hommes d'Etat de tous bords s'unissent pour demander au F.L.N. sa participation pleine et entière à la construction d'une réalité nouvelle, la nation algérienne, à égale distance des mythes de l'Algérie arabe et de l'Algérie française ; si l'on profite des succès militaires locaux, non pas pour renforcer les nihilismes, mais pour construire sur cette base l'avenir commun, alors on pourra enfin dire qu'il y a quelque chose de changé.

(Charpentier.)

LOUIS ARMAND, PRÉSIDENT DE L'EURATOM.
« Il prêchait la croisade avec un succès d'autant plus merveilleux que ses auditeurs ne le comprenaient point... »

L'HOMME DE LA SEMAINE

Un Français comme les autres

● *Age: moyen ; taille: moyenne ; signes particuliers : néant. Voici Louis Armand, le Français le plus stupéfiant.*

UN homme considérable, un Français, Louis Armand, 53 ans, a été placé mardi, par six pays d'Europe, à la tête de *L'Euratom*, c'est-à-dire des industries atomiques de la communauté européenne.

Sauf pour un petit groupe de passionnés — les « pour » et les « contre » — le seul mot d'Euratom distille l'ennui.

Sauf pour le petit nombre de ceux qui l'ont personnellement rencontré, Louis Armand évoque la réussite classique du brillant polytechnicien qui, d'échelon administratif en échelon administratif, atteint les titres, les honneurs, la reconnaissance distraite de la nation et le droit à la retraite.

Mais que Louis Armand se mette à parler d'Euratom ou, il y a déjà dix ans, du Sahara, et une image surgit qui balaye toutes les idées reçues : c'est saint Bernard prêchant à Vézelay, le jour de Pâques et provoquant l'événement le plus important de l'histoire de son siècle en entraînant ses auditeurs dans la première croisade.

« Montrant cette puissance de prosélytisme qui devait le rendre si célèbre, écrivent les historiens, *entraînant dans sa voie tous ses frères et ses amis qui d'abord avaient combattu ses résolutions, transformant ses adversaires en disciples, il alla ensuite prêcher la croisade en Allemagne avec un succès d'autant plus merveilleux que ses auditeurs ne comprenaient point la langue romane... »*

Ainsi pourra-t-on plus tard enseigner aux enfants l'histoire de Louis Armand, y compris la dernière phrase.

Ce que Louis Armand dit, personne n'est en mesure de le répéter. Simplement, un déclic se produit. Car cet homme qui, physiquement, correspond rigoureusement au portrait-robot du Français moyen de 50 ans — taille moyenne, nez moyen, corpulence moyenne, œil vif, moustache noire, cheveux gris, signes particuliers : néant, très vague accent de son terroir et décoré, bien entendu — cet homme est un cas.

Le Malraux de la technique

Mieux : il est probablement le technocrate le plus en avance de l'ère des technocrates, une sorte de produit de laboratoire tel que seule la France peut-être pouvait en réussir: un homme du XXe siècle pour lequel il n'y a pas d'un côté l'aventure scientifique, la planification, la primauté de l'économique sur le technique, la nécessité d'une organisation du monde à l'échelle planétaire — et de l'autre côté les misérables et irréductibles petits problèmes humains. Mais un seul et immense problème : la technique mise au service d'un nouvel humanisme.

Intarissable, parfois drôle, respirant l'optimisme et le répandant, il est perpétuellement en éveil, curieux de tout, du métier des autres, de la plus récente invention médicale, de la façon dont les marchands d'oiseaux font croire que les canaris femelles peuvent chanter comme les mâles, de la dernière doctrine philosophique ou plutôt de la prochaine. Il a tout lu, il sait tout, explique, démontre avec ce qu'il faut de chiffres. Pas trop — assez cependant pour que la démonstration soit sérieuse. Il ne laisse pas ses interlocuteurs placer un mot ou alors, s'ils ont bien ajusté leur interruption sur une respiration, s'en saisit, le tourne, le retourne, le soupèse et leur renvoie, ébloui lui-même et éblouissant.

C'est le Malraux de la technique, un Montaigne qui serait passé par Polytechnique, un Carnot du progrès, un Inaudi qui jongle avec les idées comme l'autre avec les chiffres, citant pêle-mêle parmi ses lectures « Tintin » et Teilhard de Chardin.

« Je suis un Celte »

Président de la S. N. C. F., professeur à l'Ecole nationale d'administration, membre du Conseil scientifique du Commissariat à l'énergie atomique, président du Conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique, et premier « civil » à occuper ce poste, c'est l'homme-orchestre.

D'ailleurs, il a aussi une théorie et mille choses à vous apprendre sur Malraux, sur Carnot et sur Montaigne précisément, et aussi sur Inaudi, dont le cas est simple n'est-ce pas, c'était l'homme de Néanderthal égaré dans le néolithique supérieur alors qu'il appartient au paléolithique, comme B..., l'ancien ministre, que j'ai vu hier, un vrai paléolithique celui-là, pas d'avenir.

Il est éloquent, il brille, il séduit, il charme, il vibre, il inquiète et il agace quelquefois, le sent aussitôt et devient émouvant, gentil, amical, se lève pour partir, se rassied, se relève, lance une formule, entame une nouvelle anecdote, s'arrête encore, un peu inquiet : — *« Je vous l'ai déjà racontée, je crois ? »* — parle chimie, mystique, peinture, éducation, politique et, jamais pressé, toujours à l'heure, s'en va enfin et vous laisse épuisé.

Le même jour, il préside la conférence bi-hebdomadaire des sept directeurs de la S.N.C.F., donne son avis au président du Conseil sur l'organisation de l'enseignement scientifique, discute pied à pied avec trois banquiers de l'idée européenne, étudie avec le général Leroy la réforme des programmes de Polytechnique, reçoit six autres visiteurs, car *« je suis un Celte,* dit-il, *et non un de ces Latins qui préfèrent un rapport bien écrit à une conversation »,* lit la presse du jour, dépouille dix revues scientifiques, une étude historique et deux rapports économiques, passe une soirée gaie en famille avec ses enfants qui, dit-il, *« me désintoxiquent parce qu'ils ne me prennent pas au sérieux ».*

A vingt-cinq ans, il gardait fièrement dans son portefeuille une belle lettre, signée par le président du Conseil de l'époque, le remerciant et le félicitant d'avoir sauvé par ses travaux quelques-unes des sources d'eaux minérales françaises.

« Aujourd'hui, dit-il, *on ne ferait plus marcher un jeune homme avec ça... une lettre de ministre. Mais à ce moment-là, ça voulait dire quelque chose...»*

→

TRENTE - HUIT AVENUE de JACK ROMOLI
affirme un style avec
LE COMPLET droit ou croisé ou
LA VESTE Sport et LE PANTALON
LES CHAUSSURES Italiennes
LA CHEMISE " Janson-Club "
LES CHAUSSETTES nylon ou rilsan
et LA CRAVATE soie
L'ENSEMBLE 38.000 francs
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

Le 16 janvier
dans
LES LETTRES FRANÇAISES
VERCORS

EXÉCUTION ET ENTRETIEN D'INSTALLATIONS TÉLÉPHONIQUES
DE TOUS SYSTEMES
L'ENTRETIEN ÉLECTRIQUE ET TÉLÉPHONIQUE
Consultez-nous
Plein Centre de Paris
MAISON FONDEE EN 1936
CONSEILS et DEVIS sans engagement
23, RUE JOUBERT - PARIS-9e
TRI. 41-56

Les eaux minérales ont, entre autres vertus, celle d'intéresser les hommes politiques surtout lorsqu'elles jaillissent dans leur circonscription. A travers elles, Louis Armand découvrit donc un monde que ne soupçonne guère un jeune ingénieur des mines, frais émoulu de Polytechnique.

Il en a retiré une première certitude : la politique est la science suprême dans laquelle peuvent s'exercer les fonctions d'un homme supérieur, et celle qui gouverne, à la fin, toutes les autres sciences.

Une seconde certitude : ce n'est pas son métier. Lorsque, il y a vingt-cinq ans, un président du Conseil l'a convoqué et, faute de pouvoir lui donner la Légion d'honneur parce qu'il n'avait pas l'ancienneté requise, lui a proposé d'entrer à son cabinet, il a consulté sa jeune femme et ils ont été d'accord pour qu'il refuse. Mi-humilité : *« Je n'y connais rien ».* Mi-confiance en lui : *« Je ferai ma route tout seul, et pas dans le sillage d'un autre ».*

Il l'a faite. Mais jusqu'à l'Euratom, la carrière a été aussi classique que l'homme est original.

> *« L'an mil neuf cent cinq, le dix-sept janvier, à six heures, est né à Cruseilles un enfant du sexe masculin qui a reçu les prénoms de Louis-François, fils de Armand Jean-Marie, instituteur, et de Masson Marie-Clotilde, son épouse, institutrice, domiciliés à Cruseilles... »*

Ainsi commence son histoire. Sur le même registre, le secrétaire de la mairie de Cruseilles (1.600 habitants) a noté un peu plus tard, de la même calligraphie attentive, la naissance d'une Geneviève-Jeanne-Marie Gazel, puis le mariage, à Cruseilles toujours, le 24 septembre 1928, de ces deux enfants du pays.

Deux garçons leur sont nés, puis deux filles, Jeanine et France-Marie.

Sa biographie est à faire rêver tous les auteurs de manuels de morale. Il a été l'enfant sage et vif que le pharmacien du village autorise à manipuler les chlorates et les acides dans l'arrière-boutique, et qui y prend le goût de la chimie. Il a été l'élève toujours premier à l'école primaire où enseignaient ses parents, ce qui lui a valu d'être envoyé au lycée où son professeur de mathématiques déclare : *« Armand, vous entrerez à Polytechnique ».*

Et parce que toutes les mères rêvent d'avoir un fils polytechnicien, et qu'il vénère sa mère, il est entré — quinzième — à Polytechnique, il en est sorti, second, il a choisi les Mines. Un bon métier, ingénieur de l'Etat...

Des eaux minérales il passe aux eaux d'alimentation des locomotives du P.L.M. Les premières l'ont fait lauréat de l'Académie de Médecine. En se penchant sur les secondes, il invente une méthode de traitement, aujourd'hui utilisée dans le monde entier, qui évite l'entartrage et la corrosion. D'où une économie annuelle de plusieurs milliards.

Chef de « Résistance-Fer »

Entre les chemins de fer et Louis Armand, il y a eu coup de foudre. Pour un ingénieur passionné de progrès technique, le rail offre des possibilités illimitées et des moyens puissants. Il dirige en particulier les études qui aboutissent à l'emploi, pour la traction électrique, du courant industriel sous tension de 25.000 volts.

Pour un entraîneur d'hommes, passionné par la relation entre l'étincelle individuelle et la flamme collective, le chemin de fer est un beau champ d'action et d'investigations.

Aucun organisme ne pose plus régulièrement, plus gravement, le problème du travail en équipe, et en même temps fortement hiérarchisé.

« La S.N.C.F., dit-il, *c'est ce qui se rapproche le plus, en temps de paix, d'une armée en temps de guerre. »*

Au poste où il se trouve en 1940, il va avoir très vite à affronter l'une de ces situations où ceux qui sont nés pour le commandement se révèlent, tandis que les autres s'effondrent : l'occupation.

Louis Armand a été, au sein de la S.N.C.F., le chef clandestin de Résistance-Fer. Ceux qui se souviennent du rôle joué par les cheminots français pendant toute la durée de la guerre apprécieront.

Arrêté le 25 juin 1944, il doit à sa bonne étoile, qui le protège parce qu'il y croit, d'avoir été extrait *in extremis* de sa cellule de Fresnes par les accords Nordling le 18 août 1944, au lieu de partir en déportation. Le général de Gaulle l'a fait Compagnon de la Libération.

Rencontre avec l'Europe

Après la guerre, il devient directeur général adjoint, puis directeur général et enfin président de cette S.N.C.F. bienaimée, dont les 370.000 hommes, soudés par la Résistance, forment une gigantesque équipe, et dont le fonctionnement, l'avance technique vont devenir en quelques années l'un des rares motifs de fierté des Français.

Il refuse d'être ministre. Il est au sommet de la hiérarchie technique. Et, de ce sommet, il voit mieux la France.

Quel gâchis ! Et les Français obstinés à *« entrer dans l'avenir à reculons... »*, malades d'avoir eu un passé, sacrifiant l'avenir à l'illusion d'un présent prospère, incapables d'investir, refusant de l'entendre lorsqu'il parle, en 1953, des richesses du sous-sol saharien, et en réclame le recensement, ricanant lorsqu'il s'effare, à la même époque, de découvrir que la nation subventionne l'alcoolisme mais laisse péricliter l'enseignement.

Il appartient à cette génération de Français respectueux de l'Etat, qu'ils ont choisi de servir, et ignorants en économie. Vis-à-vis de l'Etat, il ne changera pas, il ne changera jamais. Un ministre, pour lui, c'est un ministre. Même s'il lui arrive de mépriser l'homme, il garde le respect de la fonction, du symbole.

Vis-à-vis de l'économie, il comprend très vite que, dans le monde moderne, tous les problèmes techniques lui sont inféodés. Alors, il la pioche. Et lorsqu'il la maîtrise, il est devenu ce phénomène peut-être unique : un ingénieur, rompu aux techniques les plus avancées, capable de concevoir la mise en œuvre et en application de ces techniques dans le cadre d'un plan général de modernisation, et accordant enfin au « matériel » humain une place prépondérante dans toute tentative de réalisation.

Voilà l'étonnant personnage qui va prendre la direction de l'Euratom.

Sa rencontre avec l'Europe s'est faite non par la voie politique, mais par la voie technique. Président de l'Union internationale des Chemins de fer, qui groupe les administrations ferroviaires de 36 pays, il a abordé les solutions européennes par la pratique : sur son initiative, un pool de wagons (160.000 sont aujourd'hui marqués *Europ*), un Institut international de recherches et d'essais installé à Utrecht, une société européenne pour le financement du matériel (*Eurofima*) ont vu successivement le jour.

C'est autour d'un rapport préparé en 1955 à la demande de l'Organisation Economique Européenne (O.E.C.E.), qu'il a lancé l'idée de la Communauté atomique, bientôt adoptée par Jean Monnet, discutée par les gouvernements, négociée à Messine, à Bruxelles, à Rome, précisée par l'enquête de trois « Sages » — il était l'un d'eux — traduite enfin dans un traité et ratifiée par les parlements.

Sans généraux et sans troupes

Le 9 juillet 1957, il est monté à la tribune de l'Assemblée nationale qu'aucun non-parlementaire n'avait gravie depuis soixante ans et, avec Francis Perrin, il a plaidé lui-même la cause de l'Euratom.

Et puis, le voilà pris à son propre piège, seul, sans généraux, sans troupes, à la tête de cette énorme entreprise virtuelle mais qui, pour le moment, n'existe pas.

Il avait rêvé pour elle d'un berceau « fonctionnel » : une cité, construite à la lisière des forêts qui cernent Paris, où tous les intéressés se seraient quotidiennement rencontrés, physiquement rencontrés, car les grandes entreprises ne naissent pas du choc de deux rapports ronéotypés.

Et puis, il y a selon lui, dans le climat de la région parisienne, un principe créateur dont l'Europe nouvelle eût aussi bien fait de ne pas se priver. On sait si mal ce qui stérilise et ce qui fertilise ; on sait si bien que la France, et plus précisément Paris, sont terres de création.

Mais le siège de l'Europe sera ailleurs. Dans une ville triste. Il ne reste qu'à s'incliner, fût-ce avec un grand regret au cœur.

Avec l'Euratom, on mise sur un domaine neuf. L'Euratom n'aura pas à imposer son autorité à des industries anciennes, puissantes et organisées comme celles du charbon et de l'acier; grâce à son aspect technique, il heurte moins que la C.E.D. les convictions patriotiques, le problème de la « bombe A » française excepté. Il ne trouvera pas dressés contre lui, au départ, des intérêts économiques ou financiers. Il ne pose pas, pour le moment, aux syndicats associés à la construction européenne de problèmes de main-d'œuvre, ni aux gouvernements de questions douanières. Il a la force d'une idée simple et séduisante : mettre en commun les crédits, les ressources techniques et humaines, d'un ensemble de 160 millions d'hommes pour conduire selon un plan coordonné la recherche atomique et l'utilisation de cette source nouvelle d'énergie, et tenter de donner à l'Europe des moyens comparables à ceux de l'Amérique et de la Russie...

Telle est la responsabilité écrasante que va désormais assumer Louis Armand. S'il réussit à donner vie à cet Euratom dont il est vraiment, depuis le début, l'inspirateur, s'il atteint les objectifs qu'il s'est lui-même assignés — 15 millions de kWh pour 1967, chiffre qui fait frémir les spécialistes, le retard européen comblé vers 1972 — alors, il aura fait franchir aux Européens un grand pas vers leur destin.

PIERRE VIANSSON-PONTÉ.

VENDREDI 10 ET SAMEDI 11 JANVIER

UNIQUE MISE EN VENTE EXCEPTIONNELLE

MATHURINS-TRONCHET

VÊTEMENTS DE QUALITÉ

23, rue des Mathurins, 23

Chaine n° 1 de la formule américaine de vente au rabais, par suppression des frais généraux

PRIX DE CHOC INDUSTRIELS

ABSOLUMENT SENSATIONNELS

Nos vêtements de qualité portent la célèbre griffe STANDBA

COSTUMES ville en très belle draperie peignée, coupe et façon Standba 11.980

Très beaux manteaux en GABARDINE pr Mes. Pure laine. Dbl. lagos. Coupe et faç. Standba. Prix de prod. 13.880 et 11.865 DOUBLURES amovibles pure laine 1.985

PARDESSUS sport ou AUTO-COATS, draperies sélectionnées, genre lama, collection 1957. Prix de manufacture 14.880 et 11.880

VESTONS sport, série collection, en tissu excl. très mode, qualité Standba. Prix manufacture.. 7.880

SENSATIONNEL COSTUME DE LUXE port. la grif. Standba : 1) en serge marine pure laine, très lourde, envers granité et envers satin ; 2) en très beau fil-à-fil, p.-de-poule, Pr.-de-Galles. Col. mode, gris, bleu angl. bronze. Drap. de hte qualité. Prix industriel extraordinaire : 17.880 et..... 14.880

PARDESSUS DE HAUT LUXE genre lama et poil-de-chameau, coupe spéciale, grand confort Standba. Livrés avec vignette de garantie. Color. Mode. Ttes tailles. Au px de manufacture de 17.880

PANTALONS en belle serge foulée, gris mode. Prix de manufacture. 4.880

TOUR DE FORCE VESTONS en tissu importé d'Angleterre. Livrés avec la griffe de garantie. Coupe et façon Standba. Valeur détail 16.000 Fr. Au prix sensationnel d'atelier de......... 9.980

Nos formidables PANTALONS en serge foulée lourde, peigné couv. et gran. franç. Col.: gris anthr. bronze, coupe et finit. Standba. Prix industriel........ 5.880

PANTALONS coupons en bonne draperie laine, cédés au-dessous du prix d'usine à 3.880 et 2.580

Un lot sensationnel de magnifiques DUFFLE-COATS en très beau tissu genre lama, uni et reversible. Doublage confortable. De 3 à 18 ans. Depuis. 2.980

Une collection extraordinaire de plus de 200 modèles de MANTEAUX pour DAME provenant de différentes collect. 1957. Tissus de maison : vel. de laine, shetland, arraché, genre poil-de-chameau. Ttes tailles. Depuis.............. 8.980

Un choix important de très beaux PARDESSUS LODEN franç. rigour. p. laine 7.880 Un choix important de très beaux PARDESSUS LODEN importé du Tyrol ... 15.880

IMPERMÉABLES pour dame en popeline et gabardine coton, entièrement doublés, collection 1957. Prix de fabrique. 4.980

IMPERMÉABLES en très belle popeline garantie. Forme raglan et modèle officier américain. Entièrement doubl. pareil. Homme et Dame. Prix d'usine 7.880 et.......... 5.980 DOUBLURES amovibles pure laine 1.985

Un lot absolument sensationnel de BLOUSONS velours « Velcorex » mod. Polo-Club bas et poig. lastex, et mod. Atlantic. Ttes tail. Du 6 au 18 ans, dep. 2.685 Taille homme.............. 3.890

COUPONS Coupons de tissus provenant de nos ateliers de fabrication. Draperies pure laine, de 1 m 40 à 2 m. Depuis.............. 692 Frs le m.

TOUTE RETOUCHE ABSOLUMENT GRATUITE
CES VÊTEMENTS EXISTENT DANS TOUTES LES TAILLES, DU 40 AU 120 DE CEINTURE
MAGASIN OUVERT de 9 h. 30 à 19 h. SANS-INTERRUPTION

ATTENTION! *en raison des circonstances actuelles*
MATHURINS-TRONCHET
FAIT UNE SEULE VENTE D'HIVER

ÉTATS-UNIS

Lettre de New York

Notre correspondant particulier Kermit Lansner nous écrit :

New York, le 5 *janvier* 1958.

LE Nouvel An est venu et passé, avec son cortège habituel d'accidents de la route, d'oraisons funèbres et de prophéties. Dimanche dernier, par exemple, les trois plus grandes chaînes de télévision (NBC, CBS et ABC) ont battu le rappel de leurs correspondants à Washington et dans le monde pour faire le point de l'année écoulée et des pronostics pour 1958. Si la télévision a une influence sur les masses, ceux qui ont regardé ces programmes ont propablement eu un choc. La plupart des commentaires sur les relations des Etats-Unis avec leurs alliés, la situation du leadership américain, l'avance scientifique russe, etc., étaient d'un pessimisme accablant. Je ne suis pas resté longtemps devant mon poste, mais j'ai été stupéfait de voir présenter aux Américains des perspectives si sombres à quelques heures seulement du Nouvel An. Si l'on y ajoute les lettres de nouvel an que les frères Alsop s'adressent dans le « New York Herald Tribune » et qui pourraient être encadrées de noir, on en vient à se demander si l'Amérique passera l'année...

Elle la passera, bien sûr. Car on peut faire une constatation naïve mais encourageante : pendant la longue période où nous avions la possibilité d'anéantir l'Union soviétique, nous ne l'avons pas fait ; et maintenant que les Russes — à en croire certains — sont en mesure de nous porter des coups mortels, ils ne le font pas. C'est ce qu'on appelle « l'équilibre de la terreur ».

Les journaux continuent à annoncer la mise au point de nouvelles armes : un bombardier d'un type entièrement nouveau propulsé au boron, un nouveau chasseur à réaction russe, un hydravion atomique pour notre camp, etc. Je ne doute pas qu'on trouve un jour une utilisation pacifique du travail effectué pour produire ces armes merveilleuses, mais pour l'instant, celles-ci sont totalement inutiles, au sens le plus strict du terme : la fusée intercontinentale et la bombe « H » rendent superflues toutes les autres armes pour une guerre générale, et le raffinement scientifique est parfaitement inutile pour les petites guerres.

Les révélations pessimistes du rapport Gaither ont provoqué une certaine confusion. M. Hagerty, le secrétaire de presse du président, a déclaré que, contrairement à tout ce qu'on pouvait prétendre, les Etats-Unis n'étaient pas réellement en situation d'infériorité par rapport à l'Union soviétique, mais cette affirmation n'a convaincu personne.

Et un nouveau rapport est en préparation sur l'avenir de la nation pendant les vingt-cinq prochaines années. Ce projet est financé par la Fondation Rockefeller et dirigé par M. Kissinger, professeur à l'Université de Harvard, qui a déjà tiré un bestseller d'une étude antérieure sur la politique nucléaire. Le rapport Rockefeller n'a pas encore été publié, mais James Reston, du « New York Times », a pu en voir certains passages et il semble qu'il soit aussi révélateur que le rapport Gaither.

Le problème des « 3 Rs »

L'offensive frénétique pour le développement de notre enseignement scientifique a été interrompue (elle n'avait jamais vraiment commencé, bien sûr). Beaucoup de gens ont dénoncé l'absurdité des « programmes de choc » qui consistaient à inculquer l'algèbre aux enfants dès le berceau. Maintenant, les associations et les comités commencent à donner leur avis.

L'enseignement américain a été violemment attaqué au cours des vingt dernières années, mais il reflète bien la société américaine dans son ensemble, ou plutôt dans sa diversité. Le système de l'administration locale, les différences de niveau économique entre les régions, la transformation des écoles en des centres d'intégration sociale plutôt que d'enseignement proprement dit, la manie du « développement de la personnalité », le mépris pour le « savoir » dans son sens traditionnel, les bas salaires des enseignants, la mauvaise organisation des programmes, tout cela et mille autres facteurs ont contribué à abaisser le niveau de l'enseignement. Celui-ci a été critiqué depuis des années, non parce qu'il faisait une place insuffisante à la science et à la technologie, mais parce qu'il ignorait les bases fondamentales du savoir, les « 3 Rs » (*reading, 'riting, 'rithmetic* : lire, écrire, compter).

La soudaine angoisse dans laquelle cette crise de l'enseignement plonge l'Amérique montre bien que la tradition de critique radicale, qui a toujours été si forte aux Etats-Unis, est morte depuis la dernière guerre. Les diplômés des années 30 évoquent avec nostalgie le bon vieux temps où les gens n'avaient ni spoutnik ni bombes « A », mais des idées.

Le dernier des encyclopédistes

Les critiques de William H. White sur « l'ère de l'organisation » et de tous ceux qui dénoncent aujourd'hui la montée du conformisme sont anodines comparées aux attaques farouches lancées dans les années 20 et 30 contre le philistinisme et la vulgarité intellectuelle.

La tradition critique s'est perdue. Ce que nous avons aujourd'hui, ce ne sont plus les pamphlets incisifs d'autrefois, mais les pesantes analyses des commissions spécialisées. La façon dont Eisenhower — et ses comités — aborde les problèmes est un signe des temps. Quelqu'un a dit d'Ike qu'il était « le dernier des encyclopédistes français ». Et le président croit sincèrement, en effet, que de la simple accumulation des faits et des données peut surgir la réponse aux grands problèmes de politique nationale. Il croit à la possibilité de concilier tous les points de vue, ce qui ne peut donner que des résultats catastrophiques en politique internationale.

Une question se pose, cependant : comment se fait-il que l'apparition dans le ciel de deux spoutniki ait suffi à ébranler si profondément la nation ? Peut-être est-ce parce que l'événement s'est produit au moment où l'économie américaine avait cessé son mouvement régulier d'expansion pour marquer le pas, autorisant ainsi des prévisions pessimistes pour 1958 ? Cette légère récession a suffi pour cristalliser les angoisses secrètes de la nation. Elle a révélé aux Américains que l'économie, comme les nations, était mortelle, et le succès technologique russe, venant par là-dessus, les a pris à contre-pied. Si l'économie avait été en pleine expansion, l'Amérique aurait accueilli les spoutniki russes avec un haussement d'épaules, persuadée qu'elle aurait bientôt les siens et que tout cela n'avait pas grande importance. Au lieu de cela, toutes les chaînes de journaux et de télévision ont présenté l'affaire de façon si dramatique que même ceux qui restaient optimistes commencent maintenant à s'inquiéter.

Les dernières anecdotes

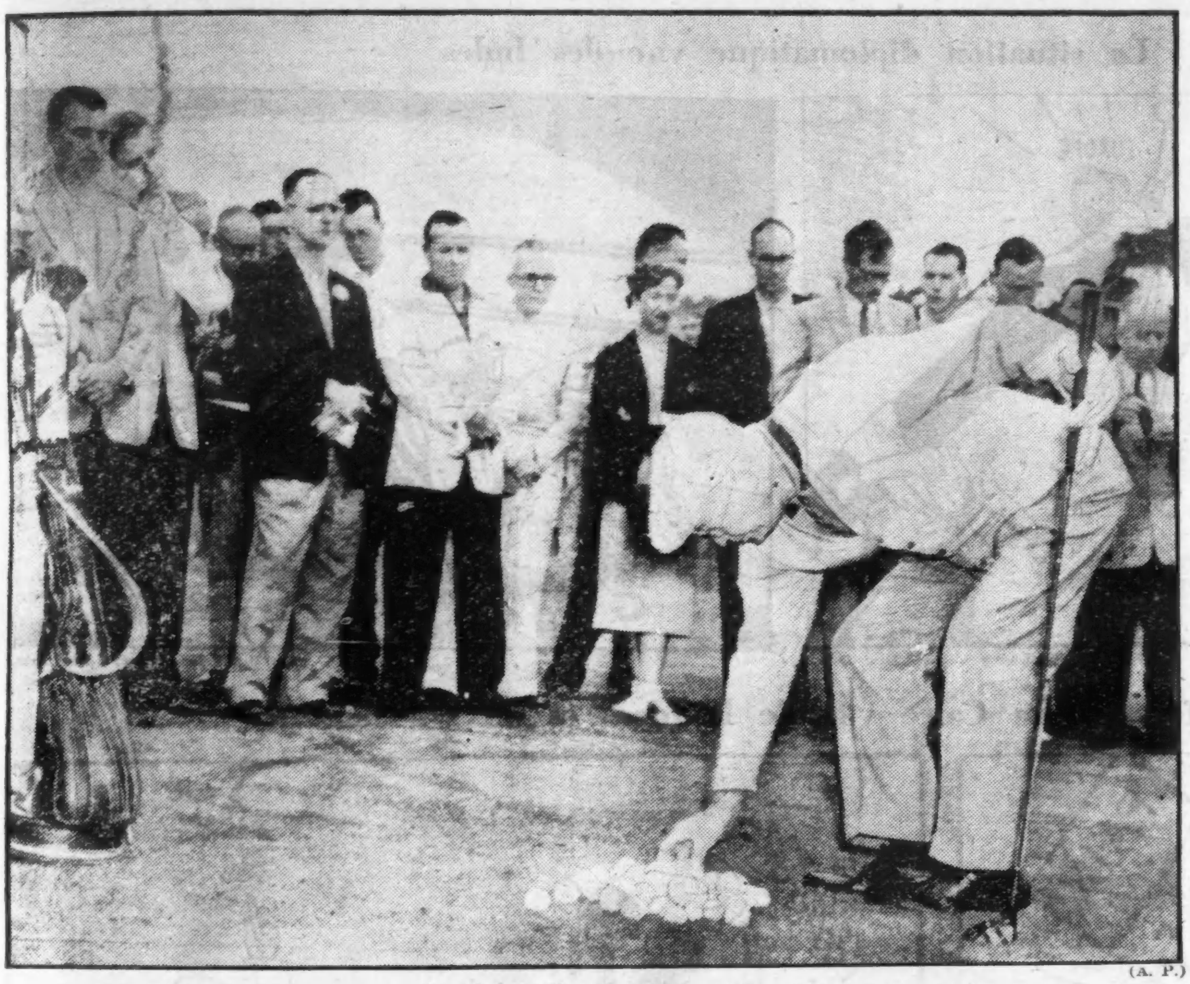
En ce qui concerne Ike, le découragement général est manifeste. Un de mes amis, qui revient de Muncie, dans l'Indiana, au cœur même du Middle-West républicain, a entendu un riche homme d'affaires de cette région déclarer : « Ike nous a dupés ». Une cruelle plaisanterie circule : les médecins du président lui auraient interdit de lire plus de 5 minutes par jour... pour ne pas fatiguer ses lèvres. Et cette autre : pendant une partie de golf du président, Jim Hagerty, son secrétaire de presse, se précipite soudain vers les joueurs qui le précèdent et leur demande s'ils veulent bien se laisser dépasser par Ike. « Il est très pressé, explique-t-il. New York vient d'être bombardé ».

L'enquête de « L'Express » sur la jeunesse a été citée par beaucoup de journaux, depuis les quotidiens jusqu'à « Time » et « Newsweek ». Certains résultats peuvent paraître surprenants, mais une enquête sur la jeunesse américaine aboutirait sans doute à des constatations analogues sur beaucoup de points.

⁂

Comme vous le savez peut-être, l'Institut Kinsey, créé par le Dr Kinsey avant sa mort pour poursuivre son travail, a acquis à l'étranger une masse énorme de documents érotiques et pornographiques. En particulier, l'Institut pour la recherche sexuelle de l'Université de l'Indiana (c'est son nom...) attend tout un stock de documents étrangers confisqués par la douane depuis sept ans sous prétexte « d'obscénité ». Le gouvernement voulait les détruire, mais un juge fédéral de district, Edmund Palmieri, s'y est opposé en jugeant qu'une publication ne pouvait être qualifiée légalement d'obscène si elle était importée dans un but scientifique. *« Ce qui est obscène pour une personne peut être sujet d'enquête scientifique pour une autre »*. C'est ainsi que l'Institut pour la recherche sexuelle a pu hériter du matériel saisi. Cela fait toujours une affaire qui se termine bien aux Etats-Unis.

KERMIT LANSNER.


(A. P.)

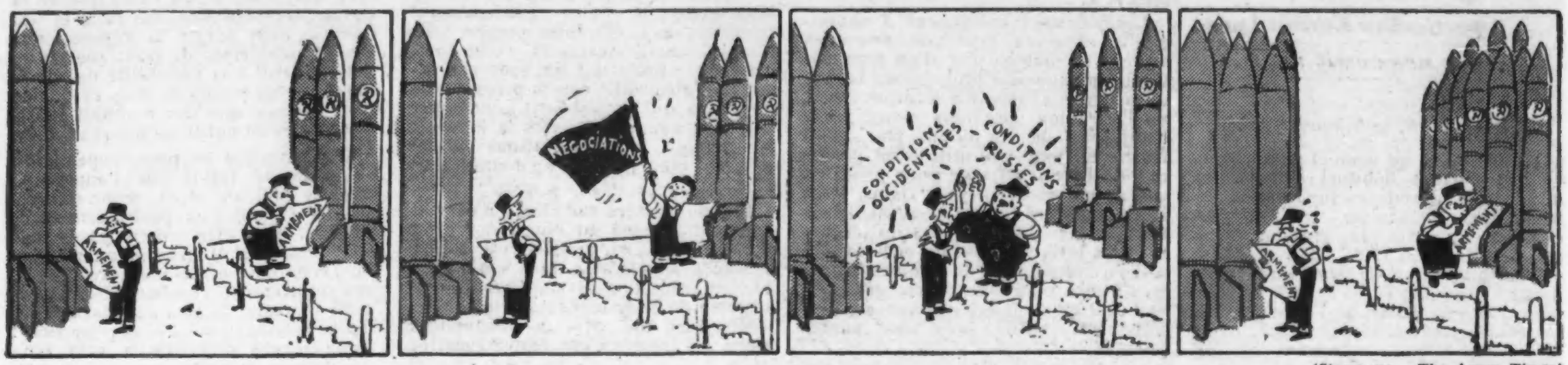
LE GÉNÉRAL EISENHOWER AU GOLF.
« New-York est bombardé ».

Problème bureaux...
SOLUTION AIGLE
Demandez conseil à nos techniciens qui connaissent à fond les besoins des entreprises et qui sauront adapter les moyens de l'organisation moderne à votre problème particulier.
MÉTAL EAGLE AIGLE BOIS
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Angle Boulevards - Parking dans l'immeuble
★ 2.200 m2 d'exposition
★ 700 modèles toujours en magasin
★ Une solution pour chaque problème pour chaque budget

CHEFS D'ENTREPRISE...
Les Expositions à la
GALERIE ROYALE
11, rue Royale, PARIS (8e)
ANJou 76-50 ou 51
se succèdent rapidement. Il y a encore quelques périodes disponibles
Retenez dès maintenant les dates de vos futures expositions

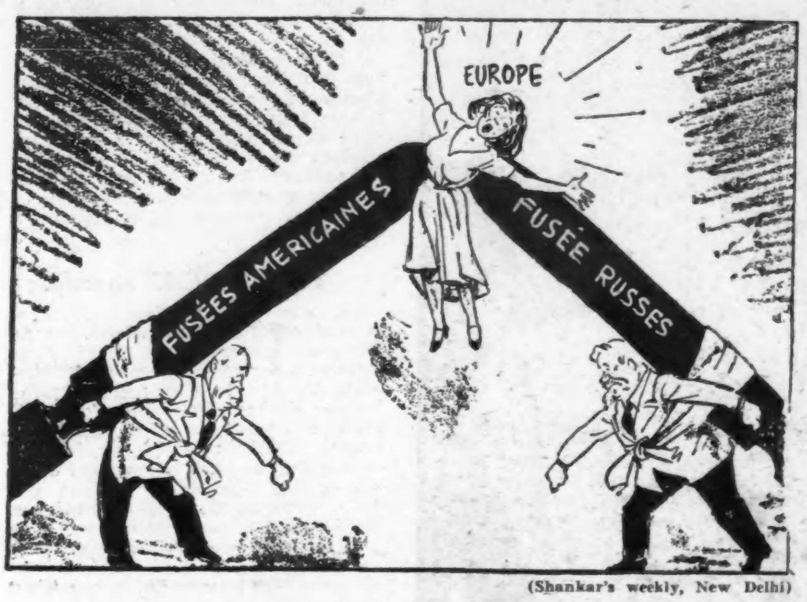
LE MONDE JUGÉ PAR LES DESSINATEURS

Petit historique de la négociation Est-Ouest

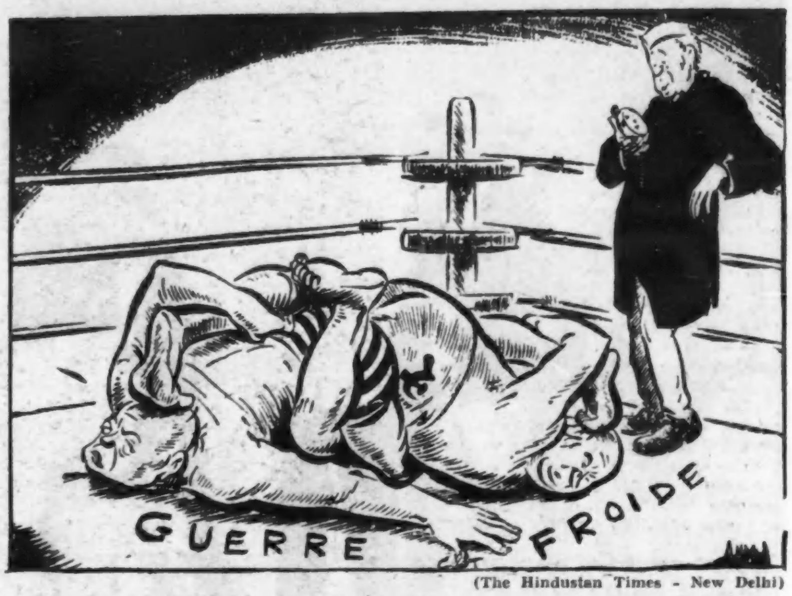


(Stampone - The Army Times)

La situation diplomatique vue des Indes



(Shankar's weekly, New Delhi)



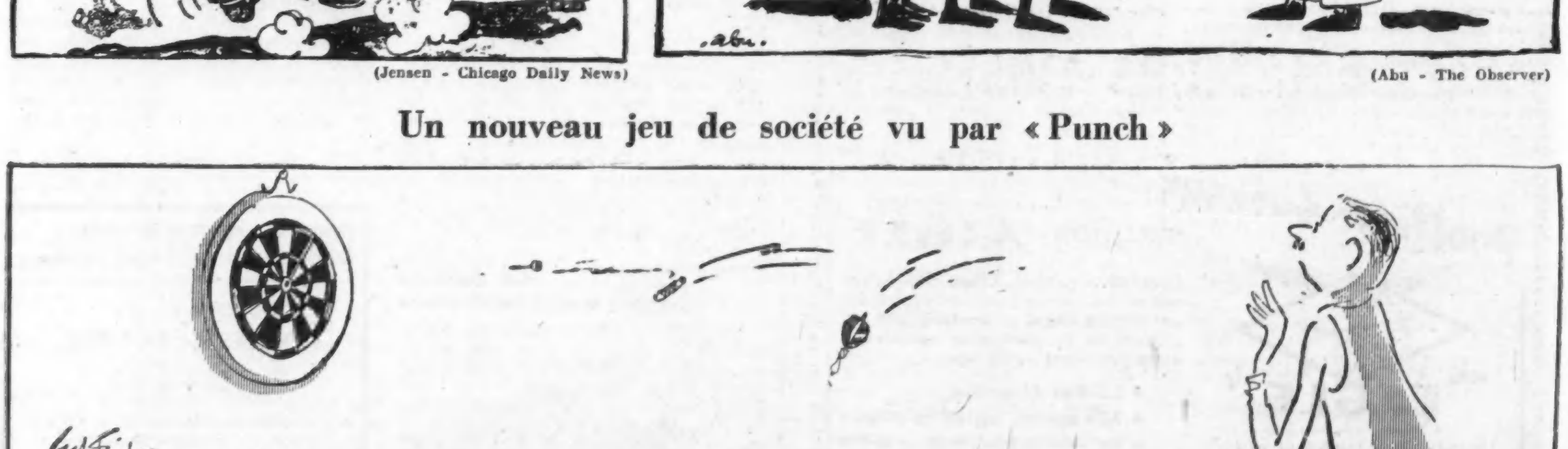
(The Hindustan Times - New Delhi)

La conférence du Caire vue de Londres et de Washington

(Jensen - Chicago Daily News)

(Abu - The Observer)

Un nouveau jeu de société vu par « Punch »



La fléchette a trois étages

EST-OUEST

Le faux pas de M. Macmillan

● M. Macmillan a fait une proposition ; il l'a retirée. Le chancelier Adenauer a prononcé une phrase ambiguë ; M. Dulles est très critiqué. De tout cela dépend, sans doute, la paix ou la guerre.

M. DULLES avait grand besoin de prendre du repos, la semaine dernière. Il venait d'être ébranlé par l'une de ces tempêtes de critiques qu'il déclenche régulièrement depuis cinq ans.

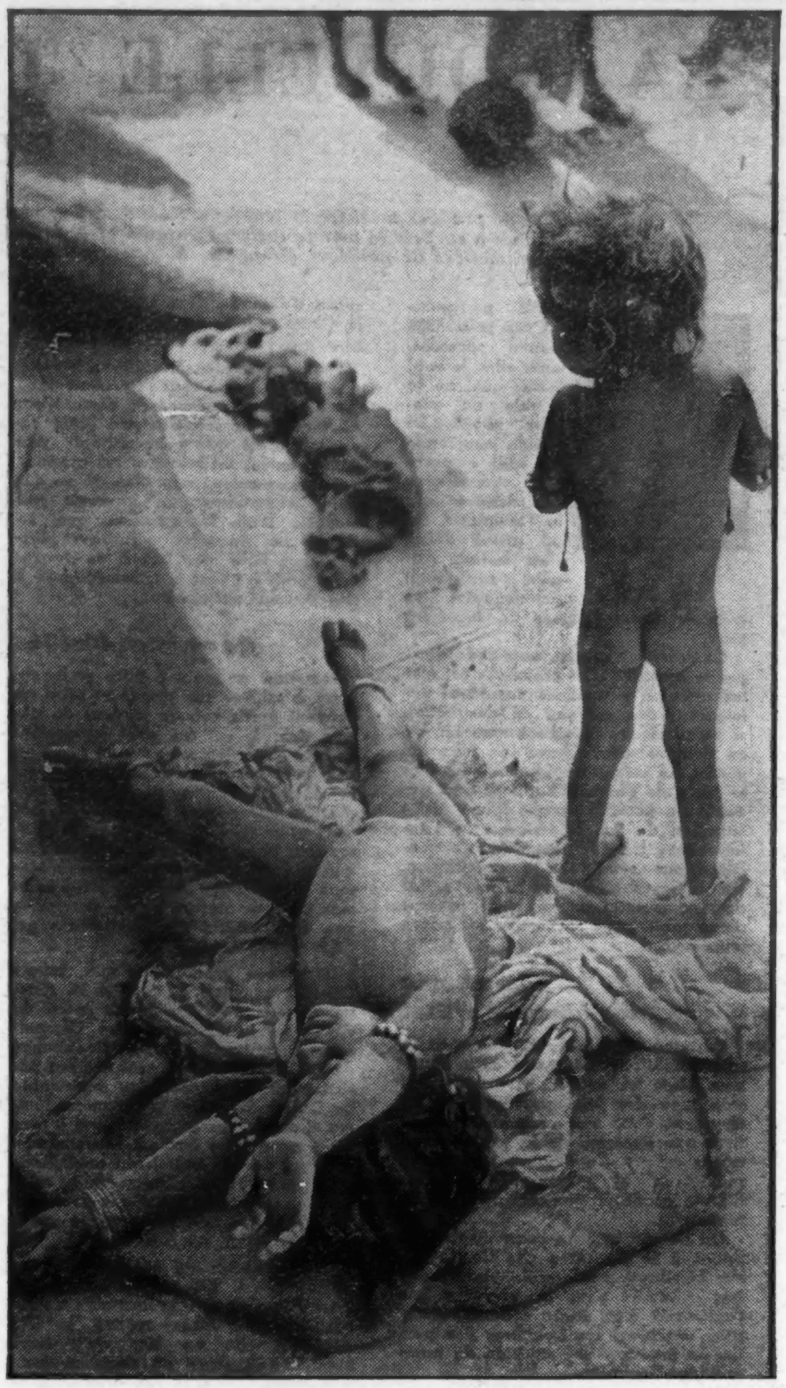
Le « Washington Post » lui reprochait *« son négativisme mesquin et son manque d'intelligence »* ; Stewart Alsop écrivait que *« Dulles doit s'en aller pour que des conversations russo-américaines deviennent possibles »*. L'ancien directeur du plan Marshall, M. Paul Hoffmann, réclamait *« des contacts, par tous les moyens, avec les dirigeants soviétiques et ceux des pays de l'Est »*. Le président de la République de Bonn, le professeur Heuss, se réclamait du *« prudent et sage George Kennan »* pour déclarer à l'intention de M. Dulles, que lorsque des hommes d'Etat accusent les partisans d'une négociation avec l'U.R.S.S. de *« manquer de réalisme »*, *« cela ne garantit pas leur propre sens des réalités »*. Dans le « New York Times », James Reston écrivait au même moment que *« le général Eisenhower se serait débarrassé depuis longtemps d'un commandant qui aurait perdu la confiance de ses hommes au même point que M. Dulles au cours des cinq dernières années »*.

Une surprise désagréable

Blessé, M. Dulles était allé trouver le président : il était prêt à se retirer, déclara-t-il, si M. Eisenhower lui aussi jugeait son remplacement utile. Mais M. Eisenhower réitéra à M. Dulles l'expression de son inébranlable confiance. Fort de cette assurance, le secrétaire d'Etat se retira à la campagne pour rédiger seul, à l'abri des conseils et des critiques de ses collaborateurs, la réponse américaine à la dernière note du maréchal Boulganine.

C'est cette réponse que M. Dulles défendrait depuis mercredi dernier auprès de ses quatorze collègues atlantiques réunis à Paris si le premier ministre britannique ne lui avait causé, samedi dernier, une désagréable surprise. Harcelé par l'opposition et la presse anglaises, par les Canadiens et les Indiens (qu'il s'apprêtait à visiter) et par une crise de cabinet que la démission, lundi, du chancelier de l'Echiquier Thorneycroft fit éclater au grand jour, M. Macmillan lança une manœuvre de diversion en déclarant, contre toute attente :

> *« Il nous faut balayer les vieux désaccords et ouvrir la voie à une rencontre au sommet. Nous pourrions commencer par un pacte de non-agression solennel. Cela ne ferait pas de mal. Cela pourrait même faire du bien. Nous devons également aboutir à un accord sur les essais d'armes atomiques, leur fabrication, leur nombre et leur emploi. »*



(Magnum.)

DEUX ENFANTS INDIENS.
Le problème des trois quarts du monde.

Méfiez-vous...

Le gouvernement soviétique avait à peine eu le temps de déclarer que *« les propositions de M. Macmillan sont positives »* que le Foreign Office, devant la consternation créée à Washington, démentait déjà le premier ministre :

> *« Un pacte de non-agression pourrait venir à la suite, mais non au commencement d'une négociation au sommet. »*

Le « mal », cependant, était fait. M. Macmillan, en cherchant à apaiser l'opinion, l'avait confirmée dans ses espérances. Le chancelier Adenauer, craignant d'être abandonné par son allié britannique, lui avait emboîté le pas le lendemain : de tous les ambassadeurs venus lui présenter leurs vœux pour son 82e anniversaire, seul le soviétique, M. Smirnov, fut retenu pour une conversation de trente minutes. *« Il nous faut utiliser chaque minute pour améliorer nos relations avec la Russie,* déclara ensuite le chancelier aux journalistes. *Vous croyez connaître ma politique ? Méfiez-vous ; elle peut changer. »*

Pour la seconde fois en un mois, une conférence atlantique allait donc être dominée par la question d'une négociation Est-Ouest. Mais qu'allait-on négocier ? C'est faute d'avoir une idée précise à ce sujet que M. Macmillan avait dû se rabattre sur un pacte de non-agression. M. Dulles démontrera facilement l'inutilité de ce genre de traité : pas plus que « l'accord de Genève » en 1955, ce pacte ne résoudrait rien.

Deux accords possibles

Faute de prévoir des mesures concrètes, il ne parviendrait même pas à rétablir la confiance. Et à défaut de confiance, aucun plan de désarmement, accompagné (comme le fut le plan occidental) de mécanismes de contrôle et d'inspection extrêmement complexes, n'aurait de chances d'aboutir.

Les seuls accords actuellement possibles sont, comme le soulignait récemment Walter Lippmann, ceux comportant leur propre garantie d'exécution, sans inspection ni contrôle ; ces accords pourraient actuellement porter sur deux points :

1° La suspension des essais atomiques ; toute violation serait immédiatement décelée à des milliers de kilomètres de distance ;

2° La « désatomisation » de l'Europe centrale avec retrait progressif des troupes étrangères (plan Rapacki-Kennan). Toute violation sur ce point serait aussitôt observée par des milliers de civils, sans parler des attachés militaires et de leurs informateurs.

M. Stassen a résolu de jouer son poste sur l'adoption du premier point ; le Département d'Etat s'est décidé à contre-cœur à mettre le second point à l'étude. En attendant qu'aboutisse ce laborieux et tardif examen d'une proposition faite voici trois mois, les Occidentaux, dans leur réponse au Kremlin, se borneront à *« laisser la porte ouverte »* à une reprise des négociations tout en réclamant *« des preuves de la bonne volonté russe »*.

En fait, les diplomates américains s'efforcent de « gagner du temps » jusqu'à ce que la solidarité occidentale puisse se ressouder autour d'une Amérique raffermie. Les diplomates soviétiques sont à peine plus pressés, persuadés que le temps joue pour eux, accentuant les divergences entre Occidentaux et laissant aux opinions publiques le loisir d'exprimer leurs craintes et leurs espoirs.

Il reste que le processus qui se développe dans les consciences comme dans les foules est irréversible. La négociation Est-Ouest est aujourd'hui inscrite dans les faits. Même M. Dulles le comprend.

U.R.S.S.

Le deuxième front

● Pendant que tous les regards sont tournés vers les fusées et la conquête de l'espace, les Soviets sont en train de conquérir le monde par un autre bout. Un document américain sonne l'alarme.

DIMANCHE dernier les téléspectateurs américains, installés devant leurs écrans, écoutaient avec attention l'ambassadeur d'Iran à Washington, M. Ali Alami, déclarer :

> *Les peuples d'Asie et du Proche-Orient n'auraient d'autre solution que de se joindre au monde communiste s'ils ne recevaient pas une aide convenable de l'Occident. L'assistance fournie jusqu'à présent par les Etats-Unis aux pays sous-développés a été loin d'être suffisante. Elle a à la fois manqué d'uniformité et de continuité et les sommes fournies ont été trop faibles pour élever les niveaux de vie...*

En temps ordinaire l'Américain moyen — qui est aussi un contribuable — aurait été irrité par ces critiques. « Chantage classique pour obtenir de nouveaux crédits », aurait-il conclu en maugréant contre ce « tonneau des Danaïdes » que constituent les pays sous-développés. Mais la veille, quelques heures à peine après la clôture du Congrès du Caire, un document officiel publié par le Département d'Etat avait donné l'alarme : les offres russes sont sérieuses et ne relèvent pas de la propagande puisqu'en moins de trois ans Moscou a offert ou prêté près de deux milliards de dollars aux pays sous-développés. C'est dire qu'un nouveau front existe au moment même où les armes stratégiques se neutralisent par leur puissance de destruction. Ce front passe par tous les lieux où règnent encore la maladie, la misère, la mort et la faim...

Des chiffres

En fait il couvre les trois quarts de la terre. Des enquêtes très sévères ont été conduites sous l'égide des Nations Unies : leurs résultats sont à peine croyables.

● Le quart de l'humanité seulement jouit d'une alimentation normale tandis que 60 % des hommes sont en état de jeûne chronique.

● Le tiers de l'humanité — Europe,

→

LES AMATEURS AVISÉS...

... profitent des ANCIENS STOCKS DE TAPIS PERSANS garantis d'origine des Galeries Barbès 55, Bd. Barbès, Paris, qui ne subissent pas l'augmentation récente du cours des devises et des droits de douane. Plus que jamais, LE TAPIS PERSAN EST UN MERVEILLEUX PLACEMENT, surtout quand il est acheté aux Galeries Barbès à prix de propagande.

Magasins ouverts le lundi

LA NOUVELLE TERREUR

par ANEURIN BEVAN

L'initiative du premier ministre britannique, M. Macmillan, suggérant un pacte de non-agression entre l'Est et l'Ouest a surpris le monde entier. Pourquoi cette initiative anglaise ? L'analyse du chef de l'opposition en matière de politique étrangère, M. Aneurin Bevan, l'explique.

ANEURIN BEVAN

LES perspectives pour 1958 restent sombres, mais elles le sont moins qu'il ne le semble au premier abord. Le monde commence en effet à prendre conscience des dangers qui le menacent et un grand débat s'est ouvert, auquel participent maintenant les hommes et les femmes de tous les pays.

Ce débat s'organise autour de deux points essentiels. Le premier, c'est que les grandes puissances possèdent aujourd'hui des moyens de destruction si puissants qu'elles sont assurées de se détruire elles-mêmes en cas de conflit, en même temps d'ailleurs que le reste de l'humanité. Le second découle du premier : étant donné cette situation de fait, le langage de l'antagonisme irrémédiable doit être remplacé par celui de la conciliation. Les hommes d'Etat du monde entier doivent maintenant se réunir autour d'une table pour rechercher les bases d'un accord.

La myopie des hommes d'Etat

Certains experts diront que c'est là une simplification abusive de la situation. Mais les experts vivent souvent trop près des faits pour pouvoir les apprécier dans leur véritable perspective, que l'homme de la rue aperçoit mieux qu'eux. En d'autres termes, les politiciens, et même les hommes d'Etat, souffrent parfois de myopie historique.

On l'a constaté au cours du dernier débat à la Chambre des Communes sur la situation internationale. Ce débat a révélé pour la première fois l'existence d'un large courant d'opinion, annulant les frontières des partis, en faveur d'une révision de notre politique étrangère.

Les gens se demandent pourquoi nous devrions continuer à perfectionner nos moyens de destruction si nous sommes déjà capables de nous anéantir mutuellement. Quel intérêt y aurait-il à réduire la durée d'une guerre éventuelle de trois à deux semaines, ou de deux semaines à quelques jours ? Il y a là quelque **chose d'absurde.** Comme je l'ai dit à la Chambre des Communes, « on ne peut pas être plus mort que mort ».

Peut-être l'Union Soviétique a-t-elle une légère avance sur l'Occident dans le domaine des armes de destruction, bien que cela soit douteux. Mais en serait-il ainsi que cela n'aurait pas d'importance. Le fait que les grandes puissances soient capables de se détruire mutuellement n'en serait pas modifié. D'où la question que se posent les Anglais : « Pourquoi établir chez nous des bases de lancement pour les fusées intermédiaires à tête thermonucléaire ? »

Des armes inutiles

Personne ne peut songer sérieusement à utiliser ces armes et elles ne peuvent servir comme moyens de négociation. Il est en effet impossible de dire à l'adversaire : « Si nous ne nous mettons pas d'accord autour de la table de conférence, nous déclencherons une guerre-suicide. » En fait, nous ne possédons des armes nucléaires que pour pouvoir dire à l'ennemi que, s'il nous écrase, nous l'écraserons à son tour. Mais cela, nous sommes déjà en mesure de le dire, puisque « l'équilibre de la terreur » est déjà réalisé.

Dans ces conditions, que faire ? C'est la question à laquelle M. Macmillan n'a pas répondu au cours du débat de la Chambre des Communes. Il revenait de la Conférence de l'O.T.A.N., dont le seul résultat positif avait été la décision américaine de fournir des bombes thermonucléaires et des fusées intermédiaires à tous les pays qui en feraient la demande. Le point de vue américain avait donc triomphé et rien n'indiquait que le premier ministre britannique avait fait un effort quelconque pour le combattre.

Cette décision est aussi inquiétante qu'humiliante. Elle serait acceptable, sans doute, si elle présentait un intérêt militaire, mais comme je l'ai déjà dit, elle ne vise qu'à nous conduire au point où nous en sommes déjà. Qui plus est, on assiste à une nouvelle tentative pour déclencher une vague de terreur aux Etats-Unis.

Le « défi » soviétique est décrit en termes dramatiques, à peu près comme pendant la guerre de Corée, lorsque les forces américaines subissaient des revers inattendus. A cette époque, la menace militaire soviétique a été présentée de façon si exagérée qu'elle a entraîné les nations occidentales dans une désastreuse course au réarmement dont les conséquences se font encore sentir. Aujourd'hui, on cherche à nous faire croire que l'U.R.S.S. nous est déjà ou nous sera bientôt supérieure dans presque tous les domaines, qu'il s'agisse des armements, de l'éducation, des réalisations techniques ou des ressources économiques « lui permettant d'acheter les faveurs des nations non engagées ». En fait, ce panégyrique inattendu des réalisations du communisme est absurde.

Résister à l'Amérique

J'ai visité l'Union Soviétique à plusieurs reprises au cours des dernières années. J'ai constaté, bien sûr, que les Russes avaient fait des progrès considérables, mais sans aucun rapport avec ce que certains Américains hystériques semblent imaginer.

Si l'U.R.S.S. réussit à élever le niveau de vie de son propre peuple, tout en accordant une aide économique à d'autres nations, TANT MIEUX. **Il n'y a là rien d'inquiétant, au contraire. Cela nous permettra de concentrer notre aide sur les nations qui n'ont pas accès aux crédits russes.**

Si l'accumulation des armes de destruction pouvait être interrompue, des ressources beaucoup plus considérables pourraient être utilisées pour éliminer la pauvreté dans le monde.

Nous devons comprendre aujourd'hui que le leadership, tel qu'il est assuré actuellement par les Etats-Unis, risque de devenir désastreux pour nous tous. Il faut donc lui résister. Au cours de mes récentes visites en Allemagne et aux Etats-Unis, j'ai cru discerner un désir croissant de voir la Grande-Bretagne prendre des initiatives et commencer à assurer cette direction que le monde attend.

Je suis convaincu qu'un immense courant d'opinion se dessine dans le monde entier en faveur d'une politique moins absurde. Aucune nation n'est mieux placée que la Grande-Bretagne pour répondre à cette attente. Il n'est pas nécessaire pour cela que nous rompions nos alliances. Mais il est absolument essentiel que nous orientions la politique occidentale vers des voies plus riches d'espoir pour la paix.

A. B.

→

Amérique du Nord, U.R.S.S. — dispose des trois quarts des denrées alimentaires produites dans le monde. L'Asie, près de la moitié de la population mondiale, ne dispose que de 17 % des mêmes aliments.

- **Un milliard 700 millions d'hommes vivent en 1958 avec un revenu moyen de 60 francs par personne et par jour.**
- **Les 15 pays les plus pauvres du monde, la moitié de l'humanité, se partagent le dixième du revenu mondial.**
- **Les 19 pays les plus riches, le seizième de la population, disposent de 70 % du revenu total.**
- **Statistiquement « l'espérance de vie » est de 67 ans aux U.S.A., 65 ans en Europe occidentale, mais de 27 ans aux Indes.**
- **L'Ethiopie a un médecin pour 210.000 habitants, contre une moyenne de 1 pour 1.500 en Europe.**
- **La moitié des enfants de 5 à 14 ans ne sont pas scolarisés.**
- **La production, calculée par tête d'habitant, va de 750 dollars aux Etats-Unis, à 20 dollars aux Indes.**

Autrement dit l'inégalité des conditions est flagrante. En deçà de tout « luxe » des centaines de millions d'hommes luttent seulement pour ne pas mourir de faim, tandis que l'accroissement continu des populations rend chaque jour le problème plus aigu.

Ce qui manque

C'est encore un rapport international qui dit :

> *L'expansion économique des pays sous-développés n'a pas suivi le rythme observé dans les pays industriels. Alors que la production s'est accrue d'environ 45 % depuis l'avant-guerre, dans les pays développés, elle semble n'avoir augmenté en moyenne que de 5 % dans les pays sous-développés.*

Car ces derniers ne disposent ni des capitaux ni des techniciens qui pourraient leur permettre sinon de réduire leur retard, du moins ne pas le laisser s'accroître. On constate, en effet, que le président Truman péchait par optimisme, en lançant le fameux Point IV :

> *Pour la première fois,* déclarait-il en 1948, *l'humanité possède le savoir et la compétence techniques capables de soulager la souffrance de la moitié des peuples du monde qui vivent dans des conditions frisant la misère.*

Et il se préoccupait déjà de se séparer, quant aux objectifs, de ses alliés occidentaux :

> *L'ancien impérialisme, c'est-à-dire l'exploitation des peuples indigènes, n'entre pour rien dans nos plans.*

Sans doute le président Truman était sincère et ses préoccupations humanitaires réelles. Les Etats-Unis ont effectivement consacré, depuis douze ans, 60 milliards de dollars au reste de l'humanité pour ériger ce que l'on a appelé, par opposition au « rideau de fer », le « rideau d'argent ». Mais en fait les pays sous-développés, le « Tiers Monde », n'ont guère profité de ces fonds considérables :

- L'aide militaire — donc économiquement improductive — représente plus de la moitié du budget global (surtout depuis 1952).
- L'Europe occidentale (Italie, France, Grande-Bretagne et Allemagne) s'est taillé la part du lion de l'aide économique : autant que le restant du monde.
- Les attributions américaines ont suivi des buts politiques précis : en 1956, par exemple, le Sud-Vietnam, la Corée du Sud et Formose ont reçu trois fois plus que le reste de l'Asie et de l'Afrique réunies.
- Enfin la part des dons en nature et des biens de consommation (surplus agricoles) a nettement pris le pas sur les investissements productifs et les programmes d'industrialisation...

Bref les pays sous-développés peuvent aujourd'hui reprocher aux Etats-Unis de donner relativement peu, de donner mal « pour ne pas indisposer les lobbies industriels américains », et d'imposer une politique. De tels reproches, survenant au moment où s'éveille la conscience politique du monde de Bandoeng, facilitent singulièrement les plans soviétiques.

« Nous sommes prêts à partager avec vous notre dernier morceau de pain », a déclaré aux Indes le président soviétique Boulganine. C'est un langage que les foules affamées entendent mieux que des sermons idéologiques. Avec des moyens réduits — moins en trois ans que le seul budget militaire français — les Soviétiques cherchèrent et trouvèrent le maximum d'efficacité. Achats de stocks de coton ou de riz qui écrasaient les pays de monoculture (Egypte et Birmanie), prêts à des taux extrêmement faibles, construction d'une aciérie en Inde, d'une raffinerie de pétrole en Syrie, aide à l'Indonésie, envoi de 2.000 techniciens... et chaque fois au moment psychologique le plus propice. Bref l'expansion économique de l'U.R.S.S. apparaît aujourd'hui comme un danger politique grave pour l'Occident. C'est un document du Département d'Etat américain qui déclare :

> *Par des offres d'aide et une intensification du commerce avec les pays insuffisamment développés qui sont devenus partie intégrante de sa diplomatie, le bloc sino-soviétique cherche à atteindre ses objectifs politiques : réduire l'influence des Etats-Unis et de leurs alliés, rompre les influences défensives du monde libre, et accroître son propre prestige et sa puissance.*

En fait, les Soviétiques ont compris deux choses capitales. La première, c'est que les schèmes classiques du marxisme, la « révolution prolétarienne », n'ont guère de sens pour l'humanité sous-développée. Ils ont donc mis au point une technique de pénétration qui, utilisant les nationalismes, fait de l'Occident le « bouc-émissaire » des affamés et des humiliés, tout en apportant une aide « fraternelle et désintéressée ». La seconde, c'est que le régime capitaliste ne s'écroulera pas de lui-même, comme les économistes soviétiques l'ont cru longtemps. Il s'agit donc de le saper à ses bases mêmes. Comment ? En lui enlevant ses marchés, ses sources d'approvisionnement en matières premières, ses implantations stratégiques, ses réseaux de communication. Et peu à peu la « peau de chagrin » se refermera sur l'Europe et l'Amérique du Nord, refoulées du reste du monde...

Une chance

Cette dernière hypothèse n'est pas un pur espoir soviétique : elle est le fait de géopoliticiens sérieux, proches de la Défense nationale française. La stratégie et la puissance militaire ne sont en effet qu'un des éléments de l'immense partie d'échecs engagée entre deux mondes. Les grosses pièces se tiennent en respect : une moyenne ou petite peut décider de l'issue de la lutte... C'est à cela que pensent ceux qui souhaitent voir la France s'engager dans cette révolution mondiale en affrontant une tâche à sa mesure : l'érection d'une communauté franco-africaine, qui serait un des espoirs du monde.

CLAUDE KRIEF.

PARTS
E.D.F.
1958
INDEXÉES A
100%
PR

BARLAY
CHEMISIER
SOLDES
167, bd du Montparnasse (6e) - DAN. 91-66

SCANDALE

La nouvelle affaire Callas

CE n'est plus un scandale. C'est une affaire d'Etat. Parce que le soprano Maria Callas a refusé, l'autre soir, de paraître sur la scène de l'Opéra de Rome, au second acte de *Norma*, des centaines de Romains sont descendus dans la rue aux cris de *« Callas, va-t'en de Rome »* et des députés ont décidé d'interpeller le gouvernement. Le ministère de l'Intérieur a même fait parvenir une protestation officielle à l'ambassade des Etats-Unis, à la suite d'un article de la « commère » américaine Elsa Maxwell qui prenait fait et cause pour la cantatrice et traitait les Romains de barbares cruels.

Maria Callas souffrait-elle réellement d'une bronchite le soir de cette mémorable représentation, ou est-ce par coquetterie qu'elle a contraint le président de la République à attendre vainement dans sa loge la suite de l'opéra de Bellini, au milieu d'une salle qui trépignait d'indignation ? Son apparition au premier acte avait été accueillie assez froidement. Mais ce qui est sûr, c'est que la « diva » ne se serait jamais attiré d'aussi furieux reproches si elle n'était pas coutumière de ce genre de « faux bonds ». Deux fois déjà, au cours de l'été dernier, au Festival d'Athènes, puis à celui d'Edimbourg, elle avait refusé de se « donner à son public ».

Une vraie prima donna

Les caprices de « la » Callas commencent aujourd'hui à irriter jusqu'à ses admirateurs. Mais ils ont longtemps concouru à sa célébrité, presque autant que sa voix dont le registre est un des plus étendus qui soient au monde. C'est la vraie « prima donna », comme on n'en n'avait plus vu depuis le siècle dernier, idole des amateurs de « bel canto » et terreur des directeurs d'opéra. Pour s'assurer son concours, le directeur du Metropolitan Opera de New York dut, l'an dernier, non seulement lui signer un contrat de 3.000 dollars par représentation, mais encore, en dépit des règlements, l'autoriser à amener aux répétitions son caniche nain adoré.

Grâce à quoi, le Metropolitan enregistra la plus forte recette depuis son ouverture : 75.000 dollars en une seule soirée.

Elle n'admet pas la moindre critique et elle est malade à l'idée qu'on puisse applaudir quelqu'un d'autre qu'elle. Quand sa grande rivale, Renata Tebaldi, chante, elle loue la loge la plus proche de la scène et s'efforce de couvrir sa voix en manifestant la plus bruyante admiration.

Elle jalouse même les succès de ses partenaires. L'an dernier, à New York, le baryton Enzo Sordello chantait avec elle le duo très difficile de *Lucie de Lammermoor*. Comme il tenait interminablement une note extrême, alors qu'elle-même était à bout de souffle, elle le tira par la manche pour le faire taire. Puis elle prévint le directeur du Metropolitan qu'elle ne chanterait plus tant que Sordello ne serait pas remercié. Quelques jours plus tard, Sordello était remercié.

Bourrée de fromage

Maria Callas n'est Italienne que par son mariage avec Giovanni Battista Meneghini, un vieux roué d'opéra, qui avait deux fois son âge lorsqu'elle l'épousa, il y a neuf ans. Mais Meneghini avait gagné des millions à fabriquer des briques à Vérone et il consacra toute sa fortune à lancer sa femme.

A cette époque, « la » Callas n'était qu'une cantatrice de petit renom, mais d'un tour de taille impressionnant. C'était la fille d'un pharmacien grec du nom de Calogeropoulos, installé à New York où elle était née, en 1923. Quelques années plus tard, la petite fille était partie en Grèce avec sa mère et sa sœur Giacinta. Elle entra au Conservatoire d'Athènes pour étudier le chant et fit, à quinze ans, sa première apparition sur une scène d'opéra. Sa mère avait décidé qu'elle en ferait une étoile et elle ne négligea rien pour cela. Elle lui donnait à manger chaque matin une demi-livre de fromage, afin, disait-elle, qu'elle puisse jouer les rôles les plus fatigants. A ce régime, la jeune fille atteignit bientôt le poids de 105 kilos, sans avoir encore malheureusement trouvé de rôle à sa taille.

Elle possédait pourtant déjà une voix extraordinaire s'étendant sur trois octaves complètes.

Maria Callas est un phénomène vocal d'autant plus étonnant qu'elle peut tenir tous les emplois du répertoire d'opéra. Sa voix universelle s'adapte à toutes les catégories d'alto et de soprano. Elle est aussi à l'aise dans les partitions pleines de floritures du *Barbier de Séville* ou de *L'Enlèvement au Sérail* que dans le rôle dramatique de Brunehilde ou celui lyrique de Mimi dans *La Bohème*. (*Voir page 20 les disques qu'elle a enregistrés.*)

C'est à Vérone que Maria Callas connut ses premiers succès, en 1947. Frappé par l'étendue de ses moyens vocaux, et aussi par sa mémoire fantastique, le chef d'orchestre Tullio Serafin lui fit étudier les plus grands rôles de soprano. Il la produisit à Venise dans *Tristan, La Walkyrie, Les Huguenots* de Meyerbeer. Mais la confirmation décisive d'une carrière en Italie, c'est l'engagement à la Scala de Milan et Maria Callas, rongeant son ambition, dut attendre encore quelques années avant de l'obtenir.

C'est seulement en 1951 qu'elle fut engagée par la Scala. Elle ouvrit la saison dans une représentation de gala de l'opéra de Verdi, *Les Vêpres siciliennes*, sous la direction de Victor de Sabata, ce qui, dans la tradition de l'opéra italien, est le privilège des solistes de toute première classe. Les plus anciens spectateurs affirmèrent qu'ils n'avaient jamais rien vu de semblable à « la » Callas interprétant le rôle de Médée dans l'opéra de Cherubini. La critique milanaise fut délirante.

« La Callas nous a rappelé cette Wilhelmine Schröder-Devrient qui enchanta le vieux Gœthe et le jeune Wagner : elle fut sublime. »

Portée ainsi aux nues, elle ne se révéla pas angélique. Au contraire. *« C'est un diable, et elle a des instincts diaboliques »*, assure le maestro Tullio Serafin qui fut son maître, et avec qui elle rompit parce qu'il avait osé faire un enregistrement de *La Traviata* avec la Tebaldi, sa rivale.

Elle a aussi rompu avec sa mère qui l'avait priée de lui prêter 100 dollars :

« Laisse-moi tranquille avec tes soucis, lui écrivit-elle. *Il m'a fallu travailler dur pour devenir riche, et tu es encore assez jeune pour travailler. Et si tu ne gagnes pas assez d'argent, jette-toi par la fenêtre ou va te pendre... »*

Férocement, par tous les moyens, Maria Callas veut « gommer » son passé. Obligée de se plier à toutes les disciplines, dans son enfance, contrainte par sa mère à trop manger et à devenir grosse, elle a voulu, avec le succès, imposer sa personnalité, et retrouver sa minceur : après son admission définitive à la Scala de Milan, elle se mit à perdre rapidement du poids — trente kilos en trois ans — et renforça ainsi sa victoire sur la Tebaldi qui n'en avait perdu que six ou sept.

Sa gloire et son comportement lui ont valu de retenir l'attention d'un psychiatre italien. Pour lui, la carrière de la Callas est l'histoire de l'horrible petit canard à qui on découvre tout à coup du talent et qui parvient à faire admettre le personnage qu'il est.

« Quand, après son succès à la Scala, elle eut obtenu, dit-il, tout ce qu'elle voulait, son immense appétit disparut de lui-même. »

Il lui reste encore à oublier ses sautes d'humeur. Peut-être suffirait-il, pour cela, qu'elle assiste à l'enterrement de la Tebaldi.

(Intercontinentale)

MARIA CALLAS A L'OPÉRA DE ROME
« Si tu ne gagnes pas assez d'argent, va te pendre »

C'EST DANS LE 12e...
C'est dans le 12e arrondissement que vous trouverez le tailleur de classe que vous cherchez depuis longtemps
C. HUTMAN
crée pour vous la mode 1958
10, rue de Wattignies - DOR. 59-52
Parking assuré

POLE

La Transantarctic Expedition Limited

POUR la « Transantarctic Expedition Limited », les manchettes des quotidiens et le bulletin de radio donnant « tous les détails » sur le match poursuite Hillary-Fuchs valent des millions de publicité. La T.E.L. est la société anglaise chargée d'exploiter une affaire en or : le récit, complet et authentique, signé Fuchs et Hillary, de l'exploration du continent antarctique. Récit qui doit paraître en octobre, comme nous l'avons précisé, chez Cassel en Angleterre et aux Presses de la Cité en France.

La T.E.L. est aussi chargée d'exploiter le côté publicitaire de l'expédition. Les Anglais connaîtront bientôt la marque des chaussures du vainqueur du pôle, comme celle de ses sous-vêtements. Jusqu'au moment où fut lancée l'idée d'une rivalité anglo-néo-zélandaise, les « annonceurs » de la T.E.L. étaient inquiets : le silence semblait s'être fait sur ce qui restait pourtant le « clou » de l'année géophysique. Depuis Scott et Amundsen, morts dans l'Antarctique, le pôle Sud avait une fâcheuse réputation. Froid intense (—80°), blizzard terrifiant : le « pire climat du monde ».

Tandis que Hillary fonçait à « tracteur forcé » vers le pôle, dépassant le but qui lui avait été fixé, le docteur Fuchs suivait le programme minutieusement établi pendant deux ans d'études. On parlait de la course de vitesse, on oubliait la recherche scientifique. Le pôle Sud est depuis plusieurs années le théâtre d'une guerre (très) froide entre les Anglais, les Russes et les Américains. Les Américains aimeraient en faire une zone stratégique : un terrain d'expérimentation des projectiles téléguidés. Les Russes veulent également en faire une base militaire. Mais l'intérêt de l'Antarctique est surtout de constituer une immense réserve de minéraux. Actuellement, 170 minéraux ont été recensés. Il y a du fer, du cuivre, du zinc, de l'uranium, des quantités énormes de charbon.

Preuve, expliquent les géologues, que le climat de la région polaire était très différent il y a 350 millions d'années.

La constitution des régions du pôle Sud ne ressemble pas à celle du pôle Nord. Une calotte recouvre la mer dans l'Arctique. Dans l'Antarctique, elle recouvre la terre. Une terre mystérieuse que les explorateurs ne peuvent examiner que deux mois par an. C'est ce que fait Fuchs, c'est ce que n'a pas cherché à faire Hillary.

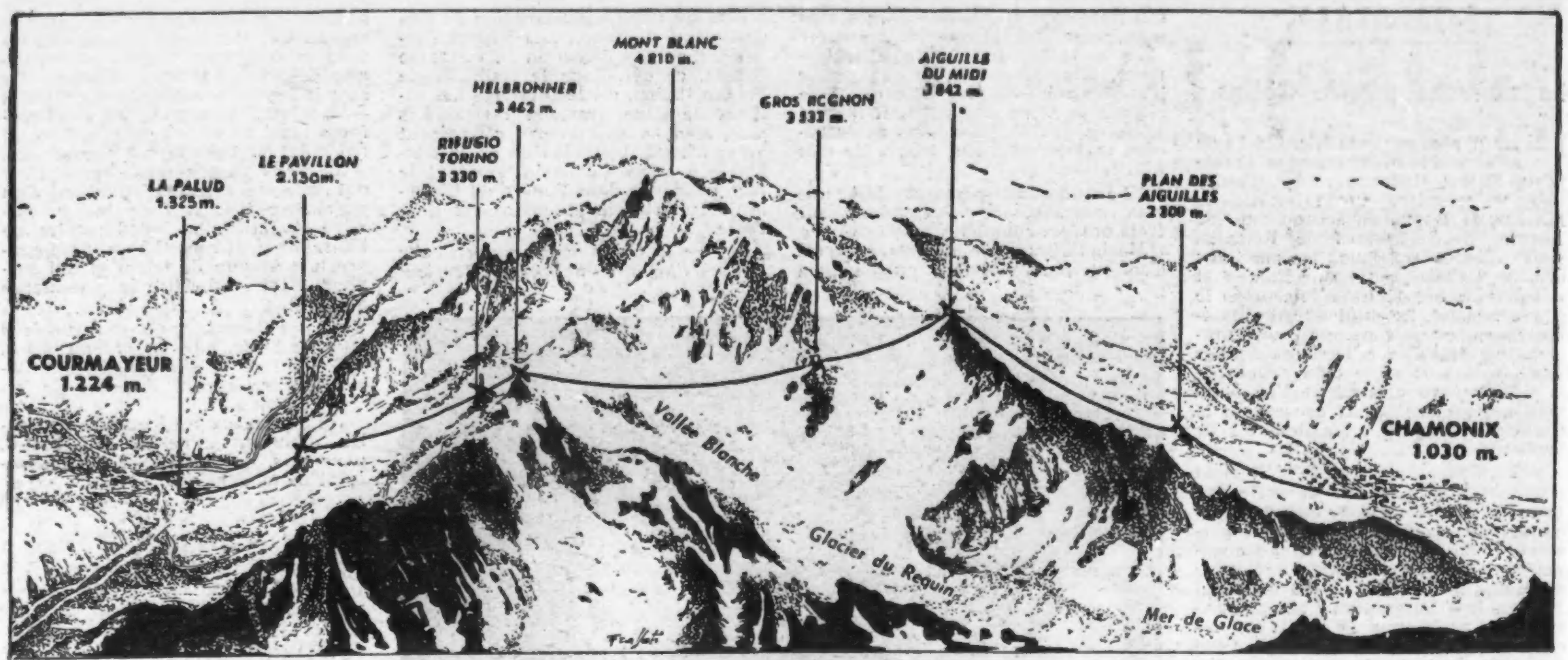
RADIO

Formidables ?

— DEVANT votre bureau de poste, une voiture attend. Vous pourrez y déposer vos dons.

C'était mardi, le 31 décembre. Dix heures du soir. Il pleuvait à torrents. Cinq minutes plus tard, devant tous les bureaux de poste de Paris, il y avait foule. La foule des auditeurs d'Europe n° 1 que Pierre Bellemare, vingt-neuf ans, animateur de l'émission *Vous êtes formidables* avait émue en lui racontant que des enfants

→



LE TÉLÉPHÉRIQUE DE CHAMONIX A COURMAYEUR.
Trois quarts d'heure dans le vide.

→

risquaient de mourir parce qu'ils n'avaient pu subir une opération « à cœur ouvert ».

A tous ces inconnus, Pierre Bellemare avait demandé une obole pour qu'il soit possible de construire un hôpital où ces petits malades pourraient être soignés. Pour de multiples raisons (*voir en page 6 l'article de J.-M. Domenach*), ces auditeurs répondaient à l'appel.

Parmi ces raisons, il y a, bien sûr, la personnalité de Pierre Bellemare. Qualifié de « nouveau Jaboune », il mobilise ses auditeurs avec une facilité déconcertante. Ce fils de ténor ruiné, qui parle d'une voix enrouée, a recueilli 200 tonnes de médicaments pour les Hongrois, rassemblé 46 millions pour les victimes de Marcinelle, empli un théâtre désert dont les directeurs étaient au bord de la ruine. Et, chaque fois, il remercie ses auditeurs : « *Vous êtes formidables, formidables, formidables, formidables...* ».

Cela fait chaud au cœur. Et puis Bellemare a pour formule d'être aussi naturel derrière son micro que dans la vie. Lorsqu'il est fatigué, il n'hésite pas à dire : « *Je perds les pédales, donnez-moi deux minutes de repos* ». Cela plaît. On se sent complice.

Marie-Line Christian revient

La dernière de ces émissions hebdomadaires de 1957 est le prolongement d'un appel lancé en octobre dernier.

Bellemare cherche alors à réunir une somme permettant d'envoyer une petite fille de deux ans, Marie-Line Christian, atteinte d'une malformation congénitale du cœur, en Amérique, à Minneapolis, où elle sera opérée avant l'hiver. En France, c'est impossible, car l'attente est trop longue ; l'hôpital Marie-Lannelongue ne comporte que treize lits et on ne peut y faire qu'une opération par semaine.

La somme est réunie, et la presse et la radio annoncent bientôt que Marie-Line Christian revient des Etats-Unis *guérie*.

A la suite de cet appel, les organisateurs de *Vous êtes formidables*, Jacques Antoine et Pierre Bellemare, reçoivent cent cinquante dossiers d'enfants atteints de lésions cardiaques qui ne peuvent être opérés tout de suite. Trois de ces enfants meurent quelques semaines plus tard.

Le Dr Leclainche, directeur général de l'Assistance publique, sollicité, propose alors de donner un terrain de l'hôpital Broussais. Il garantit aux animateurs de *Vous êtes formidables* que, s'ils peuvent réunir immédiatement 100 millions, on construira une clinique et on aménagera son bloc opératoire, ce qui permettrait dès octobre prochain d'opérer un enfant par jour, au lieu d'un enfant par semaine au Centre Marie-Lannelongue.

L'émission du dernier jour de l'année est donc organisée. Grâce aux voitures mises à la disposition d'Europe n° 1 par un fabricant de shampooing, tous les quartiers de Paris, toutes les villes de province sont atteints par les quêteurs : 140 millions sont réunis en quelques jours. Dès que le décompte sera terminé, l'argent sera versé à l'Assistance publique et les travaux commenceront.

Mais certains pensent qu'il y a un manque de logique dans tout cela. Ils se demandent pourquoi le seul hôpital en France qui ait déjà pratiqué quarante interventions à cœur ouvert, le centre Marie-Lannelongue, n'est pas le bénéficiaire de la collecte. Il faut noter qu'il n'y a en France, pour le moment, que cinq chirurgiens qui sachent faire cette opération — ce qui limite, pour une période assez longue, toute possibilité de multiplier les opérations.

Avant même qu'Europe n° 1 ait commencé sa campagne, d'autre part, la Sécurité sociale avait accordé à Marie-Lannelongue 300 millions de francs pour la création d'un nouveau bloc opératoire, et pour que son service de cardiologie passe de 14 lits à 40. Avec les 140 millions réunis grâce à *Vous êtes formidables*, on peut tout juste aménager un bloc opératoire et construire le gros œuvre d'une clinique — sans les lits, sans aucune des installations indispensables. Il faudrait 1 milliard.

On n'est jamais formidable à bon compte.

Interrogé sur le sort des cent cinquante malades dont Europe n° 1 a réuni les dossiers, le directeur du centre Marie-Lannelongue nous a répondu: :

> — *Ceux des enfants qui, hélas ! n'ont pu supporter l'attente n'étaient de toute façon pas opérables. La petite Marie-Line Christian, envoyée aux Etats-Unis, n'était pas opérable non plus. La technique du professeur américain Lillehei n'est pas plus avancée que la nôtre, et il n'a pas pratiqué sur elle une intervention à cœur ouvert. Il s'est contenté d'opérer à l'extérieur du cœur, pratiquant une intervention purement palliative. La petite Christian, qui est d'ailleurs atteinte de plusieurs autres malformations, n'est pas guérie.* »

Jusqu'à ce jour, on peut difficilement affirmer qu'un enfant français ait été privé — faute d'argent — d'une opération à cœur ouvert qui aurait pu lui sauver la vie. Cela dit, tant mieux si les sommes réunies par Europe n° 1 permettent d'accélérer la construction de nouveaux locaux.

MONTAGNE

Douze morts pour un téléphérique

DEPUIS quelques jours, il est possible de gagner l'Italie par une voie nouvelle : un téléphérique relie Chamonix à Courmayeur. Toutes les heures, 630 personnes peuvent franchir les Alpes « par câble ». Un poste frontière est installé sur la pointe de l'Hellbronner, à 3.482 mètres d'altitude, et les douaniers qui y vivent dans un refuge impriment sur les passeports un tampon que rechercheront les collectionneurs : « Colle del Gigante ». Le trajet de Chamonix à Courmayeur dure une heure et demie, en tenant compte des changements de bennes. Le temps passé au-dessus du vide, en téléphérique, est de trois quarts d'heure.

Cette liaison provoque depuis vingt ans de nombreuses polémiques : les montagnards s'indignaient de voir des câbles relier les cimes, et les guides craignaient que ce moyen de transport ne leur enlève des clients.

Les adversaires du projet se rassuraient. « *Il est techniquement impossible* », disaient-ils. Ils ont presque eu raison.

Les premiers tronçons de ce téléphérique installés (de La Pallud à l'Hellbronner, sur le versant italien, et de Chamonix à l'aiguille du Midi, sur le versant français), il restait encore à relier l'aiguille du Midi à la pointe de l'Hellbronner, distante de plus de cinq mille mètres. Impossible de construire des pylônes : les bennes devaient surplomber le glacier du Géant et la Mer de Glace.

L'ingénieur qui dirigeait les travaux, M. Dino Lota de Totino, eut alors l'idée d'installer des « pylônes aériens » (câbles transversaux tendus entre le Grand et le Petit Flambeau, et qui soutiennent le câble porteur). Pendant quatre ans, une équipe d'ouvriers surnommés « les araignées du ciel » travailla sans répit pour installer ces câbles, les réunir au-dessus de l'abîme. Douze d'entre eux sont morts dans cette entreprise. Grâce à eux, le téléphérique le plus haut et le plus moderne du monde fonctionne enfin. Il permettra aux skieurs de s'exercer même pendant l'été sur des pistes d'une extravagante longueur (20 kilomètres pour certaines).

SPORTS

La victoire de Bozon

TOUS ceux qui étaient venus assister aux épreuves de ski d'Adelboden — dans le canton de Berne — attendaient la victoire d'un Autrichien.

Mais ce fut un Français qui remporta le slalom spécial : Charles Bozon.

Si ces courses de ski d'Adelboden revêtaient une certaine importance, c'est parce qu'elles ouvraient la saison internationale de sports d'hiver.

Dans un mois à peine, doivent se dérouler à Bad Bastein, en Autriche, les championnats du monde de ski alpin. Tous les pays s'y préparent activement. A Adelboden, il s'agissait de prendre les premiers contacts de nation à nation, de vérifier la condition de chacun, de mettre au point les dernières sélections. C'était le jour de la rentrée à l'école universelle du ski.

La victoire de Charles Bozon, notre meilleur skieur — complétée, le lendemain, par une excellente troisième place dans le slalom géant — est donc très encourageante. Néanmoins elle ne doit pas nous faire oublier, d'un seul coup, tant de déceptions accumulées depuis des années. Attendons les courses prochaines pour parler d'un revirement de nos couleurs — le ski est un sport qui a besoin de confirmation. Et, à Adelboden, il manquait, dans les rangs autrichiens, trois des plus grands « descendeurs » du monde : Molterer, Rieder et surtout Toni Sailer, le jeune dieu du ski moderne.

Nos Français actuels ne sont pas très loin des meilleurs. On attend d'eux, continuellement, ce « quelque chose » qui sépare, en sport, le très bon du meilleur, mais ce « quelque chose » d'essentiel leur manque toujours.

Et voilà pourquoi vous ne connaissez pas Charles Bozon, qui est brun, solide, élancé, qui a vingt-cinq ans, l'œil vif et habite Chamonix ; ni François Bonlieu, vingt ans, qui a l'air d'un gosse boudeur, employé dans un téléphérique de Chamonix ; ni Adrian Duvillard, vingt-trois ans, grand, large, fermier à Megève ; ni Jean Vuarnet, l'intellectuel de la bande, étudiant en droit depuis longtemps.

Ils sont aux portes de la renommée. Ils ont la plus grande envie d'y pénétrer. Mais il semble que quelque chose les retienne sur le seuil, indéfiniment. Quelque chose qui s'appelle peut-être le goût du risque ou la volonté de souffrir.

L'AGENCE DE VOYAGES
LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire - PARIS (9e)
TRI. 15-43
informe sa clientèle que l'avant-programme des voyages en autocar pour la saison 1958 est paru
ENVOI GRATUIT
VOUS POUVEZ DES A PRESENT RETENIR VOS PLACES SUR PLAN

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Une exclusivité de « L'Express »

LES MÉMOIRES DE GLUBB PACHA

UN petit homme rondouillet d'un mètre soixante à peine ; un visage rond et rose; un gentil sourire; des cheveux blancs, une moustache soigneusement taillée; une voix douce et timide. A le voir, on ne devinerait jamais qu'il était, il y a deux ans encore, la personnalité la plus controversée du Moyen-Orient, l'homme-clef dont dépendait le destin de la Jordanie, la figure centrale d'une région qui contient 85 % des réserves mondiales de pétrole.

Le lieutenant général sir John Bagot Glubb, KCB, CMG, DSO, OBE, MC (1), est un petit homme timide qui n'impose guère. Il a cependant joué un rôle historique très important. Il a attiré sur sa personne les attaques les plus haineuses de Nasser et des services de propagande égyptiens; il a été présenté au monde arabe tout entier comme l'inspirateur et le premier exécutant des plans britanniques pour maintenir la région sous le joug impérialiste ; et lorsque le roi Hussein, sous la pression des nationalistes, l'a congédié, en mars 1956, en lui laissant 12 heures pour quitter le pays, l'événement a été interprété à Londres — à juste titre ou non — comme le tournant décisif dans les relations anglo-égyptiennes.

Jusque-là, le gouvernement anglais et ses conseillers avaient pensé que des négociations patientes permettraient de réconcilier les intérêts britanniques avec les aspirations du nationalisme égyptien. Après le renvoi de Glubb, ils conclurent qu'un conflit ouvert était inévitable. C'est pourquoi la Grande-Bretagne décida de se retirer avec les Etats-Unis du projet de construction du barrage d'Assouan et provoqua ainsi la réaction en chaîne qui s'ensuivit : nationalisation du canal de Suez, invasion de l'Egypte, doctrine Eisenhower, crise syrienne, etc.

AUJOURD'HUI, le général Glubb — Glubb Pacha comme l'appelaient ses légionnaires arabes — vit retiré dans le petit village de Mayfield, au cœur de l'Angleterre méridionale. Autour de sa maison — solide bâtisse de style Tudor avec un jardin typiquement anglais — s'étendent les vastes champs du Sussex et les petites fermes aux toits de chaume. C'est là qu'il écrit ses mémoires, entouré de ses quatre enfants : un fils de sa femme anglaise et trois enfants arabes : Naomi, Mary et John, qu'il a adoptés. Le roi Hussein lui a adressé récemment ses excuses pour la brutalité avec laquelle il avait été chassé d'Amman et lui a fait parvenir une somme importante au titre de remerciements pour les services dévoués qu'il avait rendus à son pays.

Glubb ne joue plus aucun rôle dans la politique du Moyen-Orient. Certes, depuis son retour, il a parfois été consulté par des membres du Cabinet ou du gouvernement sur la situation en Jordanie. Il est toujours prêt à donner son avis si on le lui demande. Mais aujourd'hui, la politique du Moyen-Orient est décidée à Washington et à Moscou, non à Londres. L'Angleterre y a gardé la suprématie pendant près d'une génération. C'est à cette génération qu'appartenait Glubb. Son expulsion a été aussi celle de l'Angleterre.

Glubb lui-même était un représentant typique de ces jeunes officiers anglais qui arrivèrent au Moyen-Orient après 1918 comme administrateurs, conseillers, techniciens, sur les traces des armées turques en retraite. Il sortait d'une famille de militaires — son père était major général — et avait toujours été destiné à la carrière des armes.
Il obtint son premier grade d'officier dans les Royal Engineers peu après le début de la première guerre mondiale et passa près de quatre ans dans les tranchées du front occidental. Blessé trois fois, il fut décoré de la Military Cross pour son courage.

Avec l'effondrement de l'empire turc, un nouveau champ d'action s'offrait aux jeunes Anglais aventureux. L'Angleterre s'était vu confier l'administration de trois nouveaux Etats : l'Irak et la Jordanie, nominalement gouvernés par des membres de la famille royale hashémite, et la Palestine. On manquait cruellement d'officiers pour maintenir l'ordre dans ces territoires et Glubb fut l'un de ceux qui se portèrent volontaires.

C'EST ainsi que commença sa longue carrière au Moyen-Orient. Son premier poste fut l'Irak, où il reçut le commandement d'une unité mobile chargée de combattre les tribus rebelles. En deux ans, il acquit une bonne connaissance de l'arabe, ce qui lui valut d'être affecté aux services de renseignements du quartier général. En 1926, lorsque son engagement de cinq ans vint à expiration, il reçut l'ordre de rentrer en Angleterre. Mais plutôt que de quitter le Moyen-Orient, dont il avait appris à aimer les populations, il préféra démissionner de l'armée britannique et se mettre au service du gouvernement irakien comme inspecteur de l'administration militaire. Et, quoi qu'en dise la radio du Caire, il n'a jamais été, depuis, un employé du gouvernement anglais.

En 1930, lorsque le mandat britannique en Irak vint à expiration et que le pays cessa d'être gouverné par les militaires, Glubb passa en Transjordanie, ce morceau de désert que l'Angleterre avait donné à l'ami de Lawrence, l'émir Abdullah, pour le consoler d'avoir dû céder le royaume de Syrie à la France. Des officiers britanniques y avaient été envoyés pour entraîner une armée capable de maintenir l'ordre dans le nouvel Etat. Ce devait être la célèbre « Légion Arabe ».

Déjà expert à ce genre de travail, Glubb se vit bientôt confier le poste important de commandant de la zone du désert, vaste étendue rocailleuse qui s'étendait à l'est d'Amman jusqu'aux frontières de l'Irak et de l'Arabie Séoudite. En 1939, alors que la guerre menaçait déjà, en

→

(Camera Press.)

SIR JOHN GLUBB DANS SA PROPRIÉTÉ DE MAYFIELD.
« Les Américains ne comprennent rien au Moyen-Orient. »

(1) Abréviations de plusieurs décorations britanniques.

Europe, il fut promu commandant en chef de la Légion Arabe.

Lorsqu'il prit ses nouvelles fonctions, la Légion ne comportait que deux bataillons, soit 1.350 hommes. Il la renforça peu à peu jusqu'à en faire la plus puissante armée du Moyen-Orient. Elle joua un rôle décisif dans l'écrasement de la révolte irakienne d'inspiration nazie, organisée par Raschid Ali en 1941. La colonne commandée par Glubb fut la première à entrer dans Bagdad et repartit bientôt vers l'ouest pour aider les Forces Françaises Libres à chasser de Syrie les représentants du gouvernement de Vichy.

De toutes les armées arabes qui envahirent le nouvel Etat d'Israël, la Légion de Glubb fut la seule à se comporter brillamment. Elle conquit la vieille ville de Jérusalem et occupa la plus grande partie de la Samarie et de la Galilée. Au moment de l'armistice, elle retenait la plus grande partie de l'armée israélienne.

CES succès de Glubb devaient cependant faire le malheur de la Transjordanie. Lorsque l'armistice « gela » les frontières, la Transjordanie, dont la frontière s'était arrêtée jusque-là sur le Jourdain, comprenait près du quart de la Palestine, dans lequel se trouvaient neuf cent mille Arabes, pour la plupart réfugiés. Le roi Abdullah n'avait d'autre choix que d'incorporer ce territoire à son royaume et d'accorder la citoyenneté jordanienne à tous ses habitants. Cette décision devait avoir des conséquences fatales.

Du jour au lendemain, la moitié de la population se trouva composée de Palestiniens fanatiquement antibritanniques. Beaucoup avaient perdu tout ce qu'ils possédaient. Tous étaient convaincus que l'Angleterre était responsable de la victoire israélienne. Glubb était accusé d'avoir empêché la Légion Arabe de s'enfoncer en territoire israélien. Il devint le « traître impérialiste ». Son vieux maître, le roi Abdullah, fut assassiné et le pays fut bientôt pratiquement ingouvernable.

Aussi longtemps que l'Occident — et en particulier l'Angleterre — demeura la seule source d'approvisionnement en armes pour les Arabes qui rêvaient d'un « second round » contre Israël, les forces nationalistes jordaniennes purent être tenues en échec. Mais lorsque le colonel Nasser eut prouvé en 1955 qu'il y avait une autre possibilité, le recours à la Russie, devenant ainsi du jour au lendemain le héros du monde arabe, l'effondrement de l'influence britannique à plus ou moins brève échéance devint inévitable.

Il ne fait pas de doute que la tentative mal inspirée des Britanniques pour entraîner la Jordanie dans le Pacte de Bagdad a accéléré les choses, mais le revirement était de toute façon inévitable.

La passion nationaliste s'était fixée sur le personnage de Glubb lui-même et sa tragédie personnelle devint celle d'un Empire en déclin. Le déroulement de l'affaire, Glubb le décrit en détail dans ses mémoires.

COMMENT voit-il la situation aujourd'hui ? Depuis qu'il a quitté la Jordanie, la roue a fait un tour complet. Hussein s'est débarrassé de ses tendances nationalistes et a exilé la plupart des officiers et des hommes politiques qui avaient organisé l'expulsion de Glubb Pacha. Il s'est trouvé maintenant un plus puissant protecteur : l'Amérique.

Glubb n'a ni l'espoir ni l'intention de retourner là-bas.

« *C'est maintenant l'Amérique qui mène le jeu au Moyen-Orient*, dit-il, *et il n'y a plus de place pour moi.* »

Mais il assiste aux récents développements de la situation — notamment aux spectaculaires livraisons d'armes américaines à la Jordanie par pont aérien — avec inquiétude et tristesse. Pour un homme qui a personnellement souffert du nationalisme arabe, il le juge avec une remarquable objectivité.

« *Bien sûr*, dit-il, *que les Syriens ne sont pas communistes. Ils veulent simplement se débarrasser de toute ingérence étrangère dans leurs propres affaires. Ils acceptent des armes et une aide économique de la Russie parce que les Russes ne leur demandent rien en échange, du moins pour le moment. Je ne crois pas au danger immédiat d'une mainmise complète des Russes sur le pays. Et il est plus improbable encore que les Syriens songent à attaquer leurs voisins. Menacer les Syriens et vouloir leur dicter la conduite à suivre — comme l'ont fait les Américains — était une pure folie qui ne pouvait conduire qu'au résultat inverse de celui qu'on voulait atteindre.* »

Et la « doctrine Eisenhower » ? Glubb n'a qu'une piètre opinion de la politique américaine actuelle :

« *Les Américains*, dit-il, *ne comprennent rien au Moyen-Orient et à la psychologie de ses peuples. Leurs méthodes sont trop brutales. Ils ne se rendent pas compte du désir passionné des Arabes de faire les choses eux-mêmes, selon leurs propres idées et à leur propre rythme. J'ai pu voir la différence en Jordanie entre l'aide britannique et celle du Point IV américain. Nous avons laissé les Jordaniens administrer eux-mêmes notre aide, tandis que les Américains ont insisté pour en superviser l'utilisation jusque dans les moindres détails. Aujourd'hui, les Américains recommencent cette erreur dans tout le Moyen-Orient. Sans doute n'ont-ils pas encore commis la suprême erreur : celle de recourir à la force comme nous l'avons fait à Suez, mais à tous les autres points de vue, ils semblent comprendre moins bien que nous les véritables problèmes du Moyen-Orient.* »

Quels sont les conseils de Glubb pour l'avenir ?

« *Nous ne pourrons pas*, dit-il, *remettre de l'ordre au Moyen-Orient en quelques jours. Beaucoup de fautes ont été commises au cours des dix dernières années et il faudra du temps pour les réparer. Nous sommes certainement dans une situation d'infériorité vis-à-vis des Russes dans cette région parce que nous avons beaucoup de choses à y perdre et eux rien. Mais à long terme, les pays du Moyen-Orient doivent conserver de bonnes relations avec l'Occident. Ils ont du pétrole qui nous est indispensable alors que les Russes n'en ont pas besoin. Les Russes n'ont pas de pétroliers pour le transporter et nous en avons. Avec de la patience, de la compréhension et de la bonne volonté, nous pourrons faire comprendre aux Arabes que leurs véritables intérêts sont dans le maintien des relations avec l'Ouest. Mais je dis bien faire comprendre, car il ne peut s'agir d'imposer nos vues par l'intimidation. Lorsque les Américains connaîtront mieux les Arabes, je crois que nos rapports avec eux pourront se stabiliser sur une base saine, c'est-à-dire purement commerciale.* »

C'est un sage conseil. Les Américains le suivront-ils ? Il n'y a pas de problème plus important aujourd'hui. Malgré la richesse des gisements sahariens, malgré les possibilités de l'énergie atomique, le pétrole du Moyen-Orient continuera pendant plusieurs dizaines d'années à jouer un rôle primordial et croissant dans l'économie de l'Europe occidentale. Et la lutte pour sa possession pourrait bien provoquer l'incident fatal qui déclencherait une troisième guerre mondiale.

Depuis son expulsion de Jordanie, le général Glubb a eu le temps de réfléchir à ce problème et de peser les erreurs commises par l'Angleterre depuis la guerre, et dont la responsabilité lui incombe en partie. Et il en a tiré des conclusions. Son livre — dont « L'Express » publie les principaux extraits à partir de cette semaine — constitue donc un des documents capitaux de notre temps. Il est l'œuvre d'un homme qui connaît la situation du Moyen-Orient mieux que quiconque, dans la mesure où il a personnellement contribué à « faire » l'histoire de cette partie du monde.

PAUL JOHNSON.

…R PA…
…ésire, …

I. - COMME UN A…

« J'AI passé trente-six ans de mon existence au milieu des Arabes. Pendant les dix-neuf premières années de cette période, j'ai vécu presque exclusivement avec eux, ne rencontrant que rarement des Européens et ne parlant, pendant des semaines, pas un mot d'anglais.

Je m'étais, à l'origine, en 1920, rendu en Irak en qualité d'officier britannique. Je cherchais un terrain qui soit vierge pour l'aventure et je voulais aussi acquérir une connaissance plus complète du métier de soldat sous toutes ses formes. Mais après avoir passé cinq ans parmi les Arabes, je décidai de modifier ce qui avait été la base de toute ma carrière. Je pris la résolution de démissionner et de consacrer ma vie aux Arabes. Ma décision était surtout sentimentale. Je les aimais. En 1926, je me mis donc au service du gouvernement irakien.

Les Turcs n'avaient jamais cherché à contrôler le désert et les tribus nomades d'Irak continuaient à se combattre impunément. Une administration moderne ne pouvait continuer à tolérer ces guerres privées et, de 1926 à 1930, je fus chargé de mettre un terme aux raids en provenance du désert.

En 1930, le gouvernement transjordanien décida également de mettre fin à ces razzias et m'invita à entreprendre cette tâche. J'arrivai à Amman dans ce but en novembre 1930. En utilisant les membres des tribus pour faire la police dans leurs propres désert, nous réussîmes à mettre fin aux razzias en Transjordanie le plus souvent sans tirer un coup de feu et sans procéder à une arrestation. Le dernier raid bédouin eut lieu en 1932.

Je passai neuf des années les plus heureuses de ma vie de 1930 à 1939 comme officier … du commandement de la zone du désert. … trois quarts du territoire de la Transjo… étaient désertiques et la population béd… n'était que de quelque 50.000 âmes. J'aimai… fondément ces gens pauvres et simples … devins si intime avec eux qu… j'étais aussi à … parmi eux que dans mon propre pays.

De 1932 à 1948, année de la création de … d'Israël, la Jordanie fut certainement l'un … plus heureux petits pays du monde. En … de sa pauvreté, de la sécheresse, des troubles … se produisaient dans les pays voisins, en … même de la guerre mondiale, la Transjor… semblait mener une vie enchantée. Le p… manifestait une confiance presque supersti… — avec un orgueil naïf — dans son bo… Malgré l'agonie du reste du monde et bie… les pays arabes voisins fussent en perpétuel … lèvement, il croyait dur comme fer, il y a … ans, que rien ne pourrait aller mal en Jord…

“ Altesse, je vous donne ma parole ”

En avril 1939, je fus appelé au command… de la Légion arabe, la minuscule armée de … petit Etat.

Le palais royal d'Amman est construit … colline dominant les maisons de la ville, … les uns contre les autres au fond d'une … vallée. Le palais est entouré de bois de … Dans l'un d'eux, se niche un petit cotta… trois étages où le roi Abdullah aimait … dans la solitude.

Par une matinée sans nuages d'avril 19…

...nb Pacha et le roi Abdullah (au centre, de droite à gauche), pendant un exercice de la Légion Arabe.
...ésire, me dit l'émir, que vous me donniez votre parole que vous agirez toujours comme un Arabe de naissance. »

...ABE PARMI LES ARABES

...versai le petit jardin, sous la treille conduisant ...entrée du cottage. Un officier vint à ma rencontre et me conduisit jusqu'à une porte donnant sur le petit vestibule.

« Notre Seigneur vous attend », dit-il.

S.A. l'émir Abdullah était assis devant sa table de travail. Avant même que l'Etat de Transjordanie ait vu le jour, soixante-dix ans auparavant, l'armée de l'émir, connue en Angleterre sous le nom de « Légion arabe », avait été commandée par le colonel Peake Pacha. Peake venait de résigner ses fonctions et j'avais été nommé pour prendre sa place. Il me parut que Son Altesse était préoccupée par le départ de Peake, qui l'avait servie si longtemps.

« Vous êtes Anglais, dit l'émir, me faisant signe de m'asseoir, *et ce pays est arabe, cette armée est arabe. Avant que vous preniez le commandement, je désire que vous me donniez votre parole qu'aussi longtemps que vous resterez en fonctions, vous agirez toujours comme si vous étiez un Transjordanien de naissance. Je sais que vous refuseriez de combattre vos compatriotes. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il devait advenir que nous nous battions contre les Anglais, je vous tiendrais pour dégagé. Vous pourriez nous quitter et vous tenir à l'écart. Mais si, par la volonté de Dieu, cela n'arrive pas, je désire que vous vous considériez comme un Transjordanien. »*

« Altesse, répondis-je, je vous donne ma parole d'honneur. A partir de maintenant, je suis un Transjordanien, sauf sous la réserve que vous ...ez de mentionner et qui, Dieu le veuille, ...ra jamais à intervenir. »

En devenant le principal chef militaire d'un gouvernement, j'eus pour la première fois un aperçu des affaires internationales... Tandis que s'élargissait le champ de mon activité, je me mis à réfléchir à des objectifs plus vastes et plus lointains. L'Occident, me semblait-il, avait pris vis-à-vis de l'Asie une position trop prépondérante. Maintenant, cette marée d'énergie et d'enthousiasme venue de l'Ouest était devenue étale. L'Asie allait se réaffirmer lentement jusqu'à ce qu'un juste équilibre soit rétabli. Tel était le processus de l'Histoire.

J'étais vigoureusement opposé, cependant, à l'idée que l'Orient restait l'Orient, l'Occident l'Occident et qu'ils ne pourraient jamais s'entendre. J'en avais fait l'expérience personnelle, je pensais à la facilité avec laquelle j'avais pu vivre comme un Arabe parmi les Arabes et comme un Anglais parmi les Européens. Pourquoi donc l'Orient et l'Occident ne pourraient-ils pas travailler la main dans la main ?

Devant le roi, un petit tapis persan...

Mon dessein était de venir en aide aux Arabes en introduisant dans leur pays les techniques, les méthodes et les produits qui font la prospérité de l'Europe. J'espérais que les Arabes resteraient fondamentalement Arabes, mettant leur fierté à conserver leurs nombreuses qualités traditionnelles. Mais j'espérais en même temps être en mesure de les aider à tenir leur place dans le monde moderne.

Lorsque éclata en septembre 1939 la deuxième guerre mondiale, la Légion arabe était forte d'environ 1.350 hommes. Sur ce nombre, un millier d'officiers et d'hommes de troupe formaient la police civile du pays. Une petite force paramilitaire de 350 hommes de tous grades avait été créée un an plus tôt dans le but d'empêcher les incursions en Transjordanie de groupes arabes rebelles de Palestine.

Dès le début de la guerre, l'émir Abdullah avait câblé en Angleterre qu'il mettait à sa disposition le soutien total de son pays et de ses ressources. Pendant les deux brèves campagnes de 1941 contre l'Irak et les troupes françaises de Vichy qui résistaient en Syrie et au Liban, la Légion arabe reçut le baptême du feu. L'armée britannique fut si impressionnée par son comportement qu'elle demanda à l'émir de transformer sa force mobile de 350 hommes en une brigade d'infanterie motorisée. De 1941 à 1945, les effectifs de la Légion arabe passèrent de 1.350 à 8.000 hommes. Ils furent ensuite réduits pour des raisons budgétaires et n'étaient plus que de 6.000 hommes en 1948.

Au printemps de 1946, l'émir Abdullah fit une visite en Angleterre. Un nouveau traité fut négocié, consacrant la fin du mandat sur la Transjordanie, et l'émir prit le titre de roi. A son retour, il fut couronné et passa cérémonieusement en revue la Légion arabe, au milieu d'un grand enthousiasme populaire.

Le roi Abdullah aimait la pratique des vieilles coutumes mahométanes. Certaines d'entre elles provenaient de la cour du sultan Abdul Hamid de Turquie. Nous étions moins enthousiastes parce que ces cérémonies nous empêchaient de prendre des vacances.

Les coutumes que nous trouvions les plus ennuyeuses étaient celles qui étaient liées aux fêtes musulmanes. Il y en a deux dans l'année : la Grande Fête, ou fête du sacrifice, et le Ramadan, à la fin du neuvième mois de l'année lunaire, consacré au jeûne. Chacune d'elles comporte cinq jours de vacances, mais le jour de la fête exigeait notre présence aux cérémonies officielles, si bien que nous ne pouvions jamais nous absenter pendant les cinq jours.

→

Lorsque le soleil se trouvait à la hauteur d'une lance au-dessus de l'horizon — du moins en théorie — Sa Majesté arrivait à la mosquée pour la prière du matin avec l'escorte royale de ses lanciers montés sur des chevaux blancs.

Après la cérémonie, elle retournait au palais où une réception avait lieu dans la salle du trône. Sa Majesté se tenait à une extrémité de la salle. Les membres de la famille royale entraient d'abord, baisaient la main du souverain et s'alignaient à sa droite. Venaient ensuite les membres du cabinet et les officiers de la Légion arabe qui s'alignaient, les premiers à sa gauche, les seconds à sa droite. Les autres visiteurs défilaient en s'inclinant et le roi leur serrait la main.

Le parquet de la salle du trône était bien ciré et très glissant. Il fut un temps où un petit tapis de Perse était étendu devant le roi. Ce tapis se dérobait facilement sous les pas d'un courtisan étourdi qui s'asseyait alors involontairement et d'une manière très peu protocolaire aux pieds de son souverain.

Nous trouvions ces cérémonies assez fastidieuses, mais nous nous distrayions en observant les dignitaires qui s'avançaient, nous demandant lequel d'entre eux allait être victime du tapis magique.

Le badinage avec le Mufti

Un jour que je me trouvais avec le roi à Ramallah, où il était venu passer la nuit, une députation de chefs religieux musulmans — sept ou huit vieillards vénérables aux longues barbes blanches et enturbannés de blanc — vinrent lui présenter leurs respects. Le roi, bien que musulman extrêmement convaincu, ne résista pas à la tentation de taquiner ses visiteurs. La conversation portait sur le Ramadan, le mois de jeûne pendant lequel aucun musulman n'est censé manger ou boire de l'aube au coucher du soleil. Voici les propos qu'échangea le roi avec le mufti de Jérusalem :

LE ROI. — Pourquoi le jeûne est-il rompu lorsqu'on fume une cigarette, ô Mufti ?

LE MUFTI. — Parce que la fumée pénètre dans le corps, Votre Majesté.

LE ROI. — Alors qu'advient-il si le cuisinier respire la fumée lorsqu'il prépare le repas ?

LE MUFTI. — Le jeûne n'est pas rompu parce que la fumée n'est pas délicieuse.

LE ROI. — La musique rompt-elle le jeûne ? (*Un orchestre jouait à l'extérieur.*)

LE MUFTI. — Non, Sire.

LE ROI. — Pourquoi pas ? Elle nous pénètre et est autrement délicieuse que la fumée de cigarette. En tout cas, pourquoi une injection hypodermique rompt-elle le jeûne ? On ne peut pas dire qu'il soit délicieux d'être piqué avec une aiguille.

« Est-il mal de regarder une jolie femme ? », demanda ensuite le souverain avec une innocence feinte.

Les visages des cheiks s'allongèrent, tandis qu'ils répondaient solennellement : « *Un péché, Votre Majesté, un péché.* »

Le roi me jeta un coup d'œil malicieux : « Je ne comprends pas comment vous pouvez dire cela. Le Saint Coran ne précise-t-il pas : « *Si vous voyez une femme, détournez les yeux.* » Vous ne pouvez tout de même pas détourner les yeux si vous ne l'avez pas regardée. »

Le mufti, qui ne se donnait pas pour battu, fit remarquer qu'en insistant pour que toutes les femmes fussent voilées, la question serait résolue : nous ne pourrions les regarder puisqu'elles seraient complètement invisibles.

« Tout cela est très bien, répondit Sa Majesté, mais de nos jours, loin de se voiler, elles vont se baigner nues dans la mer. Que faire, ô Mufti ? »

Le mufti décida alors d'entrer lui aussi dans le jeu : « Est-ce donc vrai ? répondit-il. Quel malheur que je ne sois plus un jeune homme. »

La Légion arabe veut franchir le Jourdain

Le drame de la Jordanie commença avec le vote de l'O. N. U. du 29 novembre 1947 sur le partage de la Palestine entre les Juifs et les Arabes, et avec la décision de l'Angleterre de renoncer à son mandat sur la Palestine, le 15 mai 1948.

Au printemps de 1948, le premier ministre de Transjordanie, Taufik Pacha, et le ministre des Affaires étrangères Fawzi Pacha, se rendirent à Londres pour négocier un certain nombre de modifications à apporter au traité de 1946. Je les accompagnais en qualité de conseiller militaire.

Lorsque les négociations eurent pris fin, Taufik Pacha demanda à avoir un entretien privé avec le secrétaire au Foreign Office, M. Ernest Bevin, et me pria de lui servir d'interprète.

Le mandat britannique sur la Palestine, expliqua-t-il, est sur le point de prendre fin. Les Juifs ont préparé un gouvernement qui sera prêt à prendre le pouvoir dès l'expiration du mandat, le 15 mai. Mais les Arabes de Palestine n'ont fait aucun préparatif pour se gouverner eux-mêmes. Ce qui est plus important, les Juifs ont une armée sous la forme de l'*Hagana*, tandis que les Arabes n'ont pas de troupes ni aucun moyen d'en former.

En conséquence, le gouvernement transjordanien se propose de faire franchir le Jourdain par la Légion arabe dès la fin du mandat britannique et de lui faire occuper la partie de la Palestine garantie aux Arabes.

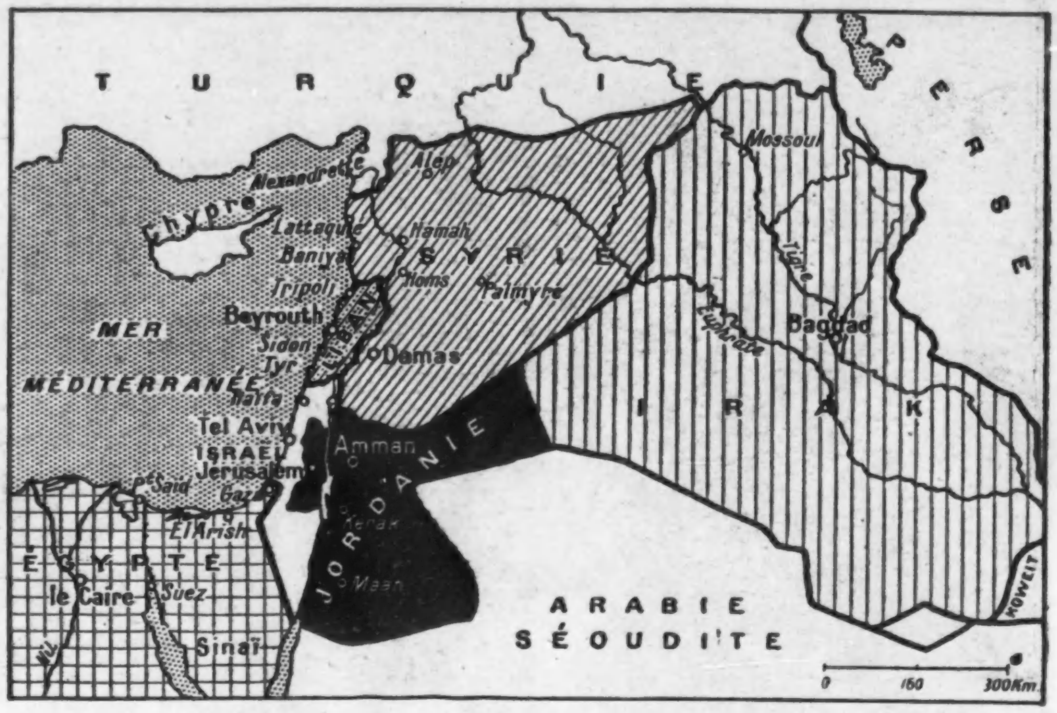
Lorsque j'eus fini de traduire ce passage, M. Ernest Bevin interrompit la déclaration de Taufik Pacha en disant : « *Il semble que ce soit la meilleure chose à faire, mais n'allez pas envahir les zones attribuées aux Juifs.* »

« *Nous n'aurions pas à notre disposition les forces nécessaires, même si nous en avions l'intention* », répondit le premier ministre transjordanien.

Deux facteurs firent échouer ce projet.

Tout d'abord, les autorités britanniques perdirent le contrôle de la sécurité interne avant l'expiration du mandat. Les Arabes de Palestine essayèrent de fermer la route de Jérusalem et les forces juives envahirent la zone arabe afin de les en empêcher.

Deuxièmement, la Ligue arabe, sous direction égyptienne, décida d'inciter ses membres à attaquer les Juifs dès la fin du mandat.



LA PLACE DE LA JORDANIE AU CENTRE DU MONDE ARABE.

Un char israélien dans un village arabe

Dès le début de mai 1948, la confusion et les combats augmentèrent en Palestine. Il y avait déjà des batailles rangées dans les rues de Jérusalem. Les Juifs commençaient méthodiquement à conquérir et à occuper les quartiers arabes de la ville.

Les Juifs avaient établi un groupe de colonies aux abords de Jérusalem qui surplombaient les routes conduisant à la ville et permettaient au commandement juif d'interrompre à son gré les communications avec les autres grandes villes arabes. La plus gênante était celle qui se trouvait à Nebi Yacub, à cinq kilomètres au nord de Jérusalem, sur la route de Ramallah.

Un jour du printemps de 1948, roulant de Ramallah à Jérusalem et étant passé sans encombre devant le blockhaus de Nebi Yacub, j'entendis des coups de feu en approchant du village arabe de Sha'fat. Arrêté sur la route, je trouvais le général sir Harold Mac Millan avec un sergent de la police auxiliaire.

Il se révéla qu'un convoi de véhicules juifs avait quitté Jérusalem pour ravitailler Nebi Yacub. Les Arabes avaient bloqué la route et attaqué le convoi. La fusillade était vive et on ne s'entendait plus parler. Quelques balles perdues passaient en sifflant.

Arrivés au tournant, nous vîmes un grand char blindé juif arrêté au milieu de la rue du village. De temps en temps, le canon d'une arme automatique apparaissait par l'ouverture d'une meurtrière, lâchait quelques rafales vers les Arabes et était retiré.

Le général, qui avait un poste émetteur dans sa voiture, avait envoyé plusieurs messages à Jérusalem pour demander des troupes. Soudain, nous vîmes de loin un char blindé monter la route qui venait de Jérusalem, derrière le village. Il fit d'abord halte à 200 mètres, puis se fraya un chemin dans le village à la mitrailleuse, arrosant Juifs et Arabes sans discrimination.

« *Joignez-le par sans-fil*, cria le général. *Dites-lui de ne pas tirer. Nous voulons arrêter cette bagarre et non l'amplifier.* » Une ordonnance courut vers le poste émetteur.

Tandis que nous observions la bataille, nous vîmes un Arabe sortir d'un jardin, traverser la route en rampant et se glisser sous le char juif. Il traînait un sac, sans doute imbibé de pétrole ou de paraffine. Il s'accroupit sous le char, frotta une allumette et mit le feu au sac.

Tout à coup, une meurtrière s'ouvrit et une grenade fut lancée, qui éclata sur la route. L'Arabe roula de dessous le véhicule jusque dans le fossé.

— *Glubb*, criait le général, *ne pouvez-vous empêcher ces Arabes de tirer ?*

— *Je vais essayer*, dis-je. Nous nous mîmes à bondir par les jardins, reprenant notre souffle derrière chaque maison, jusqu'à ce que nous soyons derrière la maison devant laquelle le char juif était arrêté. Une foule d'Arabes excités garnissait le mur du jardin, tirant sur les Juifs. J'arrivai près d'eux, par derrière. « Cessez de tirer », criai-je. Ils n'entendaient pas. J'en pris un par le collet et lui hurlait l'ordre dans l'oreille. Il se retourna vers moi. « Pourquoi ? », dit-il. Je donnai aux autres Arabes des bourrades dans le dos. « *Si vous cessez de tirer*, expliquai-je, *et si vous nous laissez approcher des Juifs, vous pourrez avoir le char et tout ce qui s'y trouve.* »

— Nous voulons les armes et les munitions, dit un homme.

— Vous pouvez les avoir, répondis-je. Dites à vos gens de cesser le feu.

— Qui est-ce ? demanda un autre homme.

— C'est le père de Faris, s'écria un de nos légionnaires (1).

— Par Allah, ils disent que c'est un brave homme, dit l'un des villageois.

Il nous fallut près d'un quart d'heure pour empêcher tous les villageois de tirer. Nous fîmes des signes au char britannique jusqu'à ce qu'il soit tout contre le blindé juif, sur la paroi duquel nous nous mîmes à tambouriner.

« *Sortez*, criait le sergent du char britannique. *Sortez. Nous sommes Anglais.* » Mais ils craignaient un piège et je pensais réellement que s'ils sortaient, les Arabes tireraient sur eux avant qu'ils n'aient pu entrer dans le véhicule britannique.

Un camion anglais de 15 tonnes était arrivé sur ces entrefaites, nous encadrâmes le véhicule juif, faisant de chaque côté un mur de nos corps. Finalement, les Juifs se risquèrent à entrouvrir la porte. La vue du sergent de cavalerie de la garde les rassura. Deux d'entre eux pouvaient marcher en boitillant. Plusieurs étaient morts. Leurs vêtements étaient déchirés et leurs corps n'étaient plus guère qu'un tas de chair lacérée. L'intérieur du char ressemblait à un étal de boucher. Les traînant, les poussant, les portant, nous les jetâmes dans les véhicules britanniques qui s'éloignèrent.

Je rassemblai nos soldats d'un côté et fis signe aux villageois : « *Tout cela est à vous* », leur criai-je. »

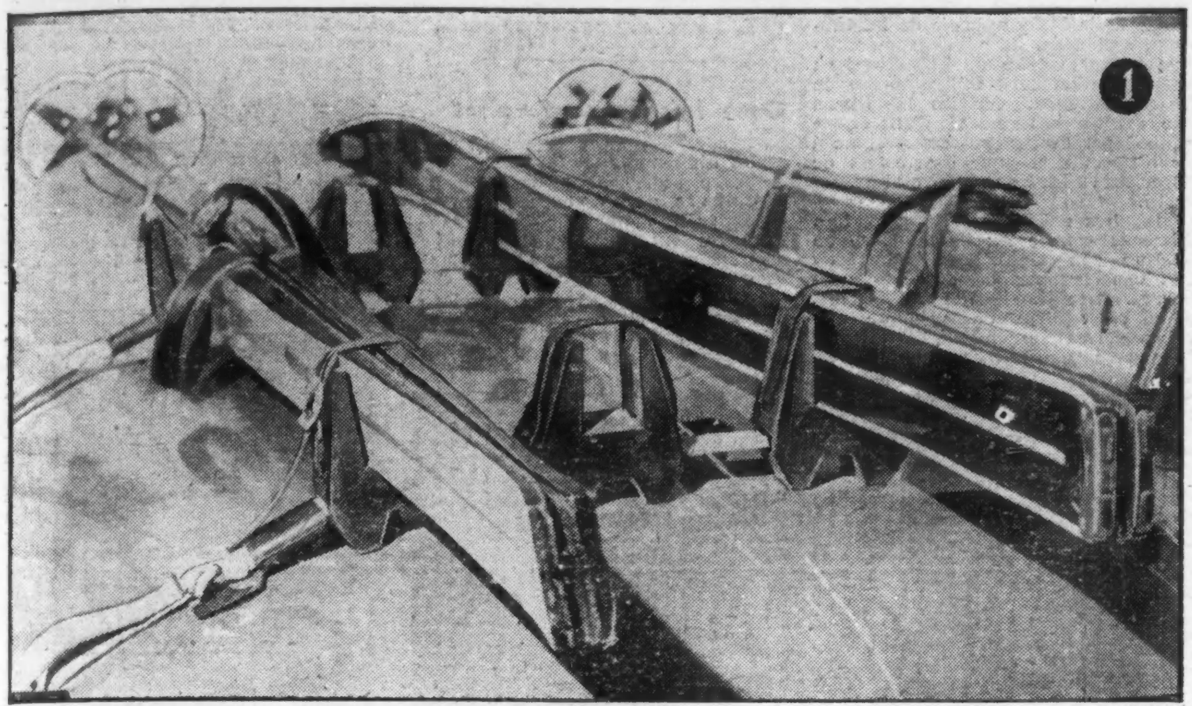
(1) C'est un compliment, chez les Arabes, d'appeler quelqu'un par le prénom de son fils. L'émir Abdullah avait baptisé mon fils aîné Faris, ce qui signifie « chevalier », et j'étais devenu pour les Arabes « le père de Faris ».

Prochaine publication :

L'ASSASSINAT DU ROI ABDULLAH

(*Copyright Sir John Bagot Pacha, Editions Plon et Agence Marguerite Scialtiel. Toute reproduction, même partielle, strictement interdite, sauf accord.*)

Les mémoires de Glubb Pacha seront publiés prochainement par les Editions Plon sous le titre : Soldat avec les Arabes.



(Archives.)

LE LASSO-SKI.
Gadget pour automobilistes.

AUTOMOBILE

Pour un rude hiver

Le verglas, la neige et les pavés glissants sont à la fois le cauchemar de l'automobiliste et la source d'inspiration des petits inventeurs qui nous offrent, ce mois de janvier, différents « gadgets » permettant aux conducteurs d'oublier les pièges de l'hiver.

Voici, par exemple, quelques trouvailles qui méritent de retenir l'attention :

Pour les automobilistes qui roulent beaucoup en ville, des « PROTÈGE-PARE-CHOCS » en caoutchouc.

● AVANTAGES : souples et indéformables, ils protègent les pare-chocs contre les petits heurts.

● INCONVÉNIENTS : n'ont guère d'utilité en cas de heurts violents. *Prix :* de 14.100 à 19.900 fr.

Et puisque l'hiver n'a pas que des inconvénients, voici le « LASSO-SKI ». Il s'agit d'une porte-skis, s'accrochant par deux sangles au toit d'une voiture, qui permet de fixer sans difficultés quatre paires de skis dans des alvéoles en caoutchouc. (*Photo* 1.)

● AVANTAGES : les skis sont placés sur chant et non à plat ; ainsi, ils ne vibrent pas.

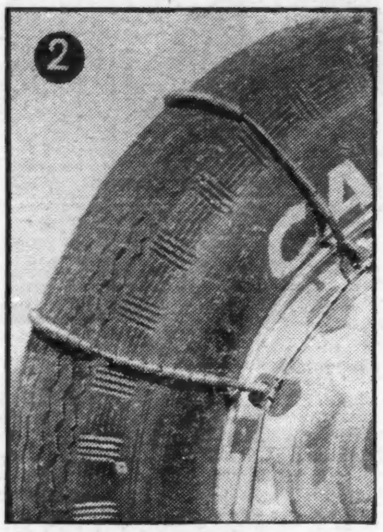
● INCONVÉNIENTS : il faut surveiller la tension des sangles. *Prix :* 5.900 fr. pour 4 paires de skis.

Voici un équipement pour la neige et le verglas : les « CHAINES CANADA ». Il s'agit d'un filet d'acier constitué de câbles recouverts de petits rouleaux qui tournent librement. (*Photo* 2.)

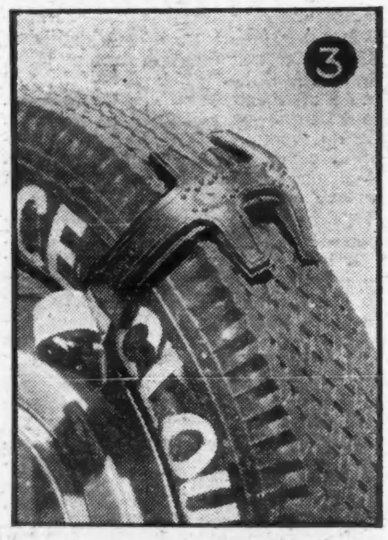
Well
21 RUE ROYALE
TAILLEUR CHEMISIER SOLDE
SES ARTICLES DE QUALITE
QUANTITE LIMITEE
CHEMISES - Val. 3.900 et 2.900. A partir de........ 1.500 fr.
CRAVATES soie - Val. 2.200 et 1.950. A partir de...... 780 fr.
PARDESSUS. Tissu anglais Val. 39.000. A partir de.. 19.500 fr.
VESTES Sport. Tissus français ou angl. Val. 17.500. A partir de .... 7.900 fr.
COSTUMES serge et peigné. Val. 30.000 et 36.000. A partir de .... 19.000 fr.
PANTALONS très belle serge.......................... 4.800 fr.

● AVANTAGES : faciles à installer, légères et douces au roulement, elles permettent une assez bonne vitesse.

● INCONVÉNIENTS : elles paraissent devoir porter atteinte aux pneus. *Prix :* 11.900 fr.



LES CHAINES CANADA
A la chaine...



LE GRIP-GLACE
...sur la neige

Pour remplacer les chaines antidérapantes, le « GRIP-GLACE ». Il s'agit de bracelets en acier recouverts de caoutchouc et pourvus de clous au tungstène qui s'accrochent à la glace ou la neige. (*Photo* 3.)

● AVANTAGES : se fixent sur les pneus, avec des courroies, en quelques minutes. Moins sonores que les chaines et ne « blessent » pas les pneus.

● INCONVÉNIENTS : très épais, ils ne permettent pas de rouler vite. Ils ne peuvent se fixer sur les roues ajourées. *Prix :* 14.900 fr.

AFFAIRES

Le service « coup-de-poing »

Le blanc, dans les grands magasins, bénéficiera, cette année, d'excellents prix : les achats ont été faits au mois d'avril, avant l'augmentation du coût de la vie, et les prix de vente ont été établis en tenant compte de ce « détail ».

Le mois dernier, le chiffre d'affaires de ces entreprises a été supérieur de 13 % à celui du mois de décembre 1956. Les prix ayant augmenté, cela signifie que le volume des ventes s'est accru d'environ 7 %.

Pour les techniciens de la vente, cette amélioration a une explication : les étalages sont maintenant composés de façon scientifique.

L'exemple de *Henry à la Pensée* (couture et frivolités) est significatif à ce propos. Ce magasin, de renommée internationale, était en légère perte de vitesse. Depuis qu'il dispose d'un décorateur, M. Hanau, son chiffre d'affaires remonte.

Les magasins de luxe savent que le rôle des vitrines est de plus en plus important, aussi les changent-ils à un rythme rapide. Ainsi, toutes les trois semaines, Annie Baumel refait entièrement Hermès.

« *Trois semaines, c'est le temps nécessaire pour que notre clientèle assimile nos vitrines,* explique Annie Baumel. *Plus de trois semaines, elle se lasserait. Moins, elle ne les verrait pas.* »

Dans les magasins, le service des étalages s'appelle maintenant le service « coup-de-poing ». Les étalagistes ont en effet un seul souci : surprendre le badaud et le faire entrer.

Les vitrines de jouets ont fait battre un record de vente : celui des parapluies pour femmes. Les acheteuses, attirées par les avions ou les voitures robots, ressortaient avec cet objet auquel elles ne pensaient pas. Chez Hermès, les selles de cuir, en vitrine, font vendre des foulards et des agendas. A la veille des fêtes, alors que nulle publicité particulière n'était accordée aux téléviseurs, leur vente a doublé, passant de 100 à 200 par jour dans un seul magasin de la rive droite.

Le rôle des vitrines devient de plus en plus important, aussi les services qui s'en occupent prennent de l'extension. Au *Printemps*, par exemple, cinquante personnes dépendent du chef d'étalage (quatre chefs décorateurs, vingt étalagistes, vingt-six couturiers, repasseurs, employés, etc.).

Il faut que les vitrines restent vides le moins longtemps possible. Aussi ces techniciens peuvent-ils, en quatre jours, déménager et mettre en place les étalages qu'on leur confie.

— EN JUSTICE —

Une relaxe ou l'Amour fou

par J.-M. THEOLLEYRE

— Je ne vous accuse de rien ! Je dis que vous vivez de la prostitution de votre femme parce que vous n'avez pas d'autres ressources !

Le président avait commencé l'interrogatoire en trombe, avec une rudesse calculée comme pour éprouver son prévenu. Car Rogod avait toujours nié être un souteneur. Devant le tribunal, il se tenait bien droit, avec son physique d'acteur américain, ganté et chaussé de daim, la carrure rendue encore plus puissante par un imperméable à épaulettes, bien sanglé.

La superbe pourtant s'arrêtait à ce physique. La voix n'était qu'humilité avec des accents qui paraissaient sincères, des « oh ! » de surprise douloureuse lorsque le juge décochait ses phrases sans tendresse.

Va-t-il pleurer ?

— Eh bien ! expliquez-vous !

C'était difficile et pénible, devant ce public d'une chambre correctionnelle. Il hésitait. Il assurait qu'il avait travaillé toute sa vie, qu'il était propriétaire d'une écurie de courses, qu'il faisait des transactions importantes sur les chevaux...

Les preuves ? Les attestations de ces transactions ?

— Monsieur le président, je m'attendais tellement peu à ce qui m'est arrivé. Dans ce milieu fermé, on ne donne pas d'attestations. Surtout après mon inculpation, je touchais de l'argent d'une façon peut-être un peu occulte...

— Les choses occultes ne m'intéressent pas. Nous en mourrons !

Rogod baisse la tête et balbutie :

— Vous avez raison, Monsieur le président. Mais je vous assure : je n'ai pas fait ce qui m'est reproché. C'est inimaginable !

Il lui faut bien parler de la femme, sa femme. Elle avait vingt-cinq ans quand il la connut. Lui 45. Il savait son métier, et le confesse.

— Oui, j'étais amoureux ! J'ai tout fait pour la sortir de là.

Il s'essuie le front avec le mouchoir. Va-t-il pleurer ?

Le président veut l'épreuve totale. Il garde sa froideur distante, force son dégoût :

— On choisit sa femme où on veut.

Elle lui a ri au nez

Ils se sont mariés en juillet 1955 à Antibes. L'union dura deux mois. Après quoi, elle, sans rien dire, retourna là où il l'avait prise.

Pourquoi ? Qui le saura ? Le défenseur a offert une explication : lui, avec ses 45 ans, son excellente famille, sa culture, ses goûts de mondain, son écurie de courses, a dû se montrer, dans sa passion, trop vantard, laissant miroiter un confort et des revenus que la réalité s'est refusée à concrétiser. Pour la perverse, la déséquilibrée sexuelle qu'elle était, il n'en fallait pas plus, de cette déception, pour la rendre à son tempérament.

Seulement il ne pouvait l'oublier. Quand il a su qu'elle logeait dans tel quartier, il est venu sous-louer un appartement voisin pour se sentir près d'elle. Elle lui a ri au nez, mais on les voyait ensemble.

Pour l'état civil, ils étaient toujours mari et femme. La brigade mondaine n'a pas regardé plus loin. Mais aujourd'hui Rogod a engagé l'instance en divorce. Il a renoncé aux courses et à leurs profits occultes. Il place du vin en province avec dix représentants sous ses ordres.

La plaidoirie de son avocat l'a fait pleurer.

On oubliait les gants et les chaussures de daim, l'assurance sur les champs de courses, les rires et les chahuts dans les bars. C'est cela qui, finalement, lui a valu sa relaxe.

ÉTRANGER

L'Amérique a peur du silence

La revue américaine « Time » publie dans son dernier numéro de décembre un panorama-bilan de la musique aux Etats-Unis. Elle s'appuie sur des chiffres chocs :

● Vente de disques (en millions de dollars).
1948 : 200 — 1956-1957 : 400.

● Vente des instruments (en millions de dollars).
1948 : 200 — 1956-1957 : 470.

● Vente des électrophones (en millions).
1948 : 20 — 1956-1957 : 30.

Dans ce domaine, l'Amérique connait aujourd'hui un extraordinaire essor de sa production nationale : orchestres par centaines, musiciens par milliers, instruments par millions — et par-dessus tout, en quantité presque immensurable, disques et électrophones. Ce « boom » sur la musique ressemble toutefois moins à un phénomène d'éveil culturel qu'à un gigantesque assaut sonore contre un public qui n'a plus aucune possibilité de s'en préserver. Les psychologues amateurs affirment : « *L'Amérique a peur du silence* ».

Naissance et mort

Une musiquette allègre accueille des millions d'Américains au début de leur vie (salles d'accouchement dans les hôpitaux), la musique les accompagne pendant leur vie (garages, restaurants, hôtels) et les veille à la fin de leur vie (chambres mortuaires).

Lorsque Columbia lança le microsillon sur le marché, il y a une dizaine d'années, les Etats-Unis étaient déjà préparés à cette révolution du son. En 1947, dernière année de l'ère pré-microsillon, il s'était vendu plus de 78 tours que dans toute l'histoire du disque. En deux ans l'industrie s'était convertie aux 33 tours pour la musique classique et aux 45 tours pour les variétés. Depuis, les catalogues se sont encombrés de plus de 30.000 titres 33 tours. Les clubs de disques se multiplient. Même les « supermarkets » se font disquaires.

Un océan

« *La musique est un océan* » écrivait Aldous Huxley « *mais le répertoire exploité n'est même pas un lac, c'est une flaque* ». L'industrie du disque semble décidée à explorer l'océan.

A l'heure actuelle, le discophile américain peut choisir entre 26 versions de la 5e Symphonie de Beethoven, sept *Aïda*, 18 versions du Concerto pour violon de Tchaïkovsky ; depuis l'avènement et l'expansion de la concurrence, certains fabricants de disques ont essayé d'attirer le public par des enregistrements aussi « bizarres » (1) que les sonates de Scarlatti ou les Concerti Grossi de Corelli.

D'autres ont même été plus loin dans la « folie » ; ils ont livré en pâture aux mélomanes U.S. *Lulu* d'Alban Berg, *Erwartung* de Schoenberg... Vivaldi, Berlioz et Bartok. Mais ces apôtres de la bonne musique doivent se rendre à l'évidence : le pourcentage de discophiles intéressés par le classique ou le « grand » moderne ne varie absolument pas : depuis dix ans, la vente des disques classiques aux Etats-Unis ne représente que 20 % du chiffre total.

Un régiment « classique »

A souligner : de nombreux best-sellers rangés dans la catégorie « classique » ne le sont que dans le vocabulaire des maisons de disques. Voici d'ailleurs quelques-uns des best-sellers « classiques » des plus importantes compagnies américaines :

RCA Victor : *Chants et Cantiques de Noël*.

Columbia : *Rhapsody in Blue* (Gershwin).

London : *Valses de Strauss.*

Angel : *Orchestre du régiment des Scot Guards et ses joueurs de cornemuse...*

Mais il ne fait aucun doute que le goût des compagnies et de leur clientèle a tendance à s'améliorer. Frederick Schang Jr, président de la Columbia, a dit (avec un optimisme lucide) : : « *Ils* » *commencent par écouter du Mantovani, puis* « *ils* » *demandent Kostelanetz, ensuite* « *ils* » *s'aventurent à écouter un petit peu de Tchaïkovsky, et enfin, un de ces jours,* « *ils* » *arriveront à exiger du Beethoven...* »

(1) « *Time* » *dixit.*

CLASSIQUES

Onze fois dix-neuf valses

Des dix-neuf valses de Chopin, quatorze seulement font partie des éditions adoptées d'une manière générale par le monde musical ; presque tous les enregistrements se conforment à cet usage. La publication récente d'une nouvelle version — celle de Braïlowsky (630.418 RCA) — porte à onze le nombre des « intégrales » disponibles en France.

Des grandes « étoiles » de l'interprétation, c'est Cortot (COLH 332, Les Gravures illustres) et Lipatti (FCX 156 et aussi FCX 192, Columbia) qui réalisent le mieux l'équilibre entre la sensibilité, la virtuosité et le rythme requis par ces singuliers poèmes.

Moins subtil que Lipatti et Cortot, moins brillant que Rubinstein (630.307 RCA), moins transparent que Doyen (A 77.405, Philips), Braïlowsky n'oublie aucun des effets sanctifiés par la tradition.

Rubinstein est bien plus souple et divers ; très souvent (Valses nos 5, 7, 8, 9, 10, 12), son jeu est tendre ; il évite manifestement, et parfois trop, tout ce qui pourrait faire « virtuose ». Ce qui manque, c'est une certaine effervescence, et le mélange, admirable, de légèreté et de mélancolie que l'on trouve chez Lipatti.

Très curieusement, ce sont les cinq premières Valses qui permettent d'établir les distinctions les plus nettes sur le plan de l'exécution. On dirait que leur surface brillante (et aussi la profonde nostalgie de la troisième) empêche la plupart des pianistes de les apercevoir dans leur éclairage vrai.

A l'exception de la quatrième, c'est Cortot qui leur rend vraiment justice par la manière dont les phrases chantent, respirent et dansent, par une sorte de fièvre, jeune et enjouée, proprement inimitable.

D'une manière très différente, Lipatti émeut par la poésie, la simplicité, la noblesse, la justesse de son jeu.

Une nuée d'enregistrements « séparés » (Horowitz, Ginette Doyen, Samson François, Malcuzynski, Magaloff, Sancan) gravitent autour des « intégrales ». Voici, en dehors de celles qui viennent d'être citées, la liste de ces dernières :

S. Askenase : 19.060, Deutsche Grammophon.
E. Kilenyi : CR-227 Concerteum.
G. Novaes (15 Valses) : PL-8170 Vox.
Livia Rev (17 Valses) : 320-C-066 Ducretet.
Raymond Trouard : ODX-103 Odéon.

Enfin, un album vient de paraître (S.C.X. 698/99 Columbia) qui fixe en deux disques la dernière apparition en public de Lipatti : Besançon, le 16 septembre 1950.

Les valses y sont comprises. Treize seulement, la place ayant manqué à l'artiste pour terminer le concert.

Plus fiévreuse, avec d'infimes mais précieux changements, l'interprétation possède une luminosité poignante par son intensité même.

D. H.

Colette Renard.
Une « titi » parisienne

JE, TU, IL...

● Count Basie, pianiste de jazz américain, vient de recevoir le prix de l'Académie du Jazz français, qui réunit les spécialistes français les mieux informés en matière de musique noire américaine, pour le disque *The Count* (Brunswick 86.039, 33 tours, 30 cm.). Cet enregistrement groupe quelques-unes des faces les plus célèbres de l'orchestre de Count Basie à sa grande époque (1937-1939). On peut y entendre, dans les meilleures conditions (d'inspiration et de regravure) : Lester Young, Buck Clayton, Jo Jones, etc.

● Colette Renard, 30 ans (environ), un petit visage de rongeur, une voix canaille qui sait devenir nostalgique, va affronter pour la première fois la semaine prochaine le public du music-hall à l'Olympia. Elle a obtenu en 56 le grand prix de la chanson à Deauville, en 57 un de ses disques est primé par l'Académie Charles Cros, mais c'est dans *Irma la Douce* que le public français a réellement fait sa connaissance.

Le 45 tours d'*Irma la Douce : Avec les anges, Irma la Douce, Y a que Paris pour ça, Ah ! dis donc* (Vogue E P L 67.300) a été rapidement épuisé. Elle vient d'en sortir un autre, où elle chante dans son style personnel, celui d'une « titi parisienne ». Elle en a le côté gouailleur et tendre, mais elle manque de puissance. Qu'importe, d'ailleurs, à l'Olympia, la sonorisation est excellente et les micros bien placés. Elle n'a pas l'abattage de Zizi Jeanmaire, qui a repris beaucoup de ses chansons, ni les jambes ! Mais plus humaine, plus sensible, moins « vedette », elle peut avoir un bon succès pour ses débuts au music-hall.

● Maria Meneghini Callas, qui vient de faire scandale à l'Opéra de Rome (*voir page* 13), a enregistré de nombreux disques en France ; les plus étonnants : *Lucie de Lammermoor*, de Donizetti (30 cm., FCX 258/9 Columbia), *La Tosca*, de Puccini (2 d. 30 cm. FCX 253/4 Columbia), *Les Héroïnes de Puccini* (1 d. 30 cm., FCX 377 Columbia) et *Récital n° 1 :* Rossini, Delibes, Giordano, etc. (1 d. 30 cm., FCX 430 Columbia). Chanter des rôles aussi différents que Tosca et Lucia, des airs aussi opposés que Butterfly et celui de Rosine du *Barbier de Séville*, constitue, à notre époque de spécialisation, un vrai prodige. A cela est venue s'ajouter, sur scène, une mystérieuse emprise sur le public qu'on ne peut guère expliquer : le secret de Maria Callas n'est pas seulement dans sa voix, mais dans sa personnalité tout entière...

Sélection de notre Catalogue
Série « Si nous dansions »
N° 1 DE TOUTES LES COULEURS KV. 2
N° 2 ENVOYEZ LES CHRYSANTHEMES KV. 6
N° 3 LA CAMISOLE POUR BEATRICE KV. 8
N° 4 PARTY INTERPLANETAIRE KVP. 112
N° 5 UN AMOUR COMME LE NOTRE KVP. 111
et le plus grand succès de cette fin d'année...
THE PLATTERS « just for dance »
en super 45 T PRC. 52
EXCLUSIVEMENT CHEZ LES DISQUAIRES
30, Rue Pierre Sémard - PARIS-9e - TRU. 69-56

PAN
9 h. 30 G. MILLETRE 20 h.
Premier Prix du Conservatoire
Disques - Electrophones
VOUS OFFRE
UN DISQUE MICROSILLON
17 cm. (935 francs)
DE VOTRE CHOIX
POUR TOUT ACHAT DE 5.000 FR.
(Un disque 30 cm. pour 15.000 fr.)
11, rue Jacob - DAN. 18-26
SAINT-GERMAIN-DES-PRES

L'EMBARRAS DU CHOIX

ELSA MARTINELLI DANS « MANUELA ».
Au feu !

● ***Les nouveaux spectacles.***

THEATRE

PHÈDRE, par la troupe du Théâtre quotidien de Marseille : Mme Madeleine Marion est une belle Phèdre. Elle a l'intelligence exacte du rôle, elle met de la sensibilité dans tout ce qu'elle dit. Pourtant, défaut de jeunesse ou défaut de mise en scène, il y a un certain décalage entre ce qu'elle exprime par la voix et ce qu'elle exprime par l'attitude et le geste. Elle est davantage Phèdre pour l'oreille que pour l'œil. Le reste de la troupe va malheureusement de l'honorable (Mme Meriko en Œnone) au grotesque (Mlle Isabelle Pia, inénarrable en Aricie qui se prendrait pour l'Antigone d'Anouilh). (*Studio des Champs-Elysées*).

CINEMA

LE GRAND CHANTAGE et L'ULTIME RAZZIA: *voir la critique de* Jean-Pierre Vivet.

MANUELA : il y aurait de quoi remplir un transatlantique de luxe avec toutes les passagères clandestines qui ont traversé les océans sur des cargos de cinéma. Comme ses coéquipières, Elsa Martinelli allume les désirs des marins. Incendies faciles, car la distraction manque pour les « vieux messieurs et la mer ». Le coton s'enflamme aussi dans les cales, et l'amour de leur bateau passant avant la gaudriole, les deux rivaux se réconcilient, laissant la jeune naufragée à son destin, en proie, cette fois, aux désirs des terriens. Le film anglais de Guy Hamilton manque d'audace. Lent, plat, conformiste, il serait presque sauvé par l'interprétation : Trevor Howard, imbibé d'alcool, raidi dans son angoisse et résistant à la tendresse ; Pedro Armendariz, alourdi par la graisse mais toujours frémissant, et Elsa Martinelli, vamp ingénue qui existe naturellement à la manière de Brigitte Bardot, sans jouer du tout la comédie (*Palais-Rochechouart, Sélect-Pathé, Elysées-Cinéma, Paramount, Folies, Lutétia*).

VARIETES

L'AMIRAL, dans la tradition de la meilleure « Rose rouge », présente *Virus*, la seconde revue de Francis Blanche, aussi truculente, drôle et hurluberlue que la première. Le calembour fuse, le gag pétille, Francis Blanche fait preuve d'une imagination verbale étonnante. Entouré de comédiens qui ont l'esprit de ne pas se prendre au sérieux, il imite Brassens (Bras de singe), il chante le cantique du Sainthol ou dirige les chœurs de l'hôpital Bichat dans l'apothéose de l'hygiène. Son imagination déborde.

Il déguise en chirurgien Jacqueline Maillan, cette gavroche blonde dont la brutalité contraste avec la malice, et lui promet de pratiquer l'opération de la dernière chance : l'ablation de la poche revolver ; ou il se livre à la plus amusante des parodies : « *Il court, il court l'espion* », d'après Clouzot.

● ***Si vous ne les avez pas encore vus.***

THEATRE

LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN : un western historique de Shakespeare (*Théâtre de Ménilmontant*).

MADAME SANS-GÊNE : avec Madeleine Renaud, grande comédienne dans un grand rôle (*Sarah-Bernhardt*).

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

LA PETITE FEMME DE LOTH : Tristan Bernard mis en musique par Claude Terrasse (*La Bruyère*).

INQUISITION : un drame théologique de Diego Fabbri (*Œuvre*).

OURAGAN SUR LE CAINE : les militaires ont aussi des débats de conscience (*Th. en Rond*).

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE : Audiberti d'après Shakespeare (*Athénée*).

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

PATATE : le meilleur théâtre de boulevard par le meilleur Achard (*St-Georges*).

BOBOSSE : un récital François Périer dans un Roussin 1954 (*Michodière*).

IRMA LA DOUCE : « L'Opéra de quat'sous » de Marguerite Monnot (*Gramont*).

L'ŒUF : Jacques Duby dans une pièce insolite et drôle (*Atelier*).

LA CANTATRICE CHAUVE : pour faire connaissance avec Ionesco (*Huchette*).

ROMANOFF ET JULIETTE : Roméo, Juliette et la drôle de guerre froide (*Marigny*).

CINEMA

LA VÉRITÉ (PRESQUE) NUE : « Confidential » victime de l'humour anglais (*Marbeuf*).

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI : l'absurdité de la guerre dans un chef-d'œuvre (*Rex, Normandie, Moulin-Rouge*).

UNE PARISIENNE : un cocktail pour B.B. (*Berlitz, Paris, Wepler*).

L'INVAINCU : l'Inde moderne (*Ursulines*).

CHARMANTS GARÇONS : Zizi Jeanmaire dans un film charmant (*Marignan, Français*).

UN AMOUR DU DIMANCHE : poésie hongroise (*Cinéma d'Essai Caumartin*).

LE TRIPORTEUR : le meilleur film de Darry Cowl (*Balzac, Helder, Scala, Vivienne*).

LES NUITS DE CABIRIA : les malheurs d'une petite prostituée romaine (*Broadway, Vendôme*).

NATHALIE : une comédie policière, avec Martine Carol (*Colisée, Marivaux*).

RACINES : le meilleur film brésilien (*Cardinet*).

LA NUIT DES FORAINS : une œuvre insolite d'Ingmar Bergman (*Panthéon*).

LA NUIT DES MARIS : le « spleen » américain (*Quartier-Latin*).

ILS ÉTAIENT NEUF CÉLIBATAIRES : un classique de Sacha Guitry (*Pagode*).

LES TRENTE-NEUF MARCHES : un Hitchcock (*Studio Bertrand*).

UNE PLACE AU SOLEIL : Elizabeth Taylor dans un film de Stevens (*Studio Parnasse*).

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS : pour petits et grands enfants (*Richelieu*).

DON QUICHOTTE : le classique de Pabst (*Studio 28*).

LE PRINCE ET LA DANSEUSE : un conte de fées avec Marilyn Monroe (*Les Reflets*).

LA CHRONIQUE DES PAUVRES AMANTS : Néo-réalisme et antifascisme (*Triomphe*).

LA SEMAINE

Grèves sans surprise

LES machinistes des théâtres nationaux ont repris le travail, mais comme leur situation n'a pas été modifiée, les grèves surprises continueront. Les machinistes demandent 30 % d'augmentation. Les services du ministère des Finances ont calculé qu'une augmentation simplement de 10 % entraînerait une subvention supplémentaire de 230 millions. Et il faudrait ensuite prévoir la hiérarchisation de tous les salaires.

L'Etat, qui accorde déjà un miliard et demi de subventions à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, et 450 millions à la Comédie-Française, se fait tirer l'oreille.

Cinéma français en hausse

● *Le Pont de la rivière Kwai* a été désigné par les critiques de cinéma new-yorkais comme le meilleur film américain de l'année, et David Lean comme le meilleur metteur en scène. *Douze hommes en colère* vient après et *Gervaise* se trouve en tête de liste des meilleurs films étrangers.

Le cinéma français est d'ailleurs en progrès sur le marché américain où seuls les films français ont enregistré une hausse. Trente-six films (contre 23 en 1957) ont été projetés, rapportant plus de deux millions de dollars (850 millions de francs).

Association et licenciement

● En France, pour limiter les risques financiers que représente la production d'un grand film, quatre producteurs ont décidé de s'associer. Il s'agit de Jacques Bar (*L'Homme à l'imperméable*), de Raymond Borderie (*Le Salaire de la peur*), Raymond Froment (*Les Héros sont fatigués*), Henri Bérard (*Du Rififi chez les hommes*). Un cinquième, Robert Dorfman (*Jeux interdits*), vient de se joindre à eux. D'autres pourraient suivre.

En Angleterre, les difficultés de l'exploitation cinématographique ont amené John Arthur Rank à licencier 250 employés, tandis que, au cours du dernier semestre, 108 salles de projection ont dû fermer leurs portes.

La concurrence de la T.V. (qui vient de créer sa huitième station) semble en partie responsable de cette situation.

Première pièce

● *Corvara ou La Malédiction* est la première pièce de Marie Susini, jeune romancière, à qui l'on doit : *Plein soleil*, *La Fiera* et *Un pas d'homme*. Fait exceptionnel pour un jeune auteur, la pièce a été publiée un an avant que Tania Balachova ne la distingue et pousse Nicole Kessel à la monter, aux mardis de l'Œuvre.

BALLETS

Le Rendez-vous manqué

● ***La musique compte aussi.***

(*De notre envoyé spécial*)

DOUZE imprésarios de standing international assistaient à la « première mondiale » du premier ballet de Françoise Sagan, *Le Rendez-vous manqué*, présenté le 3 janvier à l'Opéra de Monte-Carlo.

Le ballet sera bientôt monté à Paris, à Londres et à New York, toute la publicité s'appuyant sur le nom magique de la jeune romancière à laquelle on a envie de dire : « *Puisque vous savez écrire, mademoiselle, pourquoi confiez-vous à d'autres le soin d'exprimer ce que vous avez à dire... Et si vous teniez à le dire cette fois en musique, pourquoi celle de M. Michel Magne ? Car dans un ballet, savez-vous, la musique compte aussi ?* »

Et de celle-là, il vaut mieux ne point parler. Dans un kiosque de jardin public, aux environs de 1885, cette limonade eût déjà paru écœurante.

→

Chaque semaine
vous trouverez dans
« ALLO... PARIS »
tous les programmes

Janvier au

TNP

HENRI IV
(11, 19, 23 et 29 janvier)
MACBETH
(15 et 25 janvier)
PHEDRE
(16, 18, 24 et 30 janvier)
CE FOU DE PLATONOV
(17, 26 et 31 janvier)

STUDIO 43
43, Fg-Montmartre - PRO. 63-40 - PERMAN.
En PREMIERE EXCLUSIVITE
3e SEMAINE DE SUCCES
LES PREMIÈRES JOIES
Film soviétique en couleurs

STUDIO 28
10, rue Tholozé (MON. 36-07)
DON QUICHOTTE
de G. W. PABST
Le Triomphe de LOCARNO 1957

LOUEZ VOS PLACES
aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Élysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

Cours d'art dramatique Serge LIGIER
- Représentations de pièces de jeunes auteurs et matinées classiques.
- Premières répétitions de spectacle monté par les élèves du cours à partir du 7 janvier.
- Inscriptions pour les nouveaux tous les jours de 10 h. à 18 h. au Théâtre du Tertre, 81, rue Lepic (MON. 11-82).

Au programme : exercices pratiques de diction, d'interprétation et de mise en scène.
Communiqué.

Cabarets Dancings

Agnès Capri 5, rue Molière RIC. 44-55 de 21.30 à 2 h. matin

AMIRAL NOUVEAU SPECTACLE BAL. 56-66

CLUB CH. ELYSEES Orch. Sylvain David LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Fernand RAYNAUD SULLY d'AUTeuil 71-18

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

GABY TAGADA CLUB 9, rue Delambre DAN. 81-52

LIDO ÉLY. 11-61 LIDO ÉLY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Fraday

AU THÉATRE

AU CHEVET D'UNE VIEILLE DAME

par ROBERT KANTERS

QUAND je lis un hebdomadaire bien fait (disons « L'Express »), j'ai toujours le sentiment d'un pénible contraste entre les pages politiques, économiques, féminines et les pages littéraires et théâtrales : là on parle de choses qui retentissent dans la vie de tout le monde, qui intéressent les hommes ; ici, de choses qui intéressent les mandarins.

On a vaguement l'impression de quitter la rue pour faire une visite à une vieille dame. On commente la pensée de M. Robbe-Grillet, certes, et le visage de Mlle Mylène Demongeot. C'est l'actualité éternelle. Mais si ce ne l'était pas ? S'il y avait un peu de friperie dans tout cela, j'en demande pardon à Mlle Demongeot, qui n'est pas en cause, et à Mlle Sagan, qui ne s'offense certainement pas quand on l'appelle « ma petite vieille ».

Aussi, au lieu de l'inventaire des nouveautés un peu vieillottes de 1957, pourquoi ne pas faire un bond comme les savants jusqu'en 2008 ? « Il reste deux grands mystères dans le monde », disait le Dr Clifford C. Furnas : « La couleur verte de l'herbe, la teneur en cuivre des huîtres. »

Et chez nous, est-ce qu'on découvrira par quelle photosynthèse l'œuvre d'art se nourrit de la vie et de l'esprit comme l'herbe de la lumière ? Est-ce qu'on expliquera la teneur en poésie d'un vers de Racine ou d'un verset de Saint-John Perse ?

Ou bien est-ce que la vieille dame ne sera pas morte ? Non point d'inanition, mais de solitude. On parle beaucoup de crise au théâtre, mais on sait bien que ce n'est pas une crise, c'est une maladie à évolution lente et, si on n'y prend garde, fatale.

Depuis cinquante ans, alors qu'il y a de plus en plus d'hommes sur la terre, de plus en plus d'écoles aussi, c'est-à-dire un public potentiel de plus en plus large, il y a de moins en moins de théâtres.

Les textes de Shakespeare et de Racine, de Giraudoux et de James Joyce deviennent chaque année un peu plus lointains, un peu plus semblables au texte de la messe que l'on écoute encore, mais auquel on ne comprend plus rien. On réclame une politique du théâtre par intervention, décentralisation et subventions.

La haute couture de l'esprit

Mais quand on réclame subventions et contingentements, n'est-ce pas pour maintenir artificiellement quelque indice des 213 ou des 179 articles, pour aider des industries moribondes qu'on ne peut ou qu'on ne veut pas laisser mourir ?

Voulant être plus précis, j'ai ouvert les Tableaux de l'Economie Française publiés par l'Institut National de Statistique (1956). J'y ai trouvé avec peine qu'il y avait 400 théâtres en France (pour 5.480 cinémas). Mais alors que dans les chapitres proprement économiques, je retrouve le cinéma, avec ses 2.727.000 fauteuils, ses 44.873 millions de recettes, nulle part je ne retrouve le théâtre. Le théâtre en tant qu'activité économique est déjà mort ou quantité négligeable.

Et nous savons bien que si le théâtre manque d'argent parce qu'il manque de spectateurs, il manque de spectateurs non point parce qu'il manque d'argent pour monter des spectacles, mais parce qu'il n'est plus assez aimé.

Le plus important alors, si nous ne voulons pas qu'en 2008 la vieille dame soit morte, c'est d'apprendre à l'aimer.

Le mouvement qui a vidé les théâtres depuis un siècle et continue à les vider n'est peut-être pas nécessairement irréversible. Le public de la musique a été élargi par la radio et le microsillon. Il n'est pas impensable que le public de l'art théâtral soit élargi de même par le cinéma et la télévision.

Ensuite, par l'école et l'éducation, par les associations de spectateurs peut-être qui rendent plus facile matériellement l'accès du théâtre, plus habituelle sa fréquentation (il commence à en exister en France, au T.N.P., au Théâtre des Nations, etc.), le prestige du théâtre se maintiendra comme celui d'une haute couture de l'esprit.

On saura que le théâtre, c'est le seul cinéma qui soit vraiment Hi Fi et 3 D. Et c'est pourquoi, en 2008, devant un public fervent, on jouera (peut-être) Bajazet au Français. Mlle Pascale Audret sera Guhanhumara dans une reprise des Burgraves, et Mlle Brigitte Bardot, le cœur battant, atteindra l'âge de faire ses débuts à la scène dans Athalie.

Vive le théâtre !

AU CINÉMA

VERTUS DE LA PAUVRETÉ

par JEAN-PIERRE VIVET

L'ULTIME RAZZIA
film américain de Stanley Kubrick (George-V)

LE GRAND CHANTAGE
film américain d'Alexander MacKendrick (Lord-Byron).

PAUVRETE n'est pas vice. Elle est même vertu au cinéma, dans la mesure où elle incite les réalisateurs privés de grands moyens à compter davantage sur leur imagination. C'est elle qui a sauvé le cinéma italien, en donnant naissance au néo-réalisme. C'est elle qui permet aujourd'hui au cinéma américain de se renouveler en dépit des éternels Cecil B. de Mille. L'excellent film de Stanley Kubrick, L'Ultime Razzia, est une victoire de la pauvreté.

Tout tient dans l'agencement du récit, dans la minutie avec laquelle Kubrick nous décrit l'exécution d'un hold-up dans les bureaux du pari mutuel d'un champ de courses. Chronomètre en main, il ne nous fait grâce d'aucun geste. Parfois même, il arrête son récit et revient en arrière pour nous préciser le rôle de tel ou tel personnage. On pourrait craindre que cette méthode, qui tient du rapport de police ne nuise au « suspense » ; au contraire, l'attente, constamment renouvelée, se fait de plus en plus oppressante.

On pense inévitablement à Asphalt Jungle, cet autre documentaire sur la façon de dévaliser une banque. On y pense d'autant plus que, comme ceux de John Huston, les héros de Kubrick ne sont pas des « durs », mais des besogneux, pour la plupart des amateurs, un caissier miteux, un barman endetté, un policier insatisfait, avec leurs petits problèmes quotidiens et ce rêve du grand coup qui leur permettra enfin de mener, à l'abri du besoin, une vie honorable.

Et comment ne pas songer encore à Huston devant la façon dont Kubrick immole à une fatalité ironique tant de soins, tant d'efforts, tant d'audace. La moralité prend le visage de l'absurde : une valise qui s'ouvre sur un aérodrome et livre deux millions de dollars au souffle d'un réacteur...

Stanley Kubrick, qui a vingt-huit ans, à la différence de beaucoup de jeunes réalisateurs, n'est pas venu au cinéma par la télévision. Mais son film, tourné en vingt jours, sans vedettes, avec un budget dérisoire, s'apparente aux récentes réussites de Sidney Lumet ou Delbert Mann. La qualité de l'image importe moins que la vérité des détails, la rigueur de la construction, la force de l'inspiration.

Le « doux parfum du succès »

Un autre film américain également à voir : Le Grand Chantage. Mais celui-là s'inscrit à l'autre bout du jeune cinéma d'outre-Atlantique : nous ne sommes plus à l'école de la télévision, mais à l'école de Broadway et de l'Actors' Studio.

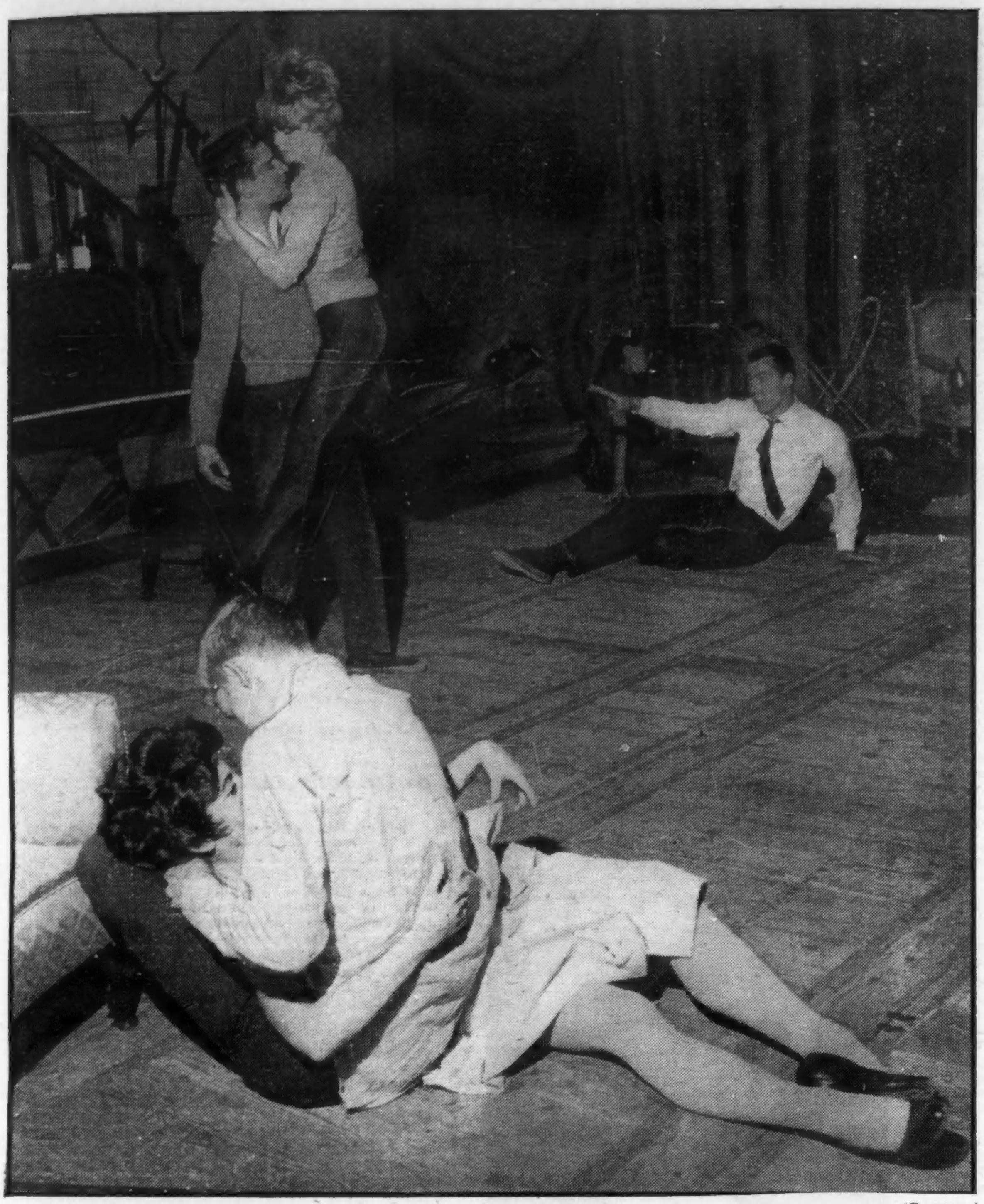
Ici, c'est au Grand Couteau qu'on pense : par la violence avec laquelle est dénoncée la pourriture d'un milieu — en l'occurrence la presse du spectacle — et aussi par le fait qu'on est en présence d'une véritable tragédie. L'auteur du scénario est d'ailleurs Clifford Oddets, qui écrivit précisément Le Grand Couteau.

Les personnages : un « columnist » tout puissant qui règne sur soixante millions de lecteurs, fait et défait les réputations, terrorise jusqu'aux membres du Congrès. A côté de lui, à ses pieds plutôt, un jeune chargé de presse, avide de connaître à son tour le « doux parfum du succès » (c'est le titre original du film). Il se contente en attendant de respirer la mauvaise odeur des coulisses, glanant çà et là quelques dollars contre la promesse d'un écho.

La bouche souriante, l'œil sournois, tous les moyens lui semblent bons pour « arriver ». Quand le « columnist » lui offre de faire sa fortune s'il le débarrasse d'un guitariste dont sa sœur est éprise, il fait courir le bruit que ce guitariste est drogué et communiste. Mieux : il glisse un paquet de cigarettes à la marihuana dans la poche de son manteau et le dénonce à la police.

La presse du spectacle à Hollywood ou à Broadway n'est pas une bergerie : le procès de « Confidential » n'est pas bien loin. Mais, par son outrance, Le Grand Chantage relève moins de la satire sociale que de l'étude pathologique et le film perd parfois en vérité ce qu'il gagne en force dramatique. Mais il bénéficie de deux interprètes de classe : Tony Curtis, veule, visqueux, Burt Lancaster, tyran froid, qui oublie ici ses pitreries coutumières.

La brutalité de la mise en scène, ses ellipses, ses images mangées par l'obscurité ou brusquement éclairées d'un violent coup de projecteur, on pourrait croire le film réalisé par un Aldrich. On est tout surpris d'apprendre que c'est Alexander MacKendrick qui l'a signé, le réalisateur de Whisky à gogo, un vieux spécialiste de l'humour britannique.



(Europress.)

« LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ ».
La danse devant le Buffet.

L'avenir de M. Magne, nul ne peut en douter, est dans la publicité. Mais justement, celui de Françoise Sagan est ailleurs. Quel gâchis, dirait-elle, s'il s'agissait d'une autre.

Bref, un jeune homme attend toute une nuit la femme qu'il aime. Pour le distraire, ses amis organisent chez lui une surprise-party. Le jeune homme les chasse, et après avoir vécu, une dernière fois, en rêve, son beau roman d'amour, il se tue à l'aube, au moment précis où la femme tant attendue pénètre dans sa chambre.

Deux chorégraphes — John Taras pour la partie classique, Don Lurio pour la partie moderne — et deux interprètes de premier ordre, Vladimir Skouratoff et Toni Lander, ont admirablement servi cet argument. Pour la première fois, grâce à Don Lurio, l'âpre tristesse des jeux de Saint-Germain-des-Prés est présentée avec cette force, avec ce goût de vérité sur un théâtre. Et Taras, dans une suite de variations et de pas de deux d'une invention jailllissante, a bien exprimé les mouvements d'âme du héros. Dans un ensemble excellent, seule Mlle Adam, qu'une publicité tapageuse avait tuée dès avant le lever du rideau, n'a pas correspondu à l'attente qu'à son propos on avait cru bon de susciter.

Le « générique » du ballet comporte deux autres vedettes : le peintre Bernard Buffet, le cinéaste Vadim. Nous attendrons de revoir les décors de Buffet à Paris, convenablement éclairés, pour fixer notre opinion. Vadim signe comme « metteur en scène » ; à Monte-Carlo, les signes extérieurs de cette mise en scène n'ont pas été perceptibles.

VOUS CONNAISSEZ ?

● LE DERNIER LIVRE DE MAURICE CHEVALIER (septième tome des *Mémoires*).

Maurice Chevalier, *artisan de France,* tient *à empaqueter joliment l'ouvrage de sa vie,* car c'est *à travers ses écrits qu'il cherche le code de sa route.* Tantôt artisan, tantôt matador, il cite Montaigne en exergue, et donne son petit avis sur tout, d'une façon toujours très personnelle.

● POLITIQUE : *Ike vient d'avoir une crise cardiaque. L'opinion politique est que ses forces ne lui permettront pas de continuer. Il a deux ans de moins que moi.*

● THÉATRE : *« Patate » m'a bouleversé. C'est une purée d'âmes. Achard est un Satan de l'esprit, un diamant blanc-bleu serti dans un abcès.*

● JEUNESSE DÉLINQUANTE (à propos des assassins du parc de Saint-Cloud) : *Va-t-on laisser deux jeunes crapules dégénérées me souiller « mon » parc ?* (l'auteur habite à proximité).

● CINÉMA : *Eté revoir « Les Temps modernes ». Ai l'impression que Charlie Chaplin n'a pas été au bout de son idée.*

● MARILYN MONROE : *On me blague sur mon goût pour Marilyn Monroe, ce à quoi je réponds : il m'arrivait bien, étant gosse, de m'arrêter devant de grands restaurants, de renifler l'odeur de la bonne cuisine et, obligatoirement, de ne pas pénétrer...*

Elle inspire évidemment le désir masculin, mais aussi une sorte d'angoisse pour la suite de son destin. Sa gloire, radieuse, tient à quelques kilos de trop, quelques erreurs de conduite, quelques dangereuses distractions. Sa force magnétique est faite de fragilité, mais telle que je l'ai ressentie près de moi, dant une troublante heure : elle est unique et adorable, that darling Marilyn.

● COMÉDIE - FRANÇAISE : *Rencontré Pierre Descaves, l'administrateur de la Comédie-Française, à la reprise de « Histoire de rire » au théâtre Saint-Georges, et il m'a lancé : « Je vous aurai, vous. » Et comme je lui demandais pourquoi, il reprit : « Pour interpréter Molière à la Comédie-Française, je vous aurai. »*

Un peu surpris, et flatté, je n'ai rien répondu. Nous devons nous rencontrer à New York où la Comédie-Française va donner quatre semaines de représentations, pour discuter de cette proposition qui me fait danser deux titres dans la tête : « Le Bourgeois gentilhomme » et... « Le Misanthrope » qui m'attirent depuis pas mal de temps.

Quoi ? Je rêve ? Excusez, messieurs-dames, on m'y aide...

● MÉTIER : *Salle entièrement louée ce soir. O mon métier, je t'adore. Il faut que je perfectionne simplicité et classe.*

● PHILOSOPHIE : *La belle affaire d'aimer quelqu'un en plein triomphe et en période dominatrice ! C'est quand le bonhomme vacille, cafouille et souffre qu'il a besoin de compréhension.*

● NOTORIÉTÉ : *Hier j'ai voulu, avant son départ pour l'Amérique, faire connaître à Charles Boyer le Marché aux Puces, après un repas où nous avions senti cette confiante amitié de vieux couple que rien ne peut plus déranger désormais.*

Nous inspections, par un froid soudainement glacial, les étalages hétéroclites du marché Biron, lorsque, devant l'un d'eux, dont le ou la propriétaire était absent, une femme vint vers moi, me demandant :

— Etes-vous le vendeur, monsieur ?

Croyant à une facétie, je regardai la personne du coin de l'œil et prêt à rire.

Non, elle était sincère et ne connaissait nullement mes traits.

— Ce n'est pas moi le vendeur, madame, répondis-je alors, et, désignant Charles : « C'est monsieur. »

Et la femme, fixant bien notre séducteur franco-américain, de lui demander sans piper : « Alors, monsieur, est-ce que vous avez des gobe-mouches à vendre ?

— Non, madame, répondit Charles, je n'en ai pas en ce moment. »

Et la chercheuse de gobe-mouches partit du même pas inspecter les boutiques avoisinantes, pendant que nous mettions, Charles et moi, le doigt sur nos fragilités.

Galerie ART VIVANT
72, boulevard Raspail - LIT. 99-61
LAURÉATS 57

BERNHEIM-JEUNE - DAUBERVILLE
Pierre JEROME
27, av. Matignon - 8 janvier-6 février

GALERIE JACQUES MASSOL
12, rue La Boétie
DOBASHI NAMEKI
SATO TABUCHI

Librairie-Galerie Gérard MOURGUE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
HISTOIRE DE PARIS ET DES PARISIENS
(éditions du Pont Royal)
Estampes, photographies, plans anciens
Jusqu'au 14 janvier

CALENDRIER
DES GALERIES D'ARTS
GALERIE MAEGHT
BRAQUE, MATISSE, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA

L'HOMME FACE A LA

par KARL JASPERS

Karl Jaspers, philosophe allemand de 75 ans, qui est l'un des maîtres de l'existentialisme, a prononcé une conférence diffusée par la plupart des postes de langue allemande.

Pressé de la publier, il y a consenti parce que « l'heure n'est pas au sommeil » *et que* « des milliers de voix auxquelles je voudrais joindre la mienne devront chacune à sa manière renouveler sans cesse ces appels ».

Le texte intégral de cette conférence, qui exprime en termes simples et angoissés le drame de l'homme face à la bombe atomique, sera édité la semaine prochaine chez Plon. « L'Express » *est heureux de pouvoir donner cette semaine en exclusivité la primeur de quelques extraits de ce texte à ses lecteurs.*

Jaspers, qui n'avait pas 40 ans lorsqu'il fut fait titulaire de la chaire de philosophie de Heidelberg, chaire la plus enviée de l'Université la plus illustre d'Allemagne, a établi sa réputation en publiant, juste avant l'avènement de Hitler, trois volumes intitulés simplement « Philosophie ». *On lui doit également une très célèbre* « Psychopathologie », *un* « Nietzsche » *et une étude sur Van Gogh.*

Son existentialisme se distingue profondément, par certains prolongements psychologiques, de celui de Heidegger qui a marqué les existentialistes français.

Jaspers a toujours voulu prendre parti sur les grands problèmes de notre époque. Aussi, en 1935, le gouvernement nazi lui retira-t-il sa chaire. Jaspers dut s'exiler. De retour en Allemagne après la guerre, il redevint professeur à l'Université de Heidelberg et publia une importante étude sur les crimes de guerre, où il invita ses compatriotes à un sérieux examen de conscience.

Depuis 1948, Karl Jaspers est professeur à l'Université de Bâle.

QUE faut-il faire dans le domaine politique ? Tous les hommes qui réfléchissent veulent que les armes atomiques soient supprimées. Tous les gouvernements affirment qu'ils y sont décidés. Mais on ne peut être sûr de cette suppression que si, en même temps, est institué un contrôle réciproque des armements atomiques...

Et malgré l'existence des bombes atomiques, il y a encore constamment des guerres. Il est vrai que, comparées à la guerre mondiale, ce ne sont que de petites guerres locales, mais là où elles ont lieu, elles font des ravages effroyables. Au lieu d'affirmer qu'il n'y aura plus de guerres, parce qu'il existe des bombes atomiques, il faudrait plutôt dire : il peut y avoir des guerres aujourd'hui sans qu'on utilise la bombe atomique.

Est-ce que faire la guerre deviendrait l'atroce privilège des petits Etats ? Ils commettent des actes de violence pour modifier leur situation. Ils menacent leurs adversaires plus faibles afin de les vaincre par la force selon les anciens procédés. Ils menacent même les grands Etats en suscitant le risque du déclenchement d'une guerre mondiale. Ce danger a un effet intimidant.

Si les petits Etats rompent un traité par la force, les grands Etats n'osent quand même pas recourir à la force pour faire respecter le droit.

Mais ce privilège des petits Etats souverains n'est possible que parce que les grands Etats ne sont pas d'accord sur la défense du droit et des traités. Ils exploitent plutôt l'action des petits Etats pour étendre et pour maintenir les uns contre les autres leurs positions de grandes puissances.

Les grands Etats s'efforcent de persuader les petits belligérants de faire la paix, mais non sans arrière-pensées. Ils prennent parti pour l'un ou l'autre et se trouvent, presque toujours, opposés les uns aux autres. Ainsi, pendant que les petits Etats se font la guerre avec la tolérance et même, dans une certaine mesure, avec la protection des grands Etats, ceux-ci courent perpétuellement le danger d'être engagés dans une guerre mondiale.

Quatre principes pour la paix

Les principes fondant une véritable paix politique devraient être les suivants :

● PREMIÈREMENT : les traités seraient considérés comme ayant force de lois aussi longtemps qu'aucune modification n'y serait apportée, modification qui ne pourrait être obtenue, le cas échéant, que par de nouvelles négociations. Si de profondes différences d'opinion se manifestaient, on ferait appel à une juridiction supérieure. Mais, de même qu'un Etat ne peut supprimer la police, de même la juridiction supérieure créée par les Etats pour assurer la paix de leur communauté ne peut pas non plus renoncer à tout recours à la force.

Comment constituer cette force commune et comment la mettre au service de la juridiction supérieure ? C'est le grand problème.

● DEUXIÈMEMENT : si l'idée de droit doit l'emporter, cela implique que les Etats renoncent au principe de la souveraineté absolue. Ils devront donc accepter les décisions prises à la majorité des voix et renoncer au droit de veto. En revanche, il devrait être possible, après un certain temps, de faire réexaminer une décision prise par une autorité compétente, de reprendre les négociations à son sujet et — éventuellement — d'en venir à de nouvelles décisions.

Le deuxième grand problème serait la création d'autorités supranationales qui se trouveraient dotées de pouvoirs sans précédent au cours de l'histoire.

● TROISIÈMEMENT : le fait de conclure la paix impliquerait un échange illimité d'informations

KARL JASPERS
« *Si l'homme veut continuer à vivre, il faut qu'il change.* »

et la confrontation libre et publique des idées, sans aucune censure. Il faudrait que tout se passe sous les yeux du monde entier.

● QUATRIÈMEMENT : les affaires intérieures d'un Etat intéressent aussi tous les autres. L'injustice appelle la réprobation du monde entier. La réparation d'une injustice commise dans un pays — par exemple une violation des Droits de l'Homme — deviendrait possible grâce aux autorités supranationales.

● CINQUIÈMEMENT : les frontières politiques et les traités injustes établis dans le passé pourraient être révisés. Des peuples soumis à d'autres devraient être libérés, si telle était leur volonté, par une décision d'une autorité supranationale. Des élections libres au scrutin secret permettraient de connaître la volonté des peuples.

En fait, ces principes sont aujourd'hui rejetés.

Puisque aucun plan destiné à supprimer la bombe atomique par un traité, instituant en même temps un contrôle réciproque, n'a avancé d'un pas, puisqu'on ne s'est pas réellement engagé sur le chemin menant à un ordre mondial, nous nous trouvons toujours devant la même alternative extrême : ordre mondial ou guerre mondiale, celle-ci entraînant probablement la destruction de l'humanité.

Ce que les hommes d'Etat font aujourd'hui pour la paix se réduit à un effort pour retarder la guerre. On a toujours obtenu ainsi des pauses — pauses précieuses dans l'avance continue de la catastrophe. Mais ce qui est en jeu aujourd'hui est plus grave. Si cette pause au cours d'une guerre perpétuelle ne devient pas un arrêt définitif, alors c'en est fait sans doute de la vie de l'humanité et l'histoire que l'homme peut imaginer aura trouvé sa fin.

Qu'en pense l'opinion publique ?

La guerre terminée, Einstein mit le monde en garde : si l'on continuait dans cette voie, on allait à la ruine. Mais quand l'esprit de recherche des savants et des techniciens se trouve mis en branle et que les subventions accordées par l'Etat dépassent en importance tout ce qu'on avait jusqu'alors mis à la disposition de chercheurs scientifiques, un avertissement, si bien intentionné soit-il, ne peut pas changer grand-chose.

Les savants sont devenus, en tant que main-d'œuvre qualifiée, des instruments au service de gouvernements qui désirent des armes d'une capacité maximum de destruction pour être toujours mieux armés que leurs adversaires.

Certains savants, en leur âme et conscience, ont des scrupules : ils hésitent. La plupart d'entre eux s'absorbent dans l'étude des problèmes techniques à résoudre. Ils font ce qu'on leur demande de faire, sans vouloir réfléchir à l'ensemble du problème. Il y a un abîme entre l'ingéniosité de leur création technique, d'une part, et leur naïveté politique, de l'autre. Effrayés par ce qu'ils ont créé, ils réclament une solution en agitant des idées de paix, tout en continuant leurs recherches.

De quoi dépendent notre vie et notre mort

Partout il y a des gens qui protestent. On veut que la bombe atomique, comme telle, soit déclarée criminelle. Mais de même que les associations pacifistes n'ont jamais contribué le moins du monde à empêcher les guerres, de même tous les efforts des protestataires sont vains et même dangereux : ils ne visent qu'à supprimer la bombe atomique, sans considérer l'ensemble de ses rapports avec les actes effectifs des gouvernements et les impulsions manifestes de la plupart des hommes. Ils n'atteignent pas la racine de ce qui fait le malheur de l'humanité; ils en restent au symptôme. Et parce qu'ils détournent la pensée de l'essentiel, ils contribuent à créer la confusion, comme si l'on pouvait obtenir un changement par des cris d'indignation ou des proclamations. Car, derrière la façade de leurs opinions et de leurs émotions, les hommes, pacifistes ou non, ne modifient pas leur manière d'agir et de penser.

Leurs indignations, leurs appels angoissés correspondent dans leur fausseté au voile sous lequel ils dissimulent leur vie, telle qu'ils la vivent effectivement. Mais la réalité passe outre et leurs déclarations restent vaines. En effet, face à la conscience satisfaite d'elle-même, « *se trouve la vérité alliée à la réalité* » (Hegel).

En fin de compte, on préférerait ne rien savoir du danger atomique. On se dérobe : devant la menace de la catastrophe totale, on ne veut faire ni de politique ni de plans. Nous voulons vivre, nous ne voulons pas mourir. Mais si ce malheur arrivait, tout serait fini. Il est donc inutile d'y penser.

Mais quelle manière de vivre, quelle politique consciemment aveugles ! Vouloir oublier ce qui peut arriver est un affront à la dignité de la raison. Un être doué de conscience veut savoir ce qui peut être su. Aujourd'hui, nous nous trouvons indiscutablement menacés par une grande catastrophe.

Croire qu'un danger réel, mais nullement élucidé par la réflexion, s'évanouit si on l'oublie, c'est la politique de l'autruche. Avoir constamment sous nos yeux cette catastrophe possible et même probable, c'est actuellement notre seule chance d'accomplir une véritable réflexion sur nous-mêmes, de renouveler notre sens politique et de nous défendre contre la catastrophe qui nous menace.

Nous aimerions bien penser : cette catastrophe est impossible ; si elle était possible, chaque gouvernement et chaque Eglise le proclameraient chaque jour; il est vrai que tous les hommes doivent mourir, que les peuples meurent; l'histoire du monde représente une perpétuelle et inévitable destruction des splendeurs suprêmes qu'elle a révélées ; mais l'humanité même, le sol de la vie d'où croît sans arrêt une vie nouvelle, ne peut pas périr ; il n'est pas possible que le danger soit si grand ; on trouvera bien le moyen d'éliminer les possibilités de destructions.

Contredisant cette assurance, une expérience fondamentale fut faite par tous ceux qui, aujourd'hui, ont atteint un certain âge : ce qui paraissait impossible, ou nous l'avions relégué dans un lointain avenir qui ne nous concernait pas. Pourtant, nous en avons été nous-mêmes les victimes : ce fut la première guerre mondiale, dont la conséquence fut que l'Europe cessa d'être le centre du monde ; ce fut le national-socialisme qui assassina six millions de Juifs.

Quand nous entendions parler, entre 1920 et 1930, de l'énergie atomique, nous pensions que

GUERRE ATOMIQUE

ce n'était qu'une théorie. On nous racontait des choses prodigieuses et nous les trouvions extrêmement intéressantes pour notre représentation de la matière ; mais elles semblaient sans importance pratique. Aujourd'hui, elles sont déjà inscrites dans les faits.

Quand nous essayons à nouveau, maintenant, de nous rassurer, dans le sentiment qu'une catastrophe dont la monstruosité dépasse toutes les limites d'une imagination normale doit être impossible, nous devons, tenant compte des faits connus, admettre avec un profond sérieux ceci : pourquoi ne serait-il pas possible que l'humanité

périsse, et périsse bientôt ? N'est-il pas déjà monstrueux que l'homme dispose sur la terre des énergies cosmiques, de l'énergie solaire, en les dégageant de la matière terrestre restée, jusqu'ici, en repos ?

La façon dont nous réagissons par nos pensées et nos actions à cette possibilité réelle va décider de la mort et de la vie de l'humanité. La situation actuelle crée une responsabilité dont seule une parfaite sincérité permet de prendre conscience.

Le seul chemin qui reste possible

Parce que l'humanité ne veut pas périr, les gouvernements seront obligés de prendre la décision de restreindre leur souveraineté.

Ce que des intelligences supérieures ont produit, en exposant l'homme à la catastrophe suprême, doit être maîtrisé par un système d'institutions permettant d'appliquer efficacement les traités.

Les institutions intelligemment conçues obligeraient chaque individu, par la volonté de tous, à résister aux instincts fondamentaux de l'homme : au désir d'user de la violence, à la joie que lui donne la violence par le risque même qu'elle comporte, au désir de se sacrifier lui-même en pleine violence, de vaincre ou de mourir, au désir de se lancer dans des aventures de plus en plus grandes pour échapper à la fadeur de l'existence.

Sous la contrainte imposée par la communauté, ces impulsions devraient désormais être transposées et se manifester sous des formes inoffensives pour l'ensemble de l'humanité.

Mais cela n'est pas suffisant. Il semble douteux que des traités et des institutions suffisent à conjurer le malheur. Ce sont là plutôt des décors derrière lesquels on renforce sa propre puissance et on prépare le pire.

En fait, on utilise toute son énergie, en mobilisant les plus grandes intelligences, à augmenter la réserve des bombes atomiques et à accroître leur efficacité; à rendre possible la mort totale qui, chaque année, chaque jour, se rapproche de nous (...).

L'orientation politique doit prendre une autre direction. Du moment que la folie et la méchanceté, qui, jusqu'ici, avaient des effets limités, mènent aujourd'hui toute l'humanité à la ruine, du moment que désormais, si nous nous montrons incapables de vivre tous ensemble et les uns pour les autres, nous allons tous ensemble périr, cette situation nouvelle exige une réponse correspondant à sa gravité.

Une réponse qui dépasse tout le plan politique a été donnée depuis longtemps et souvent répétée depuis que les prophètes de l'Ancien Testament ont osé la formuler et l'enseigner pour toujours. Mais, parce que cette réponse, répétée au cours des siècles avec plus ou moins de sérieux, fut toujours donnée en vain, nombreux sont ceux qui ne veulent plus en entendre parler.

Rappelons quand même ce qu'exige le plus impérieusement et de toute urgence la situation actuelle : il nous faut transformer notre attitude spirituelle et notre manière de penser, notre volonté morale et politique.

Ce qui existait depuis longtemps dans l'individu, mais demeurait impuissant, est devenu maintenant la condition de la survie de l'humanité. Je ne crois pas exagérer en parlant ainsi. Celui qui continue à vivre comme il a vécu jusqu'à présent n'a pas compris la gravité de la menace qui pèse sur l'humanité.

Concevoir intellectuellement celle-ci, ce n'est pas encore l'incorporer dans la réalité de sa vie. Sans une conversion, la vie de l'homme est perdue. Si l'homme veut continuer à vivre, il faut qu'il change. S'il ne pense qu'à l'immédiat, le jour viendra où la guerre atomique éclatera, et alors, probablement, tout sera fini.

De même que nous avons constaté l'efficacité insuffisante des forces politiques, nous constatons aussi qu'aucun changement ne se produit dans les mobiles.

Il faudrait que les hommes soulevés par le désir de puissance et de domination cessent de considérer la vie comme une grande aventure se terminant nécessairement par la mort, ce qui augmente l'attrait de l'extraordinaire. Et les autres devraient cesser de se laisser vivre, passifs, se répandant en plaintes et en accusations.

Le travail de construction et de transformation du monde qui nous entoure, la conquête de biens pour le présent et pour ceux qui viendront après nous, l'épanouissement de la vie dans la lutte qu'impose une concurrence pacifique, dans la contemplation du beau, dans la méditation du vrai ne devraient pas être remplacés par l'action haletante et épuisante que provoque le besoin de détruire la vie et sa plénitude.

Ce qui ne peut pas être planifié

Il faudrait que la foule cesse d'applaudir aux actes criminels de petites minorités, cette foule qui, trop tard, se voit bientôt livrée par la terreur à l'exploitation et l'esclavage.

La métamorphose s'accomplit par chaque individu, par sa manière de vivre d'abord en lui-même, puis par la manière dont il prend conscience du fait que d'autres vivent avec lui. Chaque action, si insignifiante qu'elle puisse paraître, chaque parole, chaque comportement parmi les millions et les milliards d'autres, sont essentiels. Ce qui s'accomplit en grand n'est qu'un reflet de ce qui s'accomplit invisible au sein de la multitude.

Ainsi, toute décision des hommes d'Etat doit être elle aussi examinée dans cet esprit qui conditionne la survie de l'humanité.

Un homme qui, à une table de conférence, prononce un discours en faisant appel à la conscience morale et politique de ses auditeurs, tout en étant déloyal dans sa vie privée, contribue au développement de la catastrophe.

Celui qui, par complaisance pour l'humain, trop humain, tolère dans leurs fonctions officielles des collaborateurs dont la vie est sans foi ni loi, mine la confiance indispensable à l'esprit d'une communauté.

Celui qui, tout en désirant le miracle d'une conversion morale de l'homme, continue cependant, de toute son intelligence, à collaborer à des recherches dont nul, au fond, n'assume la responsabilité, use en vain de formules qui ne l'engagent à rien, il dissimule la réalité et rend suspecte la morale elle-même.

Tandis que tout ce qui peut faire l'objet d'un plan appartient au domaine politique, il faudrait que se produise quelque chose qui ne peut pas faire l'objet d'un plan.

Dès lors, la question : que devons-nous faire ? ne peut plus recevoir une réponse qui montrerait comment il faut agir ; en revanche, un appel se fait entendre, un appel à des possibilités qui sommeillent.

Une conversion ne s'obtient pas par force. On ne peut que montrer la situation telle qu'elle est en réalité et faire entendre les voix exigeantes qui s'élèvent depuis des millénaires.

Ce que les hommes peuvent savoir des possibilités qu'implique l'avenir devrait être enseigné jusque dans les écoles. Si alors quelque chose peut s'éveiller dans l'individu, cela dépend de sa liberté, même lorsqu'il est tout jeune.

Il convient d'exposer clairement les données fondamentales de notre vie politique actuelle et de développer les conséquences qui peuvent découler de notre comportement ; la réponse, alors, sera donnée par chaque individu, non pas dans une opinion, mais dans sa façon de vivre.

Le texte intégral de la conférence de Karl Jaspers est publié aux Editions Plon sous le titre : « La bombe atomique ou l'avenir de l'homme ».

ROMANS

« PLACE AU CANON!... »

par MADELEINE CHAPSAL

VERS le début du siècle un auteur nommé Georges Darien faisait scandale : il avait horreur des bourgeois. Horreur du peuple aussi. Institutions et principes lui semblaient des baudruches, et les « larmes socialistes », de la comédie. En somme c'était un anarchiste et il fut traité comme tel : il mourut pauvre et oublié.

Plus de trente ans après sa mort voici Darien réédité : il y a trois ans *Le Voleur* et aujourd'hui *Bas les cœurs !* (1), son premier livre.

Ouvrages virulents. Est-ce d'avoir été tenus au secret ? Leur indignation apparaît très fraîche, bien plus vivante et proche que les palinodies des bourgeois qui, à l'époque, eurent raison de Darien.

Le Voleur (1898) est l'histoire d'un jeune homme probe qu'écœure la société de son temps, hypocrite et profiteuse. De là sa carrière : puisque les honnêtes gens sont des voleurs, celui qui les vole ne peut qu'être honnête. Georges Darien est d'ailleurs soupçonné de n'avoir pas hésité, pour la bonne ou la mauvaise cause, à faire lui-même usage de fausses clés.

QUANT à *Bas les cœurs !* écrit en 1889, c'est la découverte par un enfant de douze ans (peut-être le futur voleur) de la lâcheté bourgeoise. C'est à l'occasion de la guerre de 1870 que le héros de Georges Darien — lui-même avait neuf ans lorsqu'elle eut lieu — prit honte de son père et des siens, les ayant jugés à leur aune.

M. Barbier, entrepreneur en menuiserie, et ses amis, MM. Legros, Pion et Baudrain, n'ont en effet pas trop de tout leur souffle, quand éclate le conflit, pour hurler sur les boulevards « *Vive l'Empereur !* » et « *Sus aux Prussiens !* ». A les entendre, la colossale armée française, superbement commandée par les généraux Bazaine et Mac-Mahon, n'aura qu'à se montrer pour que tout expire aussitôt, de frousse ; et ces messieurs sont inconsolables de ne plus avoir l'âge du combat. Mais ils surveillent le moral de l'arrière : « *que chacun fasse son devoir* » et « *sursum corda* » sont les moins solennels de leurs mots d'ordre.

Ivre de sentences héroïques, apprenant par cœur les journaux — « *Place au canon ! Et chapeau bas ! Il va faire la trouée à la civilisation !* » écrit, selon l'auteur, « Le Figaro » de l'époque — le jeune Barbier vibre à l'unisson. C'est un beau moment.

L'ANNONCE des premiers succès ennemis n'entame en rien cet enthousiasme. Fausses nouvelles, proclame-t-on. Quand, sur l'insistance des communiqués, il faut bien admettre la défaite, c'est encore pour s'en réjouir : « *Si les Prussiens ont l'audace de s'avancer en France, ils n'en sortiront pas vivants* ». On parle d'arsenic, de brasier, de pal... Le jeune Barbier frissonne : pauvres envahisseurs.

On devine la suite : les uhlans entreront dans la ville sans rencontrer bourgeois qui vive ; tous à trembler derrière leurs persiennes ; quand ils en émergent c'est pour obéir aux consignes de l'occupant. Alors M. Barbier retrouve même assez de force pour collaborer au siège de Paris : il fournit à prix d'or son bois de charpente à l'assiégeant ! Et comme la République est proclamée, tout le monde se fait républicain.

La faible nature de ces messieurs veut en effet qu'ils soient toujours du parti des plus forts. Le jeune Barbier, qui s'en indigne, fut élevé lui aussi à cette école : devant un infirme, un accident, une mort, sa bonne concluait : « *C'est le Bon Dieu qui l'a puni* ». La tranquille imbécillité des bourgeois de Darien est là tout entière : si on ne réussit pas, c'est qu'on est coupable. (Les croyants fanatiques ont usé du même raisonnement : si la femme brûle, c'est qu'elle est sorcière.)

Haut les porte-monnaie et vive le sabre !

D'UNE ironie constante, amère, *Bas les cœurs !* est moins un roman qu'un pamphlet. Si l'auteur fait d'abord mine de prendre au sérieux les patriotes du café du Commerce, c'est hypocritement : ces braillards passent le ridicule. Quant à la naïveté du jeune narrateur, elle est parodique, comme est feinte sa surprise lorsque se révèle l'ignominie de son entourage.

C'est que Georges Darien ne prétend pas à l'objectivité : devant le spectacle social il se hérisse et montre les crocs, comme devant un monstre. Et si les futurs lecteurs sont du nombre ? Tant pis. Georges Darien n'écrit pas pour ceux qu'il décrit.

BELLE indépendance. Certes. Avec quelque chose d'outré, tout de même, dans la façon d'accuser les distances : lorsqu'on met tant de talent à pousser la caricature au noir, tant d'angoisse aussi, c'est peut-être qu'on tremble encore. Que lui avaient-ils donc fait, ces bourgeois, à Darien ? Craignait-il encore leur atroce pouvoir sur son âme ? On ne sait. (Une première étude biographique est en préparation.) Ou était-ce de lui-même qu'il avait peur, d'un interne fléchissement ? Après tout, qui se fait voleur montre le cas qu'il fait des lois, mais n'a pas prouvé qu'il refusait le reste... Fortune faite, le voleur de Darien s'installe agréablement, parmi ses volés.

Il faut lire *Bas les cœurs !* brûlant et singulier ouvrage où la vengeance joue sa meilleure carte : le rire. •

(1) *Bas les cœurs !* par Georges Darien. Ed. J.-J. Pauvert, 332 pages, 750 francs.

ACADÉMIE

Un de perdu, un de retrouvé

L'ACADEMIE FRANÇAISE va sous peu procéder à « une élection de maréchal », expression particulièrement adéquate puisqu'il s'agira de conférer l'immortalité à M. Paul Morand.

Aucun candidat n'a eu jusqu'à présent l'imprudence de se poser en rival. Ce serait en effet s'aliéner à tout jamais les voix, nombreuses, de ceux qui souhaitent aujourd'hui, en accueillant parmi eux un ancien ambassadeur de Vichy, réhabiliter définitivement un comportement politique qui valut cependant à M. Abel Bonnard d'en être expulsé.

Mais l'Académie ayant pour objet, depuis trois siècles, de réunir les quarante esprits les plus éminents de la nation aussi bien dans la religion, la politique ou l'armée, que dans les lettres, chacun sera en droit de prétendre que c'est au titre de la littérature qu'il vote pour M. Paul Morand. Et non au titre de la politique.

M. Pierre Benoit qui mène la campagne, n'en est pas à un canular près. Il s'est bien imaginé dans sa jeunesse qu'il avait été enlevé par les *sinnfeiners* irlandais, et un peu plus tard qu'il avait été dangereusement persécuté à la Libération...

Il restera alors encore deux fauteuils à pourvoir, à la conquête desquels pourront s'affronter quelques-uns des grands esprits qui souhaitent se ranger, par exemple, sous la bannière de quelques romanciers bien connus dès avant la Première Guerre mondiale pour leur conformisme, sauf en matière de grammaire.

En vérité, ce qui se passe à l'Académie française depuis dix ans n'intéresse plus guère que quelques académiciens eux-mêmes — et ceux qui songent à le devenir.

Pourtant, une telle institution pourrait avoir un sens. Elle l'a eu. Elle le retrouverait s'il ne s'agissait plus, pour elle, de désigner les plus empressés à solliciter l'honneur de s'y asseoir, mais ceux qui, pour l'honneur de l'Académie, devraient s'y trouver.

Comme toute assemblée soumise à la loi de la cooptation, l'Académie est un club. Il faut appartenir, de près ou de loin, à un certain cénacle pour pouvoir y entrer. Pendant près d'un siècle, la bourgeoisie conservatrice qui s'exprimait dans « La Revue des Deux Mondes » représentait sinon la France tout entière (Zola n'a jamais été de l'Académie), au moins une partie de la France créatrice. Aujourd'hui, cette classe ne participe pratiquement plus à la vie intellectuelle du pays. En gardant l'accès de l'Académie, elle la condamne à n'y plus voir entrer que des hommes soucieux d'abord de lui plaire.

T. L.

Combien d'académiciens connaissez-vous ?

« L'Express » a un jeu à rebondissements à vous proposer :

1. Combien d'académiciens, sur quarante, êtes-vous capable de citer en cherchant un peu ?

2. Lorsque vous aurez le sentiment d'avoir épuisé votre science, regardez page 31 la liste au complet. Si vous aviez à former une nouvelle Académie française, c'est-à-dire réunir les quarante esprits les plus éminents, qu'y laisseriez-vous parmi ceux qui y sont déjà ?

3. Par qui remplaceriez-vous ceux que vous éliminez ?

Nous publierons la liste-type issue de cette grave consultation.

ÉTRANGER

Mort de l'existentialisme ?

● ***Le « Times » juge sévèrement la situation intellectuelle de la France.***

COMME s'il s'agissait d'une affaire de bourse, le solennel « Times » de Londres titre son article consacré à la situation intellectuelle de la France « Krach sur Sartre ». A ses yeux la vogue de l'existentialisme est terminée, son influence a disparu et la jeune génération est en train de chercher de nouveaux maîtres à penser.

Pour l'auteur de l'article, la vogue de l'existentialisme a été un phénomême de l'après-guerre. « *L'humanisme pessimiste* » de Sartre a triomphé dans une atmosphère de « *rupture des valeurs bourgeoises* » due à l'occupation. L'ordre revenu, ses adeptes se sont dispersés, ont tenté de rejoindre le milieu qu'ils avaient jadis quitté et se sont tournés vers des doctrines nouvelles, plus conformes à leur état d'esprit actuel.

Le « Times » accorde à l'existentialisme un mérite d'ordre universitaire. Il a réussi à affaiblir « *l'emprise stérile de Kant et de Descartes sur la Sorbonne* », mais n'a pas su retenir l'attention des intellectuels. Pourquoi ? D'abord, nous dit-on, pour des raisons politiques. Le rapprochement de Sartre avec les communistes a découragé un nombre important de ses disciples et ceux qui l'avaient suivi dans cette démarche se sont éloignés à leur tour après la rupture de Sartre avec les communistes consécutive à l'affaire hongroise. La jeune génération reproche à ses aînés « *une nouvelle trahison des clercs, l'abandon de leur tour d'ivoire et leur descente si maladroite et si inefficace dans l'arène politique* ». Mais les littéraires n'ont pas suivi non plus, car ils ont découvert que « *la littérature engagée n'est pas nécessairement la meilleure littérature* ».

Qui sont les nouveaux maîtres à penser en France ? Le « Times » écarte Camus, « *une intelligence de second ordre qui ne comprend qu'imparfaitement les idées philosophiques qu'il discute* » bien qu'il admette que *La Peste* est considéré par de nom-

Alexander Werth
LA FRANCE DEPUIS LA GUERRE
"De tous les livres innombrables sur la France d'après-guerre, seul le livre magistral de Werth survivra". NEW-STATESMEN
"En 600 pages, l'histoire de nos malheurs" L'EXPRESS
COLLECTION "L'AIR DU TEMPS"
nrf

LA NOUVELLE CRITIQUE
JANVIER 1958 N° 92
★
Michel VERRET
CRITIQUE DE LA NOTION DE DIEU
•
Pavel EISNER
ANALYSE DE KAFKA
•
Valentin OVIETCHKINE
DE L'INITIATIVE ET DES TALENTS

breux jeunes comme *« une Bible moderne »*.

C'est Malraux qui serait pour la jeune génération le maître à penser numéro 1, aussi bien par ses romans d'avant guerre que par ses récents livres consacrés à l'art : ceux qui s'intéressent à la morale de *La Condition humaine* et de *L'Espoir*, mais ne savent pas *« comment accorder leur foi héroïque à une époque qui manque d'une cause incontestable qui mérite la lutte »* se tournent vers ses écrits esthétiques qui proposent *« l'art comme réponse aux angoisses de notre époque »*.

Il est toujours intéressant d'apprendre comment on nous voit à l'étranger ; malheureusement, les jugements du « Times » perdent quelque valeur lorsqu'on les confronte... aux jugements du « Times ».

Le même Malraux qui représente cette semaine pour le grand journal anglais l'avenir était violemment pris à partie, il y a quelques mois à peine, à propos de son *Goya*, dans un article froidement intitulé : *« Critique d'art d'après-dîner »*.

ARTS

Aberrations

par Jurgis Baltrusaitis. Ed. Olivier Perrin. 136 p., 2.250 fr.

● *De l'homme-rhinocéros aux pagodes chinoises.*

LE mot aberration, qui signifie, on le sait, illusion d'optique et égarement du jugement, désigne dans le livre de M. Jurgis Baltrusaitis quatre aventures artistiques dont l'évolution à travers les siècles se signale par un caractère commun : la subordination de la création plastique à une spéculation philosophique.

Ces jeux de la perception veulent résoudre des questions que se pose le peintre, le décorateur ou l'architecte sur lui-même et sur le monde. Engagé dans une *chasse aux signes*, l'œil, plus qu'il ne regarde la nature, la déchiffre avec la volonté de découvrir dans ses formes sa connivence avec un ordre métaphysique.

Les *aberrations* oscillent donc perpétuellement entre le pur divertissement d'un regard qui s'amuse aux surprises trompeuses de l'apparence et le projet d'un esprit qui veut manifester dans des créations plastiques les lois secrètes de l'univers.

Une bête se cache dans notre figure

Della Porta publie, en 1586, le premier recueil de dessins zoomorphiques : l'homme-brebis, l'homme-rhinocéros, et vingt autres s'y trouvent catalogués. La juxtaposition des visages humains et animaux illustre avec plus de verve que de vraisemblance les antiques théories que Vinci n'avait pas admises tout en y puisant l'inspiration de ses inoubliables caricatures. L'ouvrage eut un grand succès et intéressa, entre autres, Rubens.

Ces ressemblances animales prennent toute leur signification en s'intégrant dans un système d'interprétation fondé sur les relations entre l'âme et les corps, les organes et le caractère. L'idée s'orchestre dans *Les Passions et l'Ame* de Descartes, dont Charles Le Brun tirera en quelque sorte les conclusions plastiques avec son *Traité de l'expression*.

Le Brun parachève les spéculations traditionnelles sur ce sujet ; il les rend plus rigoureuses et les appuie sur des dessins où le fantastique et l'observation réaliste s'équilibrent avec une force extraordinaire. Au XIXe siècle, le zoomorphisme, ressuscité par l'influence de Lavater, ne se prend plus au sérieux dans ses expressions graphiques : il n'y a plus *aberration* mais pamphlet social ou mascarade satirique dans les bestiaires anthropomorphes d'un Daumier, d'un Gavarni ou d'un Grandville.

L'HOMME-LION

L'HOMME-AIGLE

L'HOMME-MOUTON

...ET L'HOMME-CHEVAL PAR LE BRUN
Les conclusions plastiques de Descartes

Minéralogies fabuleuses et jardins microcosmiques

L'art des pierres imagées tire, lui aussi, son origine de recherches scientifiques et philosophiques. Dès l'Antiquité et jusqu'au XVIIIe siècle, la découverte des cailloux et des agates où ils croyaient reconnaître des figures humaines et divines, inspira aux savants des réflexions singulièrement imaginatives.

Pour le Père Kircher, jésuite allemand qui publia en 1664 un *Monde Souterrain*, l'intelligence créatrice, œuvre jusque dans les entrailles de notre sphère ; le sous-sol est une forge de Vulcain où les forces naturelles, inspirées par la Volonté qui gouverne tout, façonnent ces pierres figuratives, ces gemmes et ces porphyres qui portent la confirmation et l'illustration de nos mythologies et de nos croyances. Non, la nature n'imite pas l'art (ô Wilde !) : elle l'invente et l'accomplit, avant les hommes, dans ses cavernes.

Aberrations s'achève sur un bilan de l'effervescence esthétique provoquée durant trois siècles par l'art des jardins. Le jardin à la française, dont Le Nôtre régla l'apothéose, substituait la géométrie à la nature. Au XVIIIe siècle, spécialistes et amateurs s'enthousiasment pour les jardins chinois. Les délicats exigèrent désormais qu'un jardin fût le résumé du monde et l'image du paradis. Issus d'un retour à la nature, ces jardins microcosmiques s'en éloignent autant que les mathématiques verdures de Le Nôtre. Pagodes chinoises, pyramides égyptiennes, pavillons du philosophe, temples grecs, ruines gothiques disséminent toute une histoire des civilisations dans un paysage dont les accidents, la flore, les perspectives figurent et juxtaposent les quatre saisons et les cinq continents. Le jardinier s'égale à Dieu ; il met en scène la Genèse dans les proportions d'une miniature.

Ces jardins de science et d'enchantement constituent peut-être la plus significative des *aberrations* étudiées par M. Baltrusaitis. Certes, il cherche plus, par une documentation érudite et précise, à rendre intelligible un enchaînement historique d'idées, de mythes et de formes, qu'à nous introduire dans la magie des œuvres qu'il examine. Les illustrations ne suffisent-elles pas à ce dernier rôle ? Elles nous font connaître d'étranges ouvrages et bientôt comprendre pourquoi nous les trouvons étranges. Ils témoignent démesurément de l'ambition de leurs auteurs : cette exigence d'être Dieu.

OLIVIER DE MAGNY.

JE, TU, IL...

● LUDMILA SAVITSKY vient de mourir à Paris à l'âge de 76 ans. Elle était la spécialiste des traductions difficiles. Parmi les livres qu'elle nous a fait connaître : *Stephen le Héros*, de James Joyce, *La Traversée des Apparences*, de Virginia Woolf, des romans de Rex Warner, Christopher Isherwood, d'Ivy Compton-Burnett, etc. Elle était la mère de Nicole Védrès.

● LÉNINE est reproduit quarante fois à l'exposition des peintres soviétiques qui a lieu actuellement à Moscou. Parmi les 1.500 tableaux exposés aucun dirigeant actuel. Le culte de la personnalité est supprimé. Staline n'a été repéré qu'une seule fois par les visiteurs et encore n'est-ce que sur un tableau où on le voit écouter un discours de Lénine.

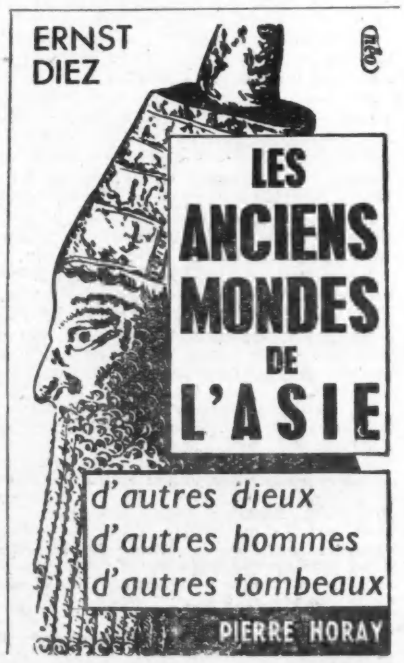
● RENÉ JULLIARD a fait imprimer à la Régie des Tabacs des boîtes d'allumettes au nom de chacun de ses auteurs. En allumant sa cigarette on peut admirer la photo de son écrivain favori. Mais la Régie n'a pas le droit de faire de la publicité pour tout ce qui relève de la politique. On chercherait donc en vain sur ces pochettes, parmi les auteurs des Ed. Julliard, les noms de Pierre Mendès France, Edgar Faure, François Mitterrand, Jean-Jacques Servan-Schreiber, Georges Izard, etc.

● LE COLONEL NASSER se lance dans la littérature. Il a adressé un appel aux écrivains arabes, leur demandant de se libérer de toute *« direction ou domination étrangère »* dans leurs œuvres, car la *« littérature est une des armes principales dans la guerre froide »*. Enfin un homme qui reconnaît l'importance de la littérature !

● JULES ISAAC, l'historien le mieux connu des enfants grâce aux *« Isaac et Mallet »*, vient de recevoir le premier prix Narcisse Leven destiné à l'œuvre la plus propre à combattre les mensonges de l'antisémitisme.

● ERNEST HEMINGWAY a vendu les droits cinématographiques de nombreux de ses livres à Hollywood. Il a reçu cinq millions pour *Le Soleil se lève aussi*, 35 millions pour *Les Neiges du Kilimandjaro*, 75 millions pour *Pour qui sonne le glas*, 125 millions plus un tiers des bénéfices pour *Le Vieil Homme et la Mer*. Sommes coquettes, mais qui n'atteignent pas le prix que Hollywood paie pour les grands best-sellers américains, souvent inconnus en Europe. Dans ces cas-là, la vente des droits atteint souvent 500 millions de francs.

PREUVES
REVUE MENSUELLE
JANVIER
GEORGES LE BRUN KERIS
RENE VERMONT
Les Chances de l'Afrique Noire
MARC BERNARD
Madrid avant l'orage (souvenirs)
JEAN BLOCH-MICHEL
Lois de la guerre et torture
FRANÇOIS BONDY
Difficile Tunisie
NICOLA CHIAROMONTE
La Voix de Pasternak
●
Le numéro de 104 pages : 230 francs
En vente partout



LITTÉRATURE FRANÇAISE

LARBAUD ET SA SÉRÉNISSIME RÉPUBLIQUE

par *MAURICE SAILLET*

L'ENTREE de Valery Larbaud dans la Bibliothèque de la Pléiade (1) réjouira la petite mais glorieuse chapelle qui s'est constituée, voici près d'un demi-siècle, autour de ces personnages à la fois imaginaires et véridiques : le Riche Amateur et le Pauvre Chemisier.

Riche Amateur, il fallait que Larbaud le soit au moins en esprit pour insérer, dans son premier livre, cet extraordinaire « envoi » aux artistes et aux écrivains : « *Apprenez donc, tristes gueux, que je ne suis pas votre confrère, /Car je suis un homme Riche et Vertueux, et j'écris ce que je veux écrire* ».

Pauvre Chemisier des Lettres, le même homme l'est en son cœur qui accepte par avance de n'être qu' « *un petit oublié du commencement du XX^e siècle, un pauvre petit oublié* (*mais avec tant de chances d'être un oublié total et hors de toute chronologie, ce serait très beau*) ».

Entre ces vœux extrêmes — être riche et honoré ou bien pauvre et oublié — Larbaud a balancé toute sa vie. Et balancerait encore si le catalogue d'une grande collection n'y mettait bon ordre (l'ordre alphabétique) en inscrivant son œuvre entre celles de La Fontaine et de La Rochefoucauld. Il nous plaît de croire qu'elle y est à sa place car ces principautés, point trop étendues, sont belles et sagement gouvernées : leur voisinage agrée à la Sérénissime République de notre auteur.

Constitution de la Sérénissime

Bien connue des lecteurs de Larbaud, la formule « *Ma Sérénissime République* » (ou par abréviation : « *M.S.R.* ») nous donne la clé d'un jeu égoïste et subtil en même temps qu'elle recouvre une réalité profonde : celle d'un Etat libre et autonome, avec ses Cours et Ambassades, sa Milice et son Clergé, et sa Chambre ardente « *pleine de sages et de magistrats et où les débats se déroulent gravement, presque en silence* ».

Cette république intérieure mérite à bon droit le titre de Sérénissime, car elle bannit toutes les formes — économique, amoureuse, littéraire — de la concurrence vitale. « *N'être dans le chemin de personne* », telle est la fière devise de Larbaud et de ses ministres successifs, autrement dit des héros de ses nouvelles et romans.

Du premier au dernier en date — de l'extravagant Barnabooth au tendre rêveur de *Tan Callando*, en passant par Felice Francia d'*Amants heureux amants* et Lucas Letheil de *Mon plus secret conseil* — chacun écarte de sa route « *l'obstacle de vivre comme il le souhaitait* », afin d'être « *son maître absolu, sans contradiction intime, tout à l'amour et à l'administration de Soi comme il les entendait, c'est-à-dire dans l'éloignement de tout ce qui disperse et nous soumet au monde* ».

Pour eux tous, il y a quelque chose de plus important que la fortune ou l'adversité, que le loisir ou le travail. C'est ceci, proclame Felice Francia, « *que je défends contre moi-même : ma liberté. L'intégralité de la Sérénissime République ! Et apprendre à être seul devant la vie comme un jour je serai seul devant la mort* ».

Aujourd'hui, Larbaud n'est plus, mais la Sérénissime demeure. Seule devant la postérité, cette singulière république portative nous conte sa merveilleuse histoire, qui répond trait pour trait à la vie même de son créateur.

Barnabooth le parvenu

Comme la plupart des républiques de ce monde, la Sérénissime débute par une révolution en règle contre le pouvoir central.

Pour en saisir le sens et la portée, il faut savoir que Valery — fils unique de feu Nicolas Larbaud, pharmacien à Vichy et propriétaire de la source Saint-Yorre — refuse énergiquement, à sa majorité légale, de gérer son héritage : il manifeste une telle hâte d'en disposer à sa guise que les siens jugent prudent de le pourvoir d'un conseil judiciaire afin que le fonds ne s'en aille avec le revenu.

Sacrifiant ainsi l'administration du patrimoine à l'administration de soi, Larbaud accepte une fois pour toutes d'être le boursier de sa propre fortune et renonce à la vie du Riche Amateur pour celle de l'Etudiant. Mais « *la variété* Riche Amateur *est plutôt un état d'esprit qu'un fait social économique* », et s'il conserve malgré lui sa propriété foncière, notre enfant prodigue ne laisse d'affirmer, par la voix de Barnabooth, un état d'esprit résolument hostile à sa position.

« *Vagabond sans caste et sans métier* », sans famille et sans patrie, et libre en un mot de tous liens, le parvenu Archibald Olson Barnabooth a sur lui l'avantage de pouvoir convertir ses biens immeubles en valeurs de portefeuille, puis de les dilapider à sa convenance.

Parangon d'oisiveté, ce Yankee mâtiné de Viking et de conquistador hante les caravansérails et les Nord-Express, Sud-Brenner-Bahn, Harmonika-Zug (« *Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce, / Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée, / O train de luxe !* ») qui bercent le sommeil des millionnaires. Poète, il se mêle à la foule avec délices car c'est là qu'il rencontre, « *Honnie, méconnue, exilée, / Dix fois mystérieuse, / La beauté invisible* ». Homme de plaisir, enfin, il s'encanaille et plonge dans l'infamie « *comme dans un lit très doux* ».

VALERY LARBAUD
« *Ton glissement nocturne à travers l'Europe...* »

Entre ce premier et barbare Barnabooth (celui des *Poèmes* et de *Pauvre Chemisier*) qui voit le jour en 1908, et le Barnabooth raffiné et « définitif » (celui du *Journal intime*) qui paraît en 1913, Larbaud confie l'éducation du Riche Amateur à trois illustres représentants de l'Ancien Monde : l'esthète irlandais Maxime Claremoris, théoricien de l'art pour l'art ; le prince russe Stéphane, qui sert d'un cœur égal le tzar et la révolution ; enfin et surtout, notre inimitable compatriote Marie-Joseph-Gaëtan Fontbon, marquis de Putouarey.

A en juger sur les apparences, Gaëtan de Putouarey est le type du nobliau de café-concert, qui s'envoie des lettres à lui-même partout où il va, pour se donner l'illusion d'être attendu, et pâme devant Debussy, mais se joue en cachette du Théodore Botrel. Comme son nom l'indique, il tient à la fois du putois et du roitelet : avec sa bonne tête bien française (il s'est fait celle d'Henri IV), cet aristocrate n'a pas de peine à s'introduire dans les familles plébéiennes... en qualité de protecteur ou de « vice-époux ».

Car Putouarey, homme racé, affectionne toutes les races et toutes les conditions. Il déteste seulement ceux des palaces et des wagons-lits, qui n'ont pas le courage de faire le plongeon dans la vie locale et passent à côté du meilleur en logeant au Ritz ou au Carlton plutôt que chez l'habitant.

C'est à ce vieux civilisé, qui professe que « *le peuple c'est tout ce qui n'est pas médiocre* » et que rien ne vaut le contact bouche à bouche, que notre Riche Amateur doit de connaître les « *hautes et basses classes* » en tous pays du continent. Et c'est de lui, n'en doutons pas, que Larbaud tient la charmante manie des timbres, monnaies, cartes, armoiries, drapeaux et soldats de plomb par laquelle il exalte le culte des petits Etats, qui « *sont terres de liberté* ».

Les reines de ses années

Grâce à ses honnêtes Régents, la Sérénissime peu à peu s'organise et s'édifie. Elle est maintenant assez fort pour que Larbaud lui donne de l'expansion. Son premier soin est de reconquérir son enfance — et pas rien que la sienne — en serrant sur son large cœur Rose Lourdin, Dolly Jac son, Rachel Frutiger, Eliane et Gweeny-toute-seule, elles et leurs gros chagrins de petites filles, comme le ferait le plus tendre des compagnons de jeu.

Puis il compose son « harem intérieur », avec la même passion légère que s'il s'agissait d'une collection d'herbes odoriférantes ou de boucles de cheveux. « *Beauté mon beau souci* », « *Amants heureux amants* » et « *Sa moitié d'orange* » sont les délicates maximes de cette chasse au bonheur dont il fait le tableau, vers le milieu du chemin de sa vie, dans l'atmosphère propice du Café Marchesi cher à Stendhal :

Sur le miroir de la vieille auberge parmesane affleurent toutes celles qui furent les « *Reines de ses années* ». D'Anastasie Retzuch à Trini d'Oranie, en passant par Florrie Bailey, Queenie Crosland, Inga Ingeborg, Romana Cerri, Irène et Isabelle, on voit naître chacune d'elles « *d'un penchant inexplicable, d'une nostalgie des sens et du cœur, d'une espèce d'amour enfin, désincarné, spirituel, sans espoir et pourtant durable, pour un souvenir, pour une ombre, pour une âme entrevue* » — et l'on admire combien son art se fait évocateur à mesure que s'épurent ses sentiments.

Car s'il compose naguère *Fermina Marquez* afin de fixer la démarche et le profil d'une belle Sud-Américaine entrevue au collège, Larbaud n'a plus besoin, à l'âge de sa maitrise, d'inventer l'idylle de la jeune Corfiote, « *entourée de cette lumière très subtile et baignée de cette odeur inoubliable* », qu'il aperçoit entre les oliviers. Il lui suffit d'écrire : « *Elle était la beauté du monde et sa douceur* » pour que cette rencontre prenne place dans la légende des amants.

Son plus secret conseil

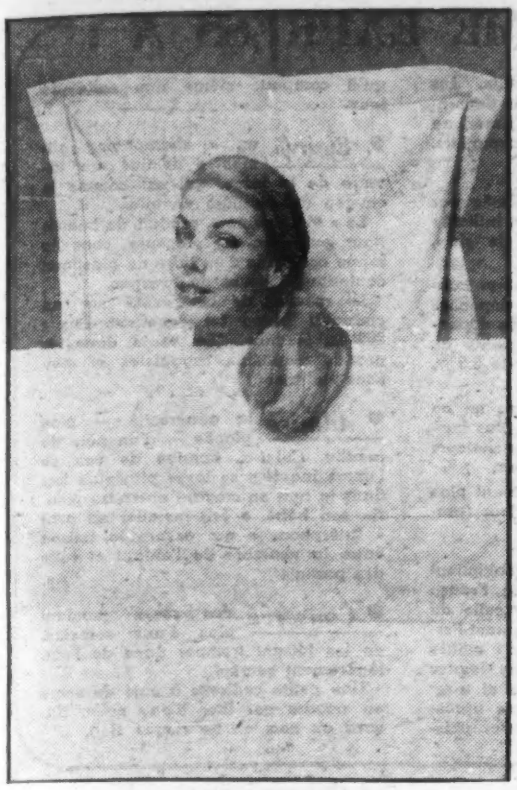
En marge de cette vie extérieure et ensoleillée, notre Riche Amateur mène une vie recluse, tour à tour active et contemplative, et qui donne tout son sens à la Sérénissime République. Pour comprendre cet aspect imprévu de Larbaud, il faut d'abord faire la part de « *ce vice impuni, la lecture* », qui le retient pendant de longs mois dans ses demeures bourbonnaise (l' « *Etat libre de Valbois* ») et parisienne (« *notre cabine à bord du Navire d'Argent* »), et auquel on doit tant de belles traductions d'écrivains étrangers et tant d'utiles commentaires sur nos vieux poètes.

Puis il faut tenir compte de la lutte qu'il mène, avec soin et méthode, pendant toute la durée de son existence, contre sa vieille et terrible ennemie : la maladie. La plupart des essais contenus dans ces trois livres admirables, *Jaune bleu blanc*, *Aux couleurs de Rome* et *Sous l'invocation de saint Jérôme*, sont le fruit de ces ermitages forcés où l'âme de Larbaud, « *sevrée du monde, grandit en force et en sagesse* », et nous prodigue inlassablement ce conseil :

« *...Voir comme démodés et périmés les actualités de cette année, les problèmes de ce commencement de siècle, nos crises et nos préoccupations collectives, la renommée de nos vedettes et de nos hommes importants* » — tel est le sûr moyen de réserver notre attention aux œuvres « *presque invisibles, presque indevinables* », qui sont les seuls vrais témoins de notre époque. Et partant, de consacrer notre vie entière à la « *volupté* », c'est-à-dire « *aux travaux de l'esprit et aux jouissances des arts* ».

Cette monastique « *volupté* » est le grain d'encens qui brûle dans la mémoire de l'homme infirme et pauvre, et déjà mort au monde, que fut Larbaud pendant les vingt dernières années de sa vie. Réduite à son essence la plus rare, elle imprègne le tombeau littéraire du Riche Amateur et défend à jamais l'intégralité de Sa Sérénissime République.

(1) Œuvres de Valery Larbaud : *Gaston d'Ercoule, A.O. Barnabooth* (*Le Pauvre Chemisier, Poésies, Journal intime*), *Fermina Marquez, Enfantines, Beauté, mon beau souci, Amants heureux amants, Mon plus secret conseil, Allen, Jaune bleu blanc, Aux couleurs de Rome, Poésies diverses*. Préface de Marcel Arland. Biographie, commentaires et notes par G. Jean-Aubry et Robert Mallet. 1.376 p., 3.094 fr. — Ce recueil ne comprend pas l'œuvre critique et le journal de Larbaud, qui feront sans doute (on l'espère de tout cœur) l'objet d'un autre volume de la Bibliothèque de la Pléiade.



DRAPS BORDÉS...

...FLEURIS...
Les nuits ne sont plus tout à fait blanches

...ET FESTONNÉS.

BLANC

A vous de choisir

OUVERTE le 2 janvier, la saison du blanc se terminera à la fin du mois.

Madame Express a exploré pour ses lectrices toutes les ressources des grands magasins. Chacun a sa spécialité, son atmosphère particulière, ses prix. A vous de choisir selon vos besoins, vos goûts, votre âge, vos moyens... et votre quartier.

Au Bon Marché :

La clientèle est tant provinciale que parisienne (nombreuses sont les ventes par correspondance sur expédition de catalogue), confiante en la réputation solidement établie de ce magasin qui a vu naître la toute première exposition de blanc.

Le linge de maison classique voisine avec celui tissé en fibre nouvelle. Mais aucun effort, même minime, de présentation n'est réalisé. Les marchandises étalées priment. Un point c'est tout, pour des clientes dont beaucoup savent encore se servir d'un compte-fils.

Chefs de rayons et vendeuses très au courant savent vous conseiller utilement et vous dirigent toujours vers des articles de qualité.

VU AU BON MARCHÉ :

● Draps de lit métis « fleur bleue » super-légers (975 gr. en 240), tous tons pastels. En 180 × 325, la parure 2 draps 1 taie : 7.500 fr. En 240 × 323, la parure 2 draps 2 taies : 10.500 fr.

● Draps métis blanc, marque Descamps. Parements couleur (rose, bleu, vert, or), 240×335 : 4.850 fr, la taie, 65×65 : 1.460 fr. Parements imprimés dessin pois de senteur (bleu, rose, mauve), 1 drap 240×325 et 2 taies assorties : 9.900 fr. Bourdon fantaisie (rose ou bleu), la parure grand lit : 8.500 fr. (ces modèles sont photographiés ci-dessus).

● Draps américains coton longues fibres « mouslyn », tons pastels. La parure 2 draps 2 taies pour grand lit : 11.000 fr.

● Nappes en « tergal » brodé, qui ne se repassent pas. Grande nouveauté de l'année. Service 6 couverts, nappe et serviettes : 10.300 fr.

● Nappes de damas de nylon blanc, à dessins relief, ayant beaucoup de tenue. Service 8 couverts, nappe et serviettes : 19.500 fr. (*En exclusivité.*)

● Torchons coton ayant subi un traitement les empêchant de pelucher. Les 6 : 1.500 fr. (*Marque Oké.*)

● Linge de toilette en tissu éponge imprimé « boutons de roses ». La serviette de toilette : 625 fr.; la main éponge : 125 fr. ; le drap de bain : 1.625 fr. ; le peignoir de bain : 4.995 fr.

A la Samaritaine :

Pas de fantaisie (ou peu) dans les articles proposés ou dans la façon de les présenter. Mais les maîtresses de maison 58 doivent y trouver le complément de ce qui reste du trousseau de leur mère : mêmes draps de pur fil de lin à jours Venise ; mêmes torchons de toile écrue à bandes rouges.

La fantaisie et la nouveauté ne se donnent rendez-vous qu'au rayon des blouses de ménage. Il y en a pour tous les goûts, toutes les bourses, toutes les tailles (du 38 au 52). Sur des comptoirs sans grâce, draps et torchons s'empilent, palpés, froissés, bousculés par des clientes intéressées surtout par la solidité de l'objet qu'elles méditent d'acheter.

VU A LA SAMARITAINE :

● Draps métis blanc, ourlet jours échelle. Tailles : 180 × 300, 3.050 fr.; 125 × 325 : 3.890 fr.; 240 × 395 : 4.325 fr. (*Qualité dite* 333.)

● Torchons toile pur fil de lin écru, très belle qualité, taille 60 × 88, bande rouge classique. Les 6 : 2.280 fr.

● Essuie-verres pur fil de lin, quadrillage rouge classique. Les 6 : 1.290 fr.

● Drap blanc pur fil de lin, taille 240 × 325, ourlet jour échelle main, depuis 4.800 fr.

● Blouse de ménage nylon blanc ou couleur, entièrement boutonnée, manches courtes : 3.990 fr.; manches longues : 4.250 fr.

● Blouse de ménage pouvant être portée sans robe, en cotonnade à rayures rose et blanc, ou bleu et blanc, bon modèle à poches ; manches courtes : 1.570 fr.

● Tablier américain très enveloppant, en coton grand teint toutes couleurs : 1.490 fr.

● Blouse de ménage 3/4, montée sur empiècement, en nylon blanc ou couleur, à boutonnage sur côté ; forme élégante : 4.680 fr.; à boutonnage devant classique : 4.290 fr. (*Modèle Solivet.*)

● Petite blouse 3/4 à manches courtes en cotonnade grand teint toutes couleurs : 1.195 fr.

Au Louvre :

Ce magasin, qui fait un immense effort de rajeunissement, joue à fond la carte couleur. Dans une atmosphère ouatée, sur fond de musique douce, des draps de tons pastels vous invitent à un sommeil peuplé de rêves.

L'étalage des marchandises est conçu sans recherche, mais dans le but de faciliter la vente et le renouvellement du stock au fur et à mesure des besoins.

Un bon point : les contre-marches de tous les escaliers portent des banderoles bien collées sur lesquelles on peut lire : « Blanc au 1er étage ».

VU AU LOUVRE :

● Draps de tons pastels, en cretonne, avec ourlet bourdon. La parure pour lit 1 personne, 2 draps 1 taie : 7.200 fr. ; la parure 4 pièces pour lit 2 personnes : 10.800 fr.

● Draps plume 180 × 300, tous tons pastels. La parure 2 draps 1 taie pour lit 1 personne : 7.200 fr.

● Draps américains, en coton longues fibres « Honey Moon ». Les deux draps tons pastels pour grand lit : 10.500 fr.

● Serviettes éponge belle qualité, tissu éponge uni, large bande horizontale tissée blanc. En jaune, vert ou rouge clair : 1 m. × 0,60 m., l'une : 685 fr.; le gant : 110 fr.

● Serviettes éponge tissées carreaux genre faïence bleu et blanc ; taille 80 × 45, l'une : 385 fr ; le gant toilette assorti : 110 fr.

● Service de table toile bleu roi, à bandes blanches satinées disposées asymétriquement ; très beau coloris ; le service, nappe et serviettes 6 couverts : 2.895 fr.

Au B.H.V. :

Cette entreprise dynamique proche du quartier Latin doit faire face aux désirs de deux clientèles bien distinctes. La première, celle de base dont le sens pratique désire trouver des articles d'usage. La seconde, plus jeune, aux goûts audacieux, que cet établissement tente (avec succès, du reste) d'amener à lui. Aussi, si le linge blanc ou écru y a encore ses adeptes, le chiffre d'affaires en linge de couleur et fantaisie croît d'année en année.

A noter : des articles fantaisie, importés ou non, d'un goût parfait.

A déplorer : une présentation qui laisse à désirer, peut-être faute de place.

VU AU BAZAR DE L'HOTEL DE VILLE :

● Draps métis à large ourlet fleuri sur fond blanc ; la taie assortie est ornée d'un volant de même métis fleuri ; la parure 1 drap 240 × 325, 2 taies pour grand lit : 9.900 fr.

● Drap « Agalys » à large retour imprimé d'un ruban et de pois de ton pastel, rose ou bleu sur fond blanc. Parure grand lit, 1 drap 2 taies : 9.900 fr.

● Torchons pur fil de lin, importés d'Irlande, fonds couleur, dessins blancs et noirs en réserve, très spirituels ; l'un : 450 fr.

● Nappages toutes couleurs, combinés pour nappes et serviettes, en coton imprimé grand teint ; le mètre, en 140 : 1.200 fr. (*Prix service 6 couverts, environ 3.000 fr.*)

→

Oui Madame... c'est pratique

LUXUEUX DÉCORATIF
CRÉE PAR Everwear Candlewick
LE FAMEUX
COUVRE LIT CANDLEWICK
LAVABLE
LE LIT NATIONAL
2, Place du Trocadéro - PARIS
PARIS CONFORT
5, Rue Lafayette - PARIS

CARVIL
22, rue Royale
SOLDES du 20 au 27 janvier
Escarpins : ville, soir et sport

Quilichini
CHAUSSURES
SOLDES ANNUELS
Fins de séries - Depuis 1.995 francs
86, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

EMPIRE-FOURRURES
8, avenue de Wagram (PL. DE L'ETOILE)
CAR. 22-82
MAISON FONDEE EN 1924
Actuellement
VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS d'AMÉRIQUE
à des prix sans concurrence pour la qualité proposée

PUBLICIS

VISON
ZIBELINE
CASTOR
ASTRAKAN
CHEZ
BRUNSWICK
62, Bd DE STRASBOURG
GARE DE L'EST - PARIS
GRAND PARKING PRIVÉ
DANS L'IMMEUBLE

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Utilisé*** le vieux truc de cuisine qui consiste à faire cuire les œufs sur le plat dans le four.

Le résultat fut excellent. Le blanc des œufs, bien chauds et moelleux, ne devient pas dur. C'est le meilleur moyen de les réussir sans risquer le fameux « plancher » qui les rend indigestes.

● ***Arrêté*** net un hoquet rebelle qui avait résisté à de multiples verres d'eau absorbés dans différentes positions. Son truc : un morceau de sucre qu'il faut laisser fondre dans la bouche sans parler et sans avaler. C'est à peu près infaillible.

● ***Appris*** que l'American Field Service met chaque année une centaine de bourses à la disposition des élèves français de l'enseignement secondaire pour un séjour d'un an dans un établissement similaire aux U.S.A.

Les étudiants doivent avoir au moment du départ seize ans minimum et dix-huit ans maximum. Seuls les frais de voyage et l'argent de poche sont à la charge de la famille, du boursier. En fin d'année scolaire, ils effectuent un voyage circulaire en autocar à travers les Etats-Unis. Les renseignements peuvent être demandés au Comité français de l'American Field Service, 8, rue des Marronniers, Paris-16ᵉ, AUT. 34-06.

● ***Reçu*** une brochure diffusée par Peuple et Culture, intitulée « Budget familial et niveau de vie ». Elle a ainsi appris que :

— en six ans, le consommateur français a diminué de 6.1 % ses dépenses d'alimentation, et de 1.5 % ses dépenses d'habillement, mais augmenté de 3.4 % celles du logement et de 3.5 % celles du transport.

— ce sont les familles avec un ou deux enfants qui achètent le plus facilement à crédit : 36 % des acheteurs utilisant ce mode de paiement.

— 63 % des femmes effectuent plus de 12 heures de travail par jour (professionnel ou domestique).

● ***Souhaité*** que se multiplient dans toute la France des initiatives semblables à celle du centre Léo-Lagrange, à Clermont-Ferrand. Cet organisme vient de mettre à la disposition de tous les jeunes Clermontois un local chauffé et tranquille où ils pourront chaque après-midi travailler, lire ou... s'amuser, puisqu'il comporte même une salle de jeux.

● ***Essayé*** un « shampooing aliment » destiné au lavage de la laine, qui est comme le cheveu une matière vivante.

Le « Magiclaine », produit de beauté pour pull-over, se présente sous la forme commode d'un tube de plastique contenant 4 doses de lavages.

Le résultat de cet essai sur un chandail blanc fut excellent. Prix : 200 fr. le tube. (En vente dans les grands magasins, droguistes et maisons de tricot.)

● ***Admiré*** la générosité — bien placée — d'un père de famille. Celui-ci, ennuyé de voir sa femme inquiète se lever plusieurs fois dans la nuit en croyant entendre pleurer son bébé, a fait installer un petit « Interphone » qui assure la liaison entre la chambre de l'enfant et celle des parents.

● ***Conservé*** des roses pendant plus d'une semaine, en les faisant tremper dans de l'eau légèrement sucrée.

Une petite cuillerée à café de sucre en poudre par litre d'eau suffit. Hasard ou non, on ne risque rien.

→

● Nappe coton imprimé grand teint large bordure tulipes multicolores ; avec 8 serviettes : 9.075 fr.

Au Printemps :

« Toute femme élégante est cliente du Printemps », paraît-il. On s'en persuade aisément en pénétrant dans le décor créé par Raymond Baumgartner pour cette exposition annuelle. C'est joli, gai et bien organisé.

En tête de chaque comptoir, juponné d'une toile imprimée bleu clair, rouge et blanc, sur laquelle évolue une accorte lavandière, un éléphant blanc porteur d'un panonceau rond indique clairement le prix et le genre de marchandise exposée.

A noter : le rayon de linge de toilette étale une qualité et une variété de marchandises particulièrement bien choisies.

<u>VU AU PRINTEMPS :</u>

● Serviettes de toilette à larges rayures de tons pastels ; l'une : 480 fr.

● Des serviettes éponge tissées Jacquard, fleurs de lis blanches sur fond couleur ; l'une : 525 fr.

● Des serviettes tissage Jacquard à gros pois, tons pastels, sur blanc (*Modèle Tico*) ; l'une : 450 fr.

● Des serviettes éponge unie de Porthault, bordées d'un feston à larges dents gansées, très belle qualité ; l'une : 985 fr.; le gant de toilette assorti : 210 fr.

● Le linge de bain de Porthault, imprimé de violettes ; serviette éponge : 1.590 fr. ; tapis de bain (double face piqué) : 4.405 fr.; le gant : 550 fr.

● Le drap coton léger, entièrement imprimé de fleurs ; pour grand lit, 1 drap 2 taies, en 240 × 335 : 14.700 fr.; pour lit 1 personne : 8.150 fr.

● Nappe toile basque unie, avec travail de jours très typique, tons pastels uniquement ; service 6 couverts, nappe et serviettes : 4.790 fr.

● Toile basque, au mètre, à larges bandes orange, grises et blanches pour nappes ou rideaux ; en 160 : 890 fr. le mètre.

● Drap américain ultra-léger, coton longues fibres, tons coloris pastels, type 600 ; la parure 2 draps 2 taies : 11.500 fr.

Aux Galeries Lafayette :

Entre les piliers entièrement dissimulés derrière des volets roses ou bleu ciel, et les draps de même couleur tendre, on se sent gênée d'être en manteau. La robe de chambre conviendrait mieux.

Moins étudié qu'au Printemps, le décor, simple et un peu « nursery » comme style, est cependant plaisant.

Mais ce qui est vraiment séduisant aux Galeries, ce sont les torchons. Amusants, jolis, spirituels, ils vous coûtera presque d'avoir à vous en servir.

Pas une femme ne peut résister à l'envie d'en acheter au moins un. Et chacun sait que, depuis Eve, c'est le premier pas qui coûte.

<u>VU AUX GALERIES LAFAYETTE :</u>

● Torchons portant recettes de cuisine et ingrédients pour les fabriquer, en pur fil ; l'un : 425 fr.

● Torchons pur fil, calendrier 1958, sur fond toutes couleurs ; l'un : 590 fr.

● Torchons pur fil d'Irlande, impressions fraise sur fond blanc ; l'un : 425 fr.

● Essuie-verres grands carreaux écossais, coloris ton sur ton, métis ; les 6 : 1.700 fr.

● Essuie-verres bayadères larges bandes trois tons pastels, en fil; les 6 : 1.750 fr.

● Draps coton longues fibres « Lisières étoilées », tons pastels, ourlet bourdon ; 2 draps 240 × 325 : 10.000 fr.; les 2 taies assorties : 2.300 fr.

● Serviettes pour invité, nid d'abeille coton toutes couleurs ; l'une : 175 fr.

● Essuie-meubles pékinés, 45 × 80, les 3 : 490 fr ; unis, pastels, les 3 : 375 fr.

A la Grande Maison du Blanc:

La Grande Maison de Blanc ne se prive pas de vendre des draps métis ou du linge basque, mais la réputation de luxe de ce magasin le poursuit à travers les temps et les guerres.

A juste titre d'ailleurs.

Si on commence à trouver à la Grande Maison de Blanc ce que l'on voit partout ailleurs, un fond de clientèle très « Place Monceau » achète encore des draps finement brodés, des tabliers de soubrettes de comédie, des nappes pour appartements à grande salle à manger.

Présentation classique, sans recherche, mais soignée.

Vendeurs d'une courtoisie parfaite, qui donnent un sentiment de confiance justifié.

<u>VU A LA GRANDE MAISON DE BLANC :</u>

● Draps blancs pur fil de lin, travail jours Venise et pois brodés à la main ; en 180 × 325 : 7.850 fr ; en 240 × 350 : 11.000 fr.; la taie assortie : 3.750 fr.

● Draps toile blanche pur fil de lin, broderie mécanique très riche ; en 240 × 350 : 9.250 fr.

● Service de table organdi blanc, application et broderie blanche mécanique ; 6 couverts : 14.000 fr.; 12 couverts : 20.100 fr.

Et, dans deux boutiques spécialisées :

● Drap percale, orné pois roses ou bleus sur le retour, taie assortie ; pour lit 1 personne, 1 drap 1 taie : 6.800 fr.

● Drap percale blanche à large ourlet et taie fleurie ; la parure : 8.120 fr.

● Tablier femme de chambre en piqué de coton blanc ou tons pastels ; l'un : 825 fr.

(A LA BELLE LINGÈRE, 95, avenue Victor-Hugo.)

● Draps broderie « Cornély » (que l'on peut faire faire sur commande d'après le dessin des rideaux ou de la tapisserie de la chambre); la parure grand lit, 1 drap 1 taie : 20.000 fr.

● Serviette éponge noire, bordée d'un feston ganse couleur assorti à la rose brodée qui orne la serviette ; l'une : 2.620 fr.; le gant de toilette assorti : 480 fr.

(Jacques NOEL, de Grenoble, avenue Franklin-Roosevelt.)

DJENANE CHAPPAT.

RECETTES

Pour maigrir

APRES quelques excès de nourriture inévitables, à la fin du mois de décembre, Mme Express a cru bon de proposer cette semaine à ses lectrices deux recettes tirées du livre de M. Bébotéguy de Téramond : *Trois cents recettes culinaires pour maigrir par la méthode des basses calories* (Ed. La Pensée Moderne).

Dorade farcie

(Recette pour quatre personnes) 1 dorade d'un kilo environ. — 1/2 jus de citron. — 1/2 verre d'eau. — 1/2 livre de champignons coupés en lamelles (frais ou en boîte). — 1 oignon haché. — 1 tomate. — 1 pincée de sel d'ail. — 5 branches de céleri coupées très finement. — Thym, laurier et poivre.

● Placer la dorade recouverte d'un demi-verre d'eau et d'un jus de citron, de thym et de laurier au four pendant 30 minutes ● Mettre dans une casserole les champignons, la tomate, l'oignon, le céleri et le sel d'ail à réduire pendant 8 à 10 minutes jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de liquide ● Lorsque la dorade et la farce seront cuites, farcir le poisson et replacer quelques minutes au four. (160 *calories par portion.*)

Mousse au pommes

(Recette pour quatre personnes) 4 tasses de compote de pommes (sans sucre). — 1 blanc d'œuf battu très ferme. — 2 cuillerées à entremets de gelée de groseille. — 1 pincée de cannelle.

● Lorsque la compote de pommes est encore tiède (préparer sans éplucher les pommes), ajouter la gelée de groseilles et battre fortement ; ajouter le blanc d'œuf sans cesser de battre ● Quand le tout est bien mélangé, mettre la compote dans des coupes à champagne et saupoudrer de cannelle ● Servir glacé. (75 *calories par portion.*)

HAUSSMANN COATS
SOLDE
Ses manteaux - Imperméables
Vêtements de peaux
JEUDI 9, VENDREDI 10
109, boulevard Haussmann
ANJ. 15-35 (Saint-Augustin)

FABRIQUE DE
SOUTIEN - GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.

L'EXPRESS

DIRECTION : Françoise Giroud, J.-J. Servan-Schreiber

DIRECTEUR DE LA REDACTION : Philippe Grumbach
REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre Viansson-Ponté, Jean Daniel
INFORMATIONS : Sylvain Zegel
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre Vivet
LETTRES : François Erval
PAGES AU FEMININ : Christiane Coblence
SECRET. DE REDACTION : Robert Namia

REDACTION :
Michel Bosquet, J.-F. Chabrun, Djenane Chappat, Sophie Daniélou, André Diebold, Jean Ferniot, Léone Georges-Picot, André Gobert, Danielle Heymann, Claude Krief, Serge Lafaurie, Sylvie Leblanc, Thomas Lenoir, Maurice Leroux, Florence Malraux, Michèle Manceaux, Evelyne Reyre, Anne-Marie de Vilaine.

(Suite de la page 2)

Ni maître, ni sujet

Après avoir conquis la Gaule, César pensait qu'il en avait fini avec ce pays. Mais les fiers Gaulois s'habituaient mal à être traités en sujets. Et une révolte éclata qui gagna toute la Gaule. Pour vaincre cette résistance il fallut à César de longues campagnes, rudes et meurtrières. Mais après la défaite de Vercingétorix, César comprit que Rome ne pourrait conserver les provinces conquises qui si elles étaient placées avec Rome sur un pied d'égalité. Aussi fit-il entrer au Sénat des Gaulois et des Espagnols ; et deux cents ans après, ce système d'intégration avait tellement bien réussi qu'on vit à Rome des empereurs d'origine gauloise ou espagnole : Trajan, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle.

L'empire romain était devenu un seul empire homogène où il n'y avait plus ni peuple maître ni peuples sujets. Et si l'empire fut démantelé par la suite, c'est uniquement parce que les moyens matériels réduits, les communications lentes de l'époque ne permettaient pas de défendre un empire aussi vaste contre les invasions barbares. Mais même les rois barbares regardaient, après l'avoir détruit, l'empire romain comme un exemple à imiter.

Cette situation me paraît être celle de l'Algérie actuelle, à quelques détails près. Il faut accorder aux Algériens, en plus du titre de citoyen français, les droits qui s'y attachent et en particulier celui d'élire, proportionnellement à leur nombre, des députés à l'Assemblée nationale. M. Paul Buttin, qui a vécu 35 ans au Maroc, écrivait en 1955 : « *Un peuple musulman accepte difficilement dans son for intérieur d'être soumis à un peuple non musulman, mais si la sujétion n'est pas admise, l'association est acceptée.* » Et un chef F.L.N., Mohamed Hattab, déclarait récemment : « *Dans la grosse majorité des cas, la population algérienne ne sait même pas ce que veut dire indépendance. La majorité des musulmans n'a jamais été antifrançaise, elle est anticolonialiste.* » Les Algériens pas plus que les Gaulois, et que tout homme, ne veulent être soumis à d'autres peuples.

Jean-Claude Charra,
Lyon.

1.000 exemplaires par jour

La petite note de « L'Express » concernant Françoise Sagan donne des renseignements erronés.

Dans un mois, dans un an est, compte tenu du temps écoulé, un beaucoup plus grand succès que les deux précédents romans de Françoise.

Au bout du quatrième mois (1er septembre 1957-1er janvier 1958), le tirage est de 400.000 exemplaires. *Un certain sourire* après quatre mois (1er mars-1er juillet 1956) était à 250.000. *Bonjour Tristesse* était à 50.000 (1er mars-1er juillet 1954). Actuellement *Bonjour Tristesse* après 3 ans 9 mois est à 800.000 exemplaires (1-3-54 - 1-1-58). *Un certain sourire* après 1 an 9 mois est à 550.000 exemplaires (1-3-56 - 1-1-58). *Dans un mois, dans un an*, après quatre mois est à 400.000 exemplaires (1-9-57 - 1-1-58). La vente est « stabilisée » dit la note de « L'Express ». Une moyenne de plus de 1.000 exemplaires par jour pour l'ensemble des trois titres. Le dernier restant en tête des trois.

René Julliard,
Paris.

Le quatuor Lejeune

M. Goléa écrit : « Les Parrenin » sont les premiers en France à jouer les grandes œuvres de Schoenberg. C'est tout à fait inexact. C'est mon mari Nestor Lejeune qui, le premier, a joué les œuvres de Schoenberg, qu'il admirait beaucoup. Ce concert a été donné le 12 avril 1912.

J'ai comme preuve de ce que j'avance les lettres d'Arnold Schoenberg, en allemand, qu'il adressait à mon mari qui connaissait l'allemand. Je ne connais pas l'allemand, mais je crois bien que Schoenberg disait sa joie d'être joué à Paris et donnait des indications pour l'exécution de ses œuvres. (...)

Mme Lejeune,
Le Cannet.

Combien d'académiciens connaissez-vous ?

(*Voir notre jeu page 26.*)

Albert-Buisson, Pierre Benoît, Léon Bérard, Henry Bordeaux, Louis de Broglie, Maurice de Broglie, Jérôme Carcopino, André Chamson, Jacques Chastenet, Jean Cocteau, Daniel-Rops, Georges Duhamel, André François-Poncet, Maurice Garçon, Pierre Gaxotte, Maurice Genevoix, Etienne Gilson, Fernand Gregh, Mgr Grente, Robert d'Harcourt, Emile Henriot, le maréchal Alphonse Juin, Robert Kemp, Jacques de Lacretelle, duc de La Force, Georges Lecomte, duc de Lévis-Mirepoix, François Mauriac, Vladimir d'Ormesson, Marcel Pagnol, Pasteur Vallery-Radot, Jules Romains, André Siegfried, Jean-Louis Vaudoyer, le général Maxime Weygand.

Fauteuils vacants
André Chevrillon, Claude Farrère, Edouard Herriot.

Pas d'augmentation pour moi

Je lis les réflexions de M. A. Gasençon, agent E.D.F. à Paris : « Un ingénieur ne gagne pas trop, assure-t-il. Le professeur qui en gagne moins n'a qu'à jouer un peu plus violemment des poings et des pieds et se « débrouiller » pour obtenir davantage », ajoute-t-il en substance.

Si l'on admet que le salaire attribué à chacun n'est qu'un moyen de répartir la production nationale entre les consommateurs, il faut bien en conclure que donner un peu plus de gâteau à l'un, c'est enlever un peu de pain à l'autre. Qu'en pense M. Gasençon et surtout qu'en pense le manœuvre léger ?

Je suis professeur, je ne demande pas d'augmentation de traitement pour moi, mais pour le balayeur du collège qui a des enfants ayant les mêmes droits que les miens.

R. Le Breton,
Rennes.

Et encore dans notre courrier :

— M. Pierre Fleury, ingénieur à Toulouse, serait très aimable de nous donner son adresse, afin que nous puissions donner ici un écho de sa lettre.

— Un étudiant libanais habitant Lausanne nous a envoyé anonymement une somme d'argent destinée à aider une des jeunes femmes de la « Nouvelle Vague ». Celle-ci ne nous ayant pas donné son adresse, nous n'avons pu la lui faire parvenir. Nous prions donc notre lecteur de bien vouloir se faire connaître, afin que nous puissions lui retourner son mandat. Sinon, nous nous permettrons de verser d'ici un mois cette somme à l'Association des Anciens d'Algérie.

CARNET

M. Michel RACHLINE-RACHET et Mme, née BLEUSTEIN-BLANCHET, sont heureux d'annoncer la naissance de Sophie-Elise.

Paris, 26 décembre, 33, avenue du Maréchal-Maunoury.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces.
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces).

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

IMPORTANT GROUPE EURAFRICAIN recherche pour assurer son encadrement futur (gestion commerciale ou administrative)
3 H.E.C. ou E.S.C.P.
libérés oblig. milit. célibat. capables séj. prol. Outremer. Ecrire Psychologie Appliquée JUSTET serv. U, 60, Faubourg-Poissonnière - PARIS-10e.

OFFRES D'EMPLOIS

Côte d'Azur usine de prod. beauté et parf. rech.
CHIMISTE
COSMETOLOGUE
Ecr. à No 86.823 CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOIS (cadres)

H.E.C. 35 a. dynamique, 12 a. expér. aff. ayant organisé serv. ventes import usine, ch. direction ou poste avec tr. larges respons. et initiatives ds entr. en expans. De préf. Paris ou Sud-France. Ecr no 1273 L'EXPRESS, 29, r. de Marignan, Paris

JEUNE FEMME sér. réf. SECRETAIRE DE DIRECTION CADRE (rédaction, organisation, direction de pers., sténo-dact.), cherche poste avantag. et stable. Ecr. No 1294 L'Express, 29, r. Marignan

PENSIONS

NICE Hôtel-pension « Les Orangers », 16, rue des Lilas - Pension complète : 1.300 fr. - Service, taxes compris - Cuisine très soignée - Confort moderne - Terrasse ensoleillée Parking gratuit - Tarifs spéciaux pour longs séjours

PROPRIÉTÉS

PROPRIETAIRES
Terrains résidentiels région parisienne NE VENDEZ PAS ! valorisez 10 fois - Autorisez construction sur votre terrain. Recevez en échange gratuitement magnifiques appartements BOURCART - TRO. 69-78 ou ANJ. 31-44

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-65
recherche d'urgence PROPRIETES TOUS GENRES capitaux disponibles

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

Prévoyez votre LOGEMENT en fonction des TRANSPORTS LIGNE DE **AUTOROUTE-SUD**
SCEAUX, 7 km. Paris : appts 2 à 5 p., tout conf. asc. PARC 100.000 m2. Livr. déb. et mi-59 Prêts, primes max. Cond. spéc. av. 300 cpt déb. trav.
S.O.C. 92, rue de Richelieu - PARIS (2e) RIChelieu 40-33

DIVERS

CONSTANTINE : à céder locaux commerciaux nus, avenue Anatole-France 200 m2 environ - Rue Rohault-de-Fleury 98 m2 - S'adresser chez M. BENTCHICOU, 24, avenue Anatole-France, Constantine, tél. 33-58. Cond. à débattre sur pl.

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection Hte réputation (23e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

2 JANVIER

CE que j'ai écrit ici le jour de Noël m'a valu une seule lettre de protestation d'un ancien ministre radical, très âgé, qui me conjure « de ne point mêler mes croyances religieuses à mes articles de presse ». Ce vieil homme m'assure « qu'il envisage avec sérénité son retour à la terre maternelle ». Et tout à coup cette phrase : « Nous respectons et vénérons le Christ comme une des plus grandes figures de l'histoire du monde ». *Le Christ ?* Quel nom donnez-vous à cet homme ! En mesurez-vous la portée ?

D'un autre de mes correspondants, qui appartient lui aussi à la politique, un jeune celui-là, ce commentaire à propos d'une phrase du même « Bloc-Notes » de Noël : *Cette nuit tout l'Occident s'empiffre* : « Ce n'est pas seulement le marxisme qui est matérialiste, c'est le capitalisme. La seule valeur d'exportation outre-mer, c'est l'espoir ; quel espoir apportons-nous ? Ce ne peut être que celui de la liberté, et c'est justement celui-là même qui nous fait peur. L'Occident pense à son ventre. Où est son cœur ? »

LU le message de Noël du Saint-Père : nous y entendons retentir l'objurgation de Jean, le vieil apôtre, qui traverse les siècles : « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles ! » Les idoles, elles changent de nom, d'une génération à l'autre. Aujourd'hui, la Technique a plus d'adorateurs qu'aucune Astarté des anciens âges. Elle est aussi une idole plus goulue, capable d'engloutir, d'ores et déjà, la planète. Mais patiente, en attendant, elle se fait multiforme, comme les pénates, comme les dieux lares, pour envahir nos maisons. Elle y règne. Elle a sur nos enfants plus d'autorité que nous-mêmes. J'ignore si d'autres grands-pères réussissent là où je n'essaye même plus de lutter, et s'ils accomplissent ce tour de force : séparer une petite fille d'un poste de télévision. Aimant irrésistible, nos enfants s'y agglutinent comme de la limaille.

L'idole technique s'adapte à chaque âge. Tel garçon que je connais, si on lui ouvrait le cœur, on y trouverait gravé le nom d'une marque d'auto. Que l'homme d'aujourd'hui se satisfait de peu ! Il ne rêve plus : la technique met le bonheur à portée de sa main. Le bonheur tient dans quelques objets. Le bonheur se paie à tempérament. Un scooter vient à bout, chez le jeune homme, de cette insatisfaction immense et vague qui alimentait les révolutions et arrachait son cri au cœur « largement irrité » de Rimbaud. La soif d'un « ailleurs », source de tout romantisme, le scooter commence de l'apaiser, en attendant la première 2 CV. Aucun animal humain ne se voit plus condamné à brouter là où le destin l'a fait naître. Quel pâturage lui serait interdit désormais ? La technique est la première idole qui ait réellement répondu au désir de l'homme et qui l'ait comblé. Je cherche à me rappeler de quoi nous parlions, quand j'étais enfant, avant qu'il existât des autos...

4 JANVIER

REÇU ce matin, sous enveloppe, « El Moudjahid », le journal du F.L.N. J'y lis la page qui m'est évidemment destinée sous ce titre : *Les intellectuels et les démocrates français devant la révolution algérienne.* La discussion sur l'indépendance de l'Algérie est sans issue. Ou nous sortirons de cette impasse ou cette immonde guerre prendra un caractère endémique. Elle l'a déjà.

Les chefs du F.L.N. ont raison de croire que les bases mêmes de la République en sont ébranlées et que le tort qui nous est fait est incalculable. Ce qu'il nous en coûte de milliards n'est rien au prix d'autres malheurs qui ne se mesurent pas : cette jeunesse atteinte au plus secret d'elle-même, ces garçons revenus de là-bas avec une blessure qui, chez quelques-uns, se cicatrisera peut-être mal — mais d'autre part, ce que votre obstination coûte au peuple algérien... Oh ! j'entends bien que vous ne vous reconnaissez pas le droit d'en parler : il reste que toute une génération est vouée par vous à la mort. Nous sommes donc à deux de jeu dans le malheur. Il faudrait que chacun cédât, si peu que ce fût : vous sur la notion d'indépendance, nous sur ce que vous appelez le « mythe » de l'Algérie française. Le salut de nos deux peuples se trouve dans l'entre-deux.

De ces deux souffrances qui s'affrontent, il n'en est aucune qui ne puisse être indéfiniment supportée. Pourquoi céderiez-vous ? Mais nous, qui nous fera céder ? Vous êtes insaisissables et donc indestructibles. Nous, nous sommes là et nous resterons là : la guerre d'Algérie, c'est la forme que va prendre le Service Militaire des Français. Vous nous empoisonnez, à la lettre, par cette guerre, mais d'un poison qui nous corrompt sans nous tuer.

Les séquelles de cette maladie algérienne, nous les observons chaque jour, sur les hommes, sur les institutions. Elle déshonore la gauche en lui faisant soutenir une politique de droite, elle crée les conditions d'une poussée fasciste. Mais qu'y gagnerez-vous ? Vous nous livrez, vous livrez la politique française à vos pires ennemis, les moins capables d'entendre raison — si butés que la loi-cadre même revisée par Soustelle les rend furieux.

5 JANVIER

CETTE trappe qui s'est refermée sur nous en Algérie est demeurée longtemps entrouverte. Avant le 6 février 1956, rien n'était encore joué. Et même jusqu'à l'arrestation de Ben Bella et de ses compagnons, les chances d'un cessez-le-feu négocié demeuraient sérieuses. Tandis que j'y songe sombrement, le titre d'un hebdomadaire de droite ouvert sur la table accroche mon regard : « Au Caire, les Soviets cueillent les fruits de Suez ». Sur quel arbre ? Et planté par qui, sinon par certains des responsables de notre politique algérienne ? Tout cela se tenait dans ces têtes légères dont la légèreté, qui coûte si cher à la nation, à elles n'aura en somme rien coûté. A aucun moment de l'histoire, il n'a été donné aux hommes politiques de se tromper à si peu de frais. En France, tous les pots cassés passent à profits et pertes.

Si les responsables ne payent pas, c'est que le pays, dans ses profondeurs bourgeoises, est d'accord avec cette politique qu'on pourrait définir : la politique des intérêts immédiats. Tout ce qui n'est pas à courte vue est condamné. Un Mendès France, un Defferre voient trop loin pour ne pas faire peur. La réforme de la Constitution ne guérira pas la bourgeoisie française de sa myopie et les myopes y seront toujours rois.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8°
Tél. ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan - Paris (8°)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 4.700 francs.
Etudiants étrangers : 3.700 francs.

PAR AVION
5.100 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
6.700 fr. - A.E.F., A.O.F
7.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
5.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie.
9.600 fr. - Afrique du Sud.
10.900 fr. - Etats-Unis, Canada.
12.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
16.100 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
8.300 fr. - Congo Belge, Ethiopie.

Administrateur : J.-F. Coblence.
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Avec l'honnêteté et le sérieux des Maisons de qualité
NICOLL
LE TAILLEUR ANGLAIS DE PARIS
29, rue Tronchet
vous propose à titre exceptionnel jusqu'au 14 janvier son
SMOKING ou HABIT
en granité noir ou bleu nuit
à 36.000 francs
Coupe et façon
NICOLL
Maison de confiance fondée en 1820

reflets de paris
TISSUS
J. L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE LANGUES
BENEDICT
Un enseignement vivant des langues vivantes (anglais, allemand, espagnol)
par la
MÉTHODE DIRECTE PROGRESSIVE
COURS DU SOIR
(Cours de Débutants - Cours de Perfectionnement)
Début des cours : 20 janvier 1958
Renseignements : 6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e) - CAR. 26-66
Le même enseignement est dispensé dans les Ecoles Benedict d'Allemagne, de Suisse et d'Amérique du Sud